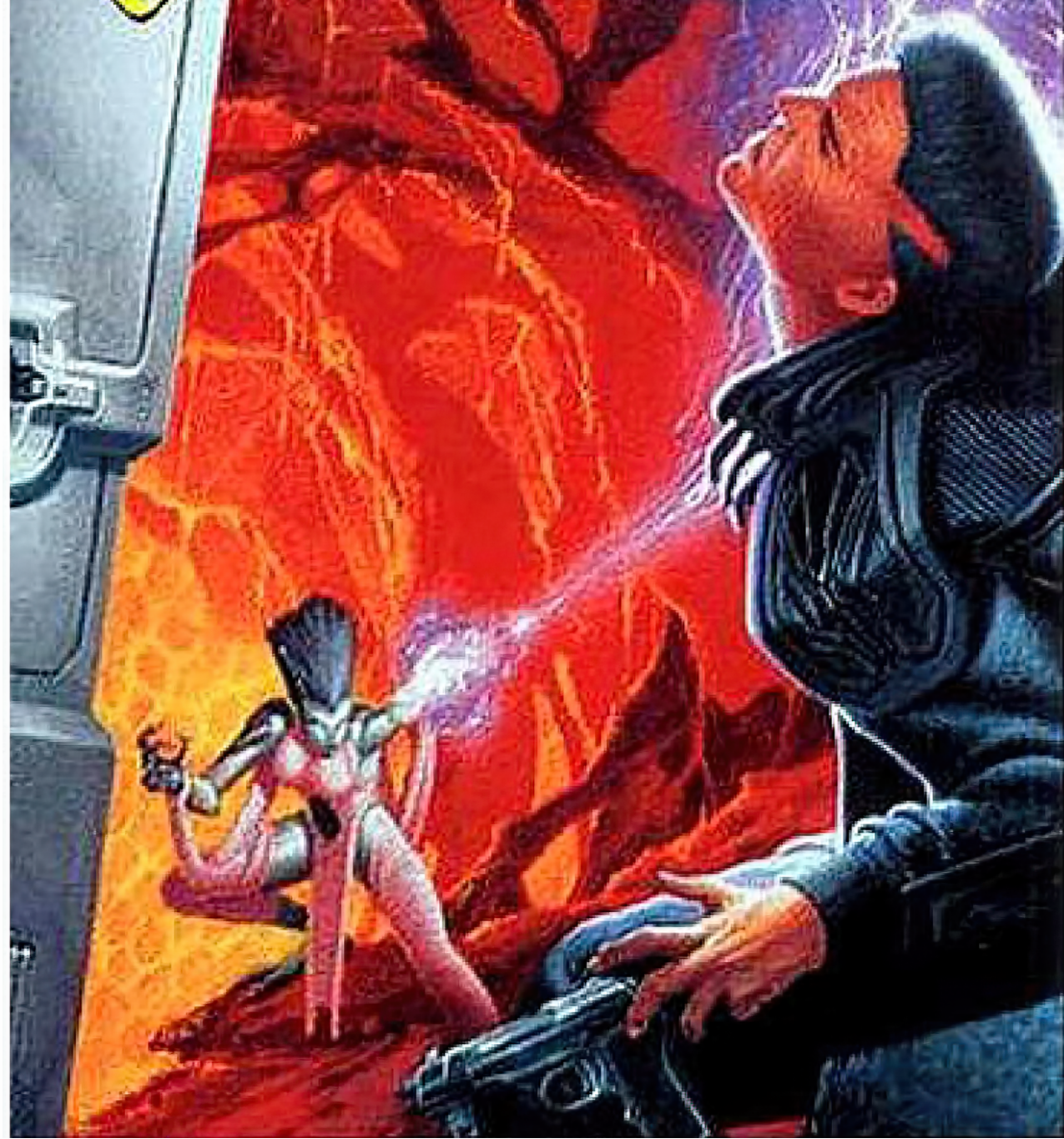


NIGEL

FINDLEY

Grille-neurones





GRILLE-NEURONES

NIGEL FINDLEY

Fleuve Noir

Titre original :
2XS

Traduit de l'américain par Gilles Dupreux

Collection dirigée par Patrice Duvic
et Jacques Goimard

© 1992, FASA.

© 1995 by Le Fleuve Noir
pour la traduction en langue française

ISBN : 2-265-05144-6

1

Au poker, il y a les gros joueurs et les autres. Moi, j'avais toujours été un mise-petit, plutôt adroit, mais foutrement prudent.

Tout a changé quand cette fille s'est amenée avec son Colt America...

Je sortais d'une semaine d'enfer. Lessivé à n'en plus tenir les yeux ouverts, je me traînais dans l'escalier menant vers mon lit, au deuxième étage de la Résidence La Jolla. (Ne vous y trompez pas : le nom en jette, mais c'est tout ce qui fait classe dans la Rue D d'Auburn.) Autour de mon cou et de ma poitrine, diverses lacérations et abrasions se manifestaient avec insistance. Sur ma cuisse gauche – où ma combinaison blindée avait à grand-peine arrêté une balle de petit calibre –, une méchante contusion me rappelait que la chair est fragile. Côté rayon de soleil, mes créditubes certifiés, dans ma poche, étaient rechargés à bloc, et ça me tenait plutôt chaud. On n'était jamais sûr de rien en bossant pour Anwar le Combinard ; cette fois, il m'avait payé rubis sur l'ongle.

Je fus content de voir que le couloir était vide. À La Jolla, la sécurité est minable quand il s'agit de trucs sérieux, mais elle suffit à tenir éloignés les clodos et les punks. Rétamé comme je l'étais, j'aurais eu du mal à convaincre le moindre squatter défoncé de dégager le chemin. Arrivé devant ma porte, j'ai posé le pouce sur le déverrouilleur de la serrure, et je suis entré en poussant un soupir.

Sur le répondeur, la petite lampe rouge clignotait, la séquence indiquant le nombre d'appels enregistrés. Arrivé à neuf, j'ai cessé de compter. Ce flot de communications n'avait rien d'étonnant après cinq jours à traîner dans la ville. À une époque, j'avais un téléphone portable ; je l'ai mis au rancart quand il s'est avisé de faire du boucan pendant une filature. J'avais oublié de désactiver la sonnerie. Quelques centimètres plus à gauche, et ça m'aurait coûté la tête.

Pour l'heure, je n'avais aucune envie d'écouter des messages téléphoniques. Il se pouvait qu'un ou l'autre ait rapport avec une affaire en cours. Ou, mieux, qu'un client m'ait appelé pour me confier une nouvelle affaire. Eh bien, tant pis !

Affaire ? Pourquoi ne pas utiliser le mot qui vient à l'esprit de la plupart des gens pour qualifier mon travail. *Shadowrun : La Course dans les Ombres !*

Parce que je fais une différence, voilà pourquoi ! Les gens ne la voient peut-être pas, mais elle me tient à cœur. Les circonstances m'ont souvent forcé à me frayer un chemin parmi les ombres, mais je ne me considère pas comme un *shadowrunner*. Ces types acceptent n'importe quel boulot : extorsion, espionnage industriel, transport, location de services « musclés », et même – dans certains cas – meurtres. Moi, je suis sélectif. Je fais des filatures et je recherche des personnes disparues. Quand je juge quelqu'un digne de continuer à vivre, j'accepte de jouer les gardes du corps. Mais je tiens à savoir le *pourquoi* avant de prendre un job. Et je marche si ce *pourquoi* fait un sens à mes yeux.

Le monde est un endroit sinistre rempli de gens qui adorent le rendre plus déprimant, ou qui se foutent qu'il aille de travers. Je suis trop futé pour me croire capable de changer la vie, mais j'essaye de ne pas aggraver les choses.

Si l'envie contraire me prenait un jour, gare à la concurrence !

Vous vous souvenez, il y a douze ans, du retour en force de ces antiques histoires de détectives à imperméable et feutre mou ? Tout ça date d'un bon siècle, mais certains fêlés s'en régaleront. Si j'avais été dans le business, en ces temps, j'aurais eu une licence, un flingue et un bureau. Avec de la chance, une plaque, sur la porte, aurait annoncé : « Derek Montgomery – Enquêtes et Filatures ».

Aujourd'hui ?

Je n'ai pas de licence et j'emporte mon bureau à la semelle de mes souliers.

Tout ce qui reste, c'est le flingue.

Une douleur cuisante, dans ma cuisse gauche, me rappela que je n'étais pas le seul à posséder un joujou de ce genre. Trop de pékins, en ces temps,

dégainent pour un oui ou un non. Voyons ce jour-là, par exemple. Le zigoto qui m'avait pris pour cible n'avait rien à voir avec mon boulot. C'était un foutu gosse qui avait sniffé une cochonnerie de trop et décidé de vider son Streetline Spécial dans la foule. J'avais eu la mauvaise idée de me trouver dans son champ de tir.

Ce Billy le Kid à la noix n'avait pas fait long feu. Avec un calme et un professionnalisme impressionnant, le gars qui se tenait à côté de moi lui avait balancé une boule de feu magique. Le gosse avait cuit sur pied. Le mage, toujours super-relax, avait repris son chemin. Fin de l'incident. Voilà comment va la vie (et la mort) dans notre monde.

J'allais pouvoir tourner le dos à tout ça pendant les douze prochaines heures. Et pas besoin de m'en faire à propos de tireurs fous. Quoique... Mais si un émule du Kid était parvenu à entrer, j'aurais roupillé trop profondément pour m'en apercevoir. Une façon de rendre l'âme qui en vaut une autre...

J'ai fermé la porte d'un coup de pied. Puis j'ai pendu mon imper blindé à un crochet, dans un coin. Il pleuvait à verse : l'humide crépuscule d'Auburn qui filtrait par la fenêtre à demi polarisée se mariait à mon humeur maussade. J'ai pensé une seconde à allumer la lumière. C'était idiot : je pouvais trouver le lit les yeux fermés.

Un instant, l'idée de manger m'a traversé l'esprit. Mon estomac gargouillait comme un égout. Les trente secondes nécessaires pour décongeler une ration de ToutSoja auraient signifié une demi-minute de sommeil en moins. Il n'y avait pas photo pour la décision.

Je me suis assis au bord du lit, j'ai retiré mes bottes, et j'ai piqué du nez, tout habillé.

Je dormais avant que ma tête touche l'oreiller...

Je flottais dans un rêve ouaté quand la sonnette de la porte a retenti ; sans doute une visite de courtoisie d'un de mes voisins...

— Va te faire foutre et crève ! ai-je crié de ma voix la plus conviviale.

Le salopard, derrière la porte, ne s'est pas laissé démonter. Un autre coup de sonnette ! Avec une bordée de jurons, j'ai farfouillé sur la table de

nuit, dérangeant un tas d'objets douteux pour trouver la télécommande. J'ai ouvert un œil et appuyé sur un bouton. L'écran de la vidéo intérieure s'est allumé.

La petite caméra cachée dans le mur, au-dessus de la porte (un cadeau d'une vieille amie à moi), a transmis l'image de mon visiteur au récepteur. Histoire de bien voir, j'ai ouvert l'autre œil.

Ça valait le coup. Même déformée par l'angle de la caméra, ma visiteuse était un jolie morceau de femme : grande (presque un mètre quatre-vingts), mince, avec des cheveux cuivre coupés court. À cause de la perspective, il était difficile de distinguer ses traits. En revanche, j'ai vu toute de suite le datajack chromé qui m'aurait échappé dans des conditions normales. Ses vêtements ne sortaient pas de chez Dior, mais ils étaient bien plus chics que ce qu'on voit dans les rues d'Auburn Sud, surtout après la tombée de la nuit. Son tailleur en synthécuir mettait en valeur ses formes appétissantes. Considérant le lieu et l'heure, j'aurais parié qu'il était aussi blindé que mon imper. À son allure, la donzelle était cadre sup dans une corpo.

J'ai appuyé sur un autre bouton de la télécommande :

— Ouais ? Qu'ce vous v'lez ?

La rousse a sursauté en entendant ma voix. Puis elle a regardé autour d'elle pour situer les haut-parleurs. Ensuite ses yeux gris ont inspecté le mur, tout autour de la porte. Elle n'a pas été longue à localiser la caméra. (Un détail révélateur : il faut s'y connaître en technique pour repérer mes jouets.)

— Derek Montgomery ?

Sa voix était douce et basse, avec une pointe de nervosité. Je me suis demandé ce que ça ferait de l'entendre susurrer mon nom *sans* cette pointe.

— Qu'est-ce que vous voulez ? ai-je répété plus distinctement.

Je savais qu'elle ne pouvait pas me voir. J'avais quand même l'étrange sensation que ses yeux cherchaient les miens.

— C'est important... C'est..., a-t-elle hésité.

— Une question de vie ou de mort !

J'ignore si elle a perçu l'ironie de la remarque.

— Oui, c'est ça... Exactement ça !

Je lui ai jeté un dernier coup d'œil. Ses habits sentaient le fric, ses manières sentaient le fric, elle sentait le fric. Dans mon métier, le problème essentiel n'est pas de trouver des clients, mais des clients qui *payent* !

— Mouais... Et qui vous êtes, exactement ?

J'attendais une dérobade quelconque, mais elle m'a surpris :

— Je m'appelle Jocasta Yzerman...

— D'accord... Laissez-moi une minute...

J'ai allumé la lumière, coupé la caméra espionne, et sauté du lit. Dans le miroir, j'ai vu mes yeux rouges et gonflés. Mes habits étaient froissés comme si j'avais dormi dedans : rien de plus logique ! J'ai passé les doigts dans mes cheveux et je suis allé ouvrir.

— Entrez, ai-je dit en m'écartant.

En chair et en os, ma visiteuse était plus belle que sur écran. Ses lèvres serrées indiquaient que quelque chose n'allait pas, mais j'aurais donné cher pour les voir dessiner un sourire.

Une fois entrée, elle ne jeta pas un coup d'œil à mon minable intérieur. Elle était là pour affaires, ça se voyait.

— Prenez un siège, ai-je dit avant de fermer la porte et de contrôler deux fois le verrouillage électronique.

Je me suis retourné pour présenter mon impassible visage de joueur de poker à Jocasta Yzerman.

Elle était debout au milieu de la pièce. Après une microseconde, j'ai cessé de m'intéresser à son apparence. Voir un pistolet dans la main gauche d'une jolie femme me fait toujours cet effet...

Le Colt America L36 est considéré comme une arme légère à peine plus dangereuse qu'un pistolet de sac à main. C'est un calibre cinq, avec un canon de huit centimètres : pas de quoi fouetter un chat ! Mais le plus léger des flingues semble avoir un canon large comme une entrée de métro quand on est du mauvais côté de la crosse. À l'orientation du laser, la garce me visait entre les deux yeux.

J'ai estimé la distance qui nous séparait. Au moins trois mètres ! Si j'essayais de lui arracher l'arme, je réussirais *presque* avant qu'elle tire. Ce serait une de ces défaites héroïques qui valent une victoire. Le hic, c'est que nous n'étions pas aux Jeux Olympiques...

J'ai levé les mains, paumes vers elle, et j'ai affiché un sourire désarmant avant de dire, de ma voix la plus « gardons-notre-calme-je-vous-prie » :

— Gardons notre calme, je vous prie. Si vous avez un problème, on peut en discuter, et...

— Tu as tué ma sœur, a-t-elle coupé d'une voix glaciale.

— Et vous allez me tuer. Parfaitement logique.

Une nouvelle fois, l'ironie lui passa au-dessus de la tête.

— Exact. Vous avez tué Lolita.

— Lolita...

Alors tout m'est revenu. Moins groggy, j'aurais réalisé plus tôt que son nom de famille ne m'était pas inconnu. Lolita Yzerman, un fantôme de mon passé...

Nous nous étions rencontrés quelques années plus tôt, quand je l'avais tirée d'un mauvais pas. Très vite, nos rapports étaient devenus plutôt chauds. Elle m'avait fait le coup de la douche glacée parce qu'un paumé comme moi ne lui semblait pas un bon parti. On ne s'était plus parlé depuis un an.

Elle était morte. La petite Lolly avec ses rires cristallins et ses grands yeux bleus...

— Oui, Lolita, répéta Jocasta Yzerman, me ramenant au présent. Je suis heureuse que tu te souviennes de son nom...

Ce fut mon à tour d'ignorer l'ironie.

— Minute ! Je connais Lolita... Enfin, je la connaissais, il y a un moment. Nous étions... Bon, vous le savez sûrement. Mais il y a un an que je ne l'ai pas vue. Je ne l'ai pas tuée ! D'abord, pourquoi l'aurais-je fait ?

En parlant, je regardais ses yeux. On peut apprendre beaucoup de choses dans les yeux de quelqu'un. En cas d'urgence, on peut y lire *quand* la dingue qui vous tient en joue va appuyer sur la détente. Il y avait une ombre

indéfinissable dans ceux de Jocasta. Pas une franche hésitation, plutôt un *quelque chose* qui me redonnait espoir. Elle serrait son arme, mais son regard disait qu'elle ne voulait pas s'en servir. Si je faisais l'andouille, elle parviendrait à trouver la force de me trouer la peau. Cela dit, elle attendait que je lui donne une raison de ne pas le faire.

J'étais partant pour lui en fournir une douzaine.

— Tu avais un mobile, me répondit-elle enfin.

— Quel mobile ? ai-je crié en écartant les bras, indigné.

J'en profitai pour faire un pas en arrière. Remarquant la manœuvre, Jocasta réagit logiquement : elle fit deux pas en avant.

La distance qui nous séparait venait de diminuer. D'un chouia, mais c'était un mouvement dans la bonne direction.

— Quel mobile ? ai-je répété.

— Allons droit au but : c'était le seul moyen de l'empêcher de te faire chanter...

Je l'ai dévisagée. D'après ce que je savais de Lolly, elle était capable de jouer les maîtres chanteurs si les perspectives de gain étaient motivantes. Mais je ne risquais rien. Elle n'avait jamais su assez de choses sur mon compte.

— Croyez-moi, dis-je, sincère comme jamais, Lolita n'aurait pas pu me faire chanter : données insuffisantes !

Je reculai de nouveau, elle avança en réponse. Cette gentille gavotte nous amena à moins de deux mètres l'un de l'autre.

Ce n'était pas trop tôt, car quelque chose venait de changer dans ses yeux. Quand elle parla de nouveau, sa voix me parut plus coupante. Elle essayait de raviver sa colère pour trouver le courage d'en finir.

— Tu es un meurtrier et un menteur ! Tu as fait un truc moche, et ma sœur le savait. Voilà pourquoi tu l'as tuée.

Elle pleurait, presque hystérique.

Son index s'est crispé sur la détente.

— Crève, enfant de salaud !

J'ai choisi cet instant pour agir. J'ai pivoté, mon torse et ma tête partant vers le bas et la gauche pendant que mon pied droit se détendait. Le minutage était bon. Jocasta avait tiré et sa balle me siffla aux oreilles. Une microseconde après, mon pied droit lui percuta le poignet. Une manœuvre parfaite !

Mes instructeurs, à Lone Star, m'auraient mis la note maximale... et regretté *in petto* que la balle n'ait pas fait mouche.

La décharge d'adrénaline avait dû être plus forte que d'habitude. Entraîné vers elle par mon élan, je m'aperçus que mon coup de pied ne lui avait pas seulement arraché l'arme des mains. Elle était tombée à la renverse, serrant son poignet droit contre son ventre.

Je suis resté figé, hésitant. Oh, je ne pensais pas qu'elle simulait : l'impact avait été assez violent pour me faire mal au pied malgré l'adrénaline. C'étaient mes émotions qui me paralysaient. Une moitié de moi-même était ravie de voir ma meurtrière potentielle blessée, même légèrement. Si je l'avais laissé faire, sa balle aurait tapissé les murs de ma chambre avec de la matière grise fraîche : une fin indigne pour le cerveau de Derek Montgomery.

L'autre moitié du bonhomme voyait une femme en détresse ! Je réagis de la manière prévisible...

Jocasta Yzerman ne *voulait* pas me tuer. Elle croyait *devoir* me tuer ! Si elle avait réussi, probable que le reste de sa vie aurait été empoisonné par la culpabilité.

J'ai ramassé son Colt et je l'ai glissé dans ma ceinture.

Puis je me suis agenouillé à côté d'elle.

Elle était recroquevillée en position fœtale, secouée de bizarres sanglots. J'ai posé une main sur son dos en prenant soin de gommer toutes les implications sexuelles du geste. (Les choses étaient assez compliquées comme ça.) Elle n'essaya pas de s'écarter, mais j'ai senti ses muscles se durcir comme si ce contact la répugnait.

J'ai poussé un soupir. D'accord, si elle voulait la jouer comme ça... Je me suis relevé, j'ai tiré le Colt de ma ceinture et je l'ai posé sur la table, à portée de main. Je me suis approché du seul siège de mon antre. Jocasta allait avoir besoin de temps pour se remettre. Autant attendre

confortablement. J'ai activé le système de massage et je me suis abandonné aux cajoleries du fauteuil.

Je la regardais, pariant sur le temps qu'il lui faudrait, un bon indice sur sa force de caractère.

Ça n'a pas été long. Une sacrée bonne femme, cette Jocasta Yzerman. Connaissant sa sœur, je n'aurais pas dû être surpris. Elle cessa d'abord de sangloter, puis de trembler. Alors elle se déplaça lentement. Quand je vis de nouveau son visage, je n'aperçus pas de larmes sur ses joues. Ses yeux étaient secs. Je jetai un regard à son poignet, et me sentis plutôt miteux. Il était bleu et tuméfié – mais pas cassé, selon moi.

Elle se releva, redevenue froide comme une lame.

Je l'ai regardée, fasciné. Ses mouvements avaient une grâce, une légèreté, que je n'avais pas remarquées plus tôt. Sa mission vengeresse, même manquée, semblait l'avoir soulagée d'un fardeau. Ses yeux se posèrent sur moi. Ils n'exprimaient ni haine ni peur, mais une résignation proche du fatalisme. Son visage arborait une impassibilité de pierre tombale. Encore un effort, et j'aurais signé son permis d'inhumer.

— Je suis désolée, dit-elle d'une voix dépourvue d'émotion. Je vais partir...

Je me suis levé d'un bond et j'ai lancé les mains pour la prendre par les épaules. Au dernier moment, je me suis ravisé. J'ai déjà vu des « cuirasses émotionnelles » et ce qui se passe quand elles craquent. Ce genre de séance ne me disait rien...

J'ai fait deux pas et j'ai tendu un bras pour lui barrer le chemin.

— Non, ne partez... ne pars pas !

— Pourquoi ? demanda-t-elle sans une once de curiosité.

L'ironie, c'était que la curiosité me dévorait, moi. Il fallait que j'en sache plus sur cette histoire... et sur cette fille.

J'essayai l'humour :

— Pourquoi ? Diantre, je n'en sais rien ! Appelle ça un sens pervers de l'hospitalité, mais je déteste que quelqu'un se donne la peine de venir me tuer et reparte sans avoir bu un verre...

Sa réaction fut exactement ce que j'avais prévu : une fabuleuse indifférence. Elle s'arrêta quand même de marcher. Après une brève hésitation, je lui mis une main sur l'épaule pour la pousser vers mon fauteuil. Ses muscles se sont tendus, mais sa cuirasse a résisté.

— Allez, assieds-toi. J'aimerais parler...

Elle s'est laissée conduire jusqu'au fauteuil. Ses mouvements, toujours gracieux, semblaient vidés de substance. Son cerveau contrôlait son corps à un niveau inconscient, comme un pilote automatique. Elle marchait avec l'équilibre précaire d'un somnambule réveillé en sursaut.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil.

Et ça lui arracha une réaction ! Je n'avais pas désactivé le système de massage, qui tournait toujours à pleine puissance. Quand son dos et ses fesses touchèrent le siège, je vis ses muscles se convulser. Elle lévita littéralement quelques centimètres au-dessus du fauteuil. Puis, la loi de la gravité étant ce qu'elle est, elle retomba entre les accoudoirs et s'abandonna au massage. Son corps se détendit, ses yeux se fermèrent à demi...

Ils restaient quand même braqués sur moi.

Sans la quitter du regard, je suis allé m'asseoir au bord du lit.

— Je suis désolé pour Lolita...

Toujours pas de réponse. J'ai poussé un long soupir. J'avais vu des gens murés en eux-mêmes comme ça. En général, ils n'en sortaient qu'au prix d'une explosion, parfois au pire moment possible. Quelques-uns ne se libéraient jamais. Jocasta avait craqué un instant sur la moquette de ma chambre. Une catharsis, certes, mais insuffisante. Qu'elle se soit produite m'encourageait. Tout ce qu'il lui fallait, c'était le bon type de stimulus.

Qu'en ai-je à faire ? me suis-je à nouveau demandé. Ce n'était pas mon problème. Jocasta avait *décidé* de me tuer ; à elle de vivre avec les conséquences de ce choix...

Pour pas mal de raisons, ce je-m'en-foutisme n'était pas acceptable.

Je ne suis pas un idéaliste. Cette sorte d'homme ne survivrait pas longtemps dans le monde de 2052. À vrai dire, je suis aussi froid et dur que n'importe qui, quand c'est nécessaire. Mais je ne prends pas plaisir à tourner le dos aux gens que je pourrais aider.

Et j'en suis fier !

Ce n'était pas la seule raison, bien entendu. J'avais connu Lolita, et je l'avais peut-être bien aimée. Elle était morte, mais il restait sa sœur. Sa sœur qui avait besoin d'aide...

— Tu as une photo de Lolly ? ai-je demandé.

Jocasta a hoché la tête. Elle a sorti de sa poche un hologramme de la largeur d'une main et me l'a tendu.

— Non, ai-je dit en secouant la tête. C'est toi qui regardes.

Elle a hésité comme si elle devinait ce que je voulais faire. Puis elle a baissé les yeux sur l'hologramme ; quelques instants plus tard, le chagrin a envahi son visage. L'image a glissé de ses doigts soudain privés de force. Elle a commencé à se balancer d'avant en arrière, puis elle s'est pris la tête à deux mains : on aurait cru qu'elle voulait l'empêcher d'exploser. Ses drôles de sanglots sans larmes l'ont à nouveau secouée.

J'ai détourné les yeux, un peu embarrassé. Soucieux de ne pas violer l'intimité d'une femme en pleurs, j'ai ramassé l'hologramme.

2

Lolita Yzerman. L'hologramme était visiblement du boulot d'amateur : un peu trouble, la perspective à côté de ses pompes... Mais c'était incontestablement ma Lolly.

Les deux sœurs ne se ressemblaient pas beaucoup. Jocasta était grande et mince ; Lolly faisait plus épanouie, avec ce qu'il fallait là où il le fallait. À y regarder de plus près, l'air de famille était indéniable : même bouche, mêmes pommettes, des yeux splendides...

Datajack identique à la tempe droite, aussi...

Lolly... Elle m'avait raconté sa vie, à l'époque. Sans boire ses paroles, je m'étais fait une bonne idée de la vérité.

Son père, David Yzerman, était un crack de l'informatique. Suivant ses traces, Lolly était sortie de l'université à l'âge record de dix-huit ans, plus bardée de diplômes qu'un doyen. Pendant ses études, elle s'était amusée à concevoir des programmes pour des entrepreneurs locaux qui la payaient à prix d'or.

Très vite, elle avait décidé qu'un datajack lui serait indispensable. Mais le paternel refusait de la laisser charcuter avant ses vingt et un ans.

Que pensez-vous qu'il arriva ? Se foutant des injonctions de son géniteur, Lolly se fit opérer en puisant dans son « trésor de guerre ».

Elle devait avoir dix-sept ans...

Son père l'enguirlanda un bon coup. Mais en secret, elle était sûre qu'il se rengorgeait, le brave David.

Les commandes affluaient toujours. Sur cet aspect de sa vie, Lolly n'aimait pas s'étendre outre mesure. J'ai juste cru comprendre qu'elle s'était spécialisée dans l'« identification de signal ».

Son rêve était de bosser pour l'Agence Spatiale des États-Unis Canadiens et Américains. Pour ça, il lui fallait accumuler de l'expérience. C'est pourquoi elle signa avec Avatar Security Technologies, une filiale de Lone Star.

Aucun rapport avec l'identification de signal ? Oh que si ! Quand Lone Star mène une enquête, la procédure standard est de mettre sur écoute les télécoms de *toutes* les personnes impliquées dans l'affaire, même vaguement. Vous avez bien entendu, braves gens. *Toutes* les personnes, même si on ne les soupçonne de rien.

Qui a dit : *Violation de la vie privée* ? Du point de vue éthique, ça ne fait pas le moindre doute. Mais légalement parlant, c'est réglo. À condition, quand même, que Lone Star préviennent ses « victimes » dans un délai de quatre mois... *après* l'arrêt des écoutes.

Répétez la question, au fond de la classe : *Qui empêche Lone Star de laisser ses systèmes espions en place pour l'éternité ?*

Bingo, mon gars !

Tout ça est bien beau, mais il faut quelqu'un pour traiter les milliards d'octets crachés chaque jour par la pompe à données de Lone Star.

C'est le boulot d'Avatar Security. Trier, répertorier, archiver, exploiter ! Pour ça, il faut disposer de sacrés artistes du repérage électronique.

Ma Lolly ne craignait personne sur ce terrain...

C'est comme ça que nous nous sommes rencontrés. Au hasard d'une mission dans les ombres, j'avais découvert que cette même était dans la mouise jusqu'au cou. En deux mots, elle essayait de faire chanter une huile d'Avatar qui bloquait son avancement parce qu'elle n'avait pas voulu fréquenter son pieu. Par le plus grand hasard, ma virée dans les ombres m'avait mis entre les mains de quoi foutre en l'air ce sale type...

Quand il eut démissionné, Lolly devint l'étoile montante de la boîte. Cela marqua le début d'une torride histoire d'amour destinée à durer *cinq* épuisantes semaines...

À la voir, on aurait pu croire que la gosse n'était qu'une jolie garce avec un petit pois doué pour les mathématiques en guise de cerveau. C'était un masque foutrement bien imité. En réalité, Lolly était une calculatrice,

froide, efficace, impitoyable. Quand elle m'a largué, une partie de mon âme en a eu des bleus, c'est vrai. Mais j'étais conscient d'avoir un pot du diable !

Ses tatouages valaient trois cents pages serrées de biographie. Une phrase autour de chaque cheville, c'est tout. Sur la gauche : « Les bonnes filles vont au Paradis. » Sur la droite : « Les garces vont où elles veulent. »

Lolly allait où elle voulait...

Et voilà qu'elle était morte... Posant l'hologramme, je regardai sa frangine.

Elle se requinquait à vue d'œil. Une sacrée bonne femme ! À sa place, d'aucunes seraient restées sonnées pour le compte.

Je n'avais plus sommeil. Alors je me servis un verre de scotch synthétique. Après une brève hésitation, j'en préparai un pour Jocasta.

Elle me défiait du regard, redevenue elle-même. Après un tel choc émotionnel, ça tenait du prodige.

Je lui ai tendu le verre. Elle le prit d'une main qui ne tremblait pas.

Une nana de fer, comme sa sœur !

Quand elle eut bu une gorgée, je passai à l'offensive :

— Si tu me racontais tout ?

— On a descendu Lolita. Une balle dans la tête, chez elle. Selon les flics, elle a ouvert à quelqu'un qu'elle connaissait. Ce salaud lui a brûlé la cervelle...

— Et ce serait moi le tueur ? D'où t'est venue cette idée ? Comment as-tu connu mon nom ?

— Lolita m'avait parlé de votre... hum... relation...

— On a été ensemble, c'est vrai. Mais ça a duré moins de deux mois, et je ne l'ai plus revue depuis.

— Jusqu'à ce qu'elle te fasse chanter...

— C'est une obsession, chez toi ! Pourquoi diantre...

— Elle m'a envoyé un message il y a deux jours, la veille de...

Son self-control a vacillé. Ça m'a plutôt rassuré. Dure ou pas, elle restait humaine...

— Comment m'as-tu trouvé ?

Elle m'a regardé comme si j'étais un débile mental.

— Lolly m'avait donné ton adresse...

Intéressant... Lolita n'était pas censée savoir où j'habitais. Depuis notre rupture, j'avais souvent changé de crémerie...

— Ce message, il disait quoi ?

— Lolly venait de découvrir combien tu étais dangereux. Elle avait peur...

— C'était une communication vocale ?

— Non, juste un texte.

De plus en plus intéressant...

— Et que racontait-il ?

— Que Lolly te faisait chanter.

— Pourquoi ?

— Ma sœur n'est pas entrée dans les détails. Elle disait seulement que tu avais fait un coup tordu qui ruinerait ta carrière à Lone Star si elle le divulguait.

— Ma carrière à Lone Star ! ai-je rigolé. Tu sais où elle en est, ma carrière ? (Je ne lui ai pas laissé le temps de répondre.) J'ai Lone Star aux fesses, ma belle, voilà la vérité. J'ai suivi le programme de formation, pour devenir flic. Quand j'ai compris dans quoi je m'engageais, je me suis défilé. Lone Star déteste ça. Ma seule existence lui file la nausée. Depuis, ces types essayent de me retrouver, et moi je tente de leur échapper...

Je m'échauffais. Parler de cette fichue boîte me fout toujours en rogne.

— Tu as travaillé pour Lone Star... C'est même comme ça que tu as connu Lolita.

— Oui, j'ai bossé à titre privé pour des *employés* de Lone Star. Du boulot illégal. Mais pour la corpo elle-même, jamais. Mon seul paiement

serait un morceau de plomb de neuf millimètres de diamètre... Mais je suppose que tu ne me crois pas ?

Elle a haussé les épaules.

— Écoute, ai-je continué, un peu plus calme, je suis complètement crevé. Maintenant que tu m'as réveillé, je vais écouter mes messages. Ensuite, au lit ! Finis ton verre si tu veux, puis rentre chez toi. Si tu as envie de reparler de tout ça, rappelle-moi dans trente-six heures...

J'ai appuyé sur la touche « lecture » de mon vidéo-répondeur. La trogne d'Anwar le Combinard s'est affichée sur l'écran.

Le message datait d'une semaine. Plus aucun intérêt. L'affaire était réglée depuis ce matin.

J'ai appuyé sur « annule ».

Le message suivant venait d'un de mes multiples créanciers. Avec les créditubes d'Anwar, je pourrais calmer cette bande de vautours dès mon réveil.

Annule !

Cette fois, l'écran resta noir. Mon correspondant était vachement prudent.

— « Monsieur Dirk, dit une voix d'homme cultivé, ici M... Johnson. Je voudrais simplement savoir si vous avancez à propos de... »

J'ai mis le message en mémoire. Inutile que Jocasta en sache trop sur mes affaires. Une semaine plus tôt, ce Johnson avait téléphoné pour me confier une banale filature. Une histoire d'employée d'une corpo ayant disparu. À présent, le type voulait un rapport.

Eh bien, il attendrait !

Le message suivant me fit faire un bond de cinquante centimètres. Derrière moi, Jocasta poussa un cri.

Normal, le visage terrifié de sa sœur occupait l'écran. Du coin de l'œil, je vérifiai la date : samedi 16 novembre 2052. Avant-hier. La veille de sa mort.

— « Derek, si tu es là, réponds-moi, je t'en prie. (Un long silence.) Bon, je vois que tu es absent... Rappelle-moi dès ton retour, j'ai de gros ennuis.

Je t'embrasse, Dirk le Futé ! »

C'était le dernier message. Je suis resté un moment devant l'écran noir, le moral à zéro. « Dirk le Futé ». Personne ne m'appelait comme ça, à part elle... Pauvre même...

Patrick Bambra, un copain du temps de Lone Star, avait une devise : « Certaines filles sont comme la malaria ; une fois qu'on les a dans le sang, impossible de s'en débarrasser. »

Je me demande s'il avait rencontré Lolita.

Poussant un gros soupir, je me tournai vers Jocasta...

... Et je me retrouvai face à face avec son flingue. Bon sang, j'avais laissé l'arme sur la table ! Moins fatigué, jamais je n'aurais fait une telle connerie.

Avant que j'ai pu dire un mot, Jocasta ôta son index de la détente, coupa le laser, enclencha le cran de sûreté et me tendit le Colt comme un cadeau.

— Désolée, dit-elle, je me suis trompée. Les maîtres chanteurs ne parlent pas comme ça à leurs victimes.

— Tu peux le garder, dis-je en baissant les yeux sur le petit flingue.

Elle le remit à sa ceinture.

— Derek, tu travailles dans les ombres, si j'ai bien compris. Tu accepterais mes *nuyens* ?

Un instant, j'ai failli l'envoyer au diable. Cette minette me gonflait. Je n'aime pas qu'on me braque, et les grandes minces me laissent de marbre...

Puis j'ai vu son regard éploré. Elle avait perdu une sœur, la chair de sa chair. Moi, j'en étais d'une ancienne petite amie. Quelques heures au pieu, rien de plus...

— Bien sûr...

Il était inutile de préciser pour quel boulot.

— C'est quoi, tes tarifs ?

Elle sortit de sa poche un créditube certifié à trois bagues. Du coup, elle remonta dans mon estime. Un créditube certifié, c'est du vrai pognon. Pas

besoin d'ID pour l'encaisser. Dans mon coin, des tas de types auraient tué pour un créditube à *une bague*.

— On en parlera plus tard... J'ignore si je trouverai quoi que ce soit...

— Compris... (Elle me tendit une carte.) Voilà mon numéro de téléphone. Tiens-moi au courant. À présent, au lit ! Tu es au bout du rouleau.

— Tu parles ! ai-je dit, un peu sarcastique. Ferme la porte derrière toi. Au fait, tu es venue comment ?

— En taxi, pourquoi ?

— Il t'attend ?

— Non.

Et merde !

— Tu espères en arrêter un ?

— Bien sûr. Où est le problème ?

— Tu ne connais pas Auburn *by night*, ça se voit ! Je te raccompagne.

Elle a voulu protester. Me voyant prendre mon manteau pare-balles et vérifier le chien de mon Colt Manhunter, elle préféra la fermer.

— Après vous, madame, dis-je, très grand siècle.

Une fois installés dans ma Jackrabbit, j'ai demandé à Jocasta où elle habitait.

— Cinquante-sixième Rue Sud. À l'angle de Yakima.

J'ai levé un sourcil. *Tacoma !* Le nec plus ultra. Elle ne se refusait rien...

J'ai gardé mes commentaires pour moi. Fascinée, Jocasta m'a écouté ordonner au système de navigation de calculer une route.

— Je n'ai jamais vu ce genre de dispositif ailleurs que sur une Nightsky, a-t-elle dit.

Je me suis fendu d'un sourire de connaisseur. En réalité, je n'ai jamais aperçu l'intérieur d'une Nightsky...

— Un interfacé peut la conduire ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas pris l'option. Inutile pour moi... (J'ai repoussé mes cheveux pour lui faire admirer mes tempes.) Pas de datajack ! Je suis resté comme ma maman m'a fait !

Elle n'a pas caché sa surprise.

— Ça ne t'a jamais handicapé dans ton... travail... ?

J'ai secoué la tête avant de passer la première. La plupart des privés de ma connaissance sont cyber-modifiés, c'est vrai. Mais je n'ai jamais voulu sacrifier une once de ce bon Dirk Montgomery au dieu de la technologie.

Chacun ses manies !

Nous avons continué en silence. Une fois dans Tacoma, j'ai tout de suite senti la différence. Meilleures routes, meilleur éclairage public, bâtiments flambant neufs.

Et les bagnoles ! Rien que des Elite et des Nightsky ! Même l'air semblait différent.

Mais c'était une illusion, je le savais...

Historiquement, Tacoma est un endroit plutôt crade, un genre de cité dortoir. D'après les photos que j'ai vues, personne n'y aurait passé ses vacances.

Puis le fric avait coulé à flots, et la cousine pauvre de Seattle avait connu à son tour les fastes du bal...

Jocasta habitait dans un coin résidentiel vraiment choucard. Les immeubles ne dépassaient pas trois ou quatre étages...

— Voici le mien, dit-elle en pointant un doigt. Je ne possède pas tout le bâtiment, rassure-toi. Seulement la moitié du dernier étage.

J'ai jeté un rapide coup d'œil à l'immeuble. *Seulement* la moitié, ça représentait dix fois mon appartement.

Elle avait du fric. Un gros tas de fric...

J'ai appuyé sur un bouton pour ouvrir sa portière.

— Je t'appelle... Bonne nuit.

Elle n'a pas bougé. J'ai vu qu'elle regardait une Westwind grise garée sur le parking.

— Quoi encore ? ai-je soupiré.

— Tony...

— Tony ? C'est un problème ?

— Pas comme tu crois. C'est Tony DeGianetto. On était... hum... nous avions...

— Compris, ai-je dit.

— J'ai rompu il y a une semaine, dit-elle. Croyant qu'on se quittait bons amis, je n'ai pas changé le code de ma porte. Je crois qu'il est chez moi...

Ça avait l'air de l'inquiéter.

— Tu veux que j'entre avec toi ?

— Eh bien... Tony n'est pas dangereux, mais je n'ai pas envie de lui parler. Ça te dérangerait de venir ?

Ça me cassait littéralement les pieds ! J'étais crevé, et je me foutais des histoires d'amour de Jocasta Yzerman. Mais comment la laisser tomber ?

— Non, tu penses...

Une fois hors de la voiture, j'ai scruté le dernier étage de l'immeuble. Pas la moindre lumière.

— Tu as vu ? ai-je fait remarquer à Jocasta.

— Il m'attend peut-être dans le noir...

Comme sur un signal, une lumière s'alluma derrière une fenêtre...

Puis une boule de feu explosa, et une pluie de morceaux de verre s'abattit sur nous. Je voulus pousser Jocasta à couvert, mais l'onde de choc m'envoya valser dans les airs. Ma tête heurta quelque chose de dur et je perdis conscience.

3

Quand je rouvris les yeux, plutôt ravi d'être vivant, j'aperçus immédiatement Jocasta, étendue sur le dos non loin de moi. Les yeux dans le vague, la pauvrete semblait avoir perdu tout contact avec la réalité.

Je regardai alentour, m'attendant à découvrir une foule de curieux.

Pas un rat ! Nous étions à Tacoma, pas à Auburn, où les gens adorent se ruer sur les emmerdes. Ici, les passants avaient foutu le camp à la vitesse de l'éclair.

Mais tous les PANICBUTTONS du quartier devaient émettre des signaux de détresse.

Qui dit PANICBUTTONS dit Lone Star. Il était temps de mettre les voiles...

J'ai aidé Jocasta à se relever, puis je l'ai fourrée dans ma voiture. Une fois derrière le volant, j'ai démarré comme un dingue.

S'ensuivit un sacré slalom dans les rues de Tacoma, on peut me croire. Jocasta me regardait avec des yeux comme des billes, mais elle ne mouftait pas.

— Désolé pour ton ex, ai-je dit quand nous fûmes assez loin de Tacoma pour que ma paranoïa se calme.

— Tony est mort... Je devrais être triste... Pourtant, je pense surtout que ça aurait dû être moi !

— Inutile d'avoir des complexes. C'est une réaction logique. Tu es vivante alors qu'on voulait t'éliminer. Normal que tu te sentes bien. Le chagrin viendra plus tard...

— Mais *pourquoi* avoir voulu me tuer ?

— Simple précaution. On ne laisse pas traîner ses outils après usage...

Elle pigea tout de suite. Décidément, c'était une sacrée bonne femme.

— Développe, Dirk...

Je lui ai fait ce plaisir, même si elle avait tout deviné.

— Quelqu'un a tué ta sœur. Appelons-le, ou *la*, X. Notre X t'envoie un message signé Lolly pour que tu me croies coupable. Tu viens chez moi et tu me zigouilles. Ensuite, ton appartement explose par accident. La justice immanente, quoi !

— De nos jours, les appartements n'explorent plus par accident, Dirk...

— Bien sûr que si, puisque tu stockais des explosifs dans ta cuisine au cas où tu aurais dû piéger ma voiture ! Je parie que les experts retrouveront des traces de plastic ou de nitro sur les lieux. Le copain X peut dormir sur ses deux oreilles !

Elle a pris son temps pour répondre :

— Tu dois avoir raison... On m'a programmée pour te tuer... Tu étais l'agneau sacrificiel... Mais Dirk, ce genre de truc n'arrive pas dans le monde réel !

— Peut-être pas dans *le tien*, ma belle !

J'ai vu qu'elle m'aurait bien questionné sur le mien, mais elle s'est ravisée...

Aux abords de Meridian Avenue, j'ai repris la parole :

— Tu devrais te faire toute petite jusqu'à ce que j'en sache plus. Je peux te trouver une planque, si tu veux. Ça te dépaysera au début, mais...

— Je me charge de ça, dit-elle. J'irai chez un collègue...

— Où ?

— Laisse-moi sur la Cent dix-huitième, Dirk...

Bellevue. Beaux Arts, pour être exact. Encore plus friqué que Tacoma.

— Tu fais quoi, dans la vie ? Et pour quelle corpo ?

Elle sourit.

— Aucune. Je suis néo-écologiste à l'université du Détroit de Puget.

— Ils ont dû augmenter vachement les salaires, à la fac !

— Non, ils payent toujours des nèfles. Mais KCPS n'en est pas à quelques milliers de nuyens près.

KCPS, une des grosses chaînes tridéo de Seattle. Spécialisée dans l'éducation, si mes souvenirs étaient bons.

Soudain, cela fit tilt dans mon cerveau :

— *Le Monde Éveillé*, c'est le nom de ton émission, hein ?

— Tu la regardes ? Je n'aurais pas cru ça de toi...

Je fis semblant d'ignorer le sarcasme :

— Ça m'est arrivé une fois ou deux...

Histoire de reluquer une jolie fille, ai-je failli ajouter.

Qu'on me prenne pour un cuistre, si on veut, mais j'ai toujours préféré les mammifères comme Jocasta Yzerman aux métacréatures de tout poil.

En tout cas, ça expliquait le fric. Les animateurs tridéo, même sur des chaînes ringardes, touchent un pactole. Ça expliquait aussi mon impression de *déjà vu* au sujet de Jocasta.

D'accord. En route pour Beaux Arts !

— C'est bon, tu peux me déposer là...

— En pleine rue ?

Ça ne me plaisait pas beaucoup. Mais Beaux Arts est le genre d'endroit où une fille comme elle peut se balader sans rien risquer.

Évidemment, on aurait pu croire qu'elle ne me faisait pas assez confiance pour me dire où elle allait vivre. Ça me vexait un peu, mais je la comprenais. Il m'arrive souvent de me méfier de moi, et je me connais sacrément mieux qu'elle !

Réfléchissant, je m'avisai que le Village se trouvait à quelques centaines de mètres de là, en montant la rue.

L'endroit le plus chic de Seattle. Rien que ça !

— Tu vas au Village, hein ?

Elle tressaillit. Je sus que j'avais deviné juste.

— N'oublie pas, dis-je, fais-toi toute petite. Que personne ne sache où tu es, ni même que tu vis encore. L'ami X nous croit morts tous les deux. Inutile de le détromper... Il ne nous raterait pas deux fois.

— Et Lone Star ? Les flics vont me chercher...

— Les flics, on s'en balance, ai-je dit. X a peut-être ses entrées chez Lone Star... Ton collègue, c'est un type sûr ?

Elle eut besoin de réfléchir, ce qui m'inquiéta vaguement.

— Oui. Il me doit une fière chandelle.

— D'accord... (Je me mordis les lèvres pour étouffer la question évidente.) Il faut que nous restions en contact. C'est toi qui m'appelleras...

Je lui tendis ma carte.

— Téléphone demain. Si je suis sorti, laisse un message.

— Tu vas rentrer chez toi ?

— Ne t'inquiète pas pour moi, ma grande. Ce ne sera pas la première fois que je disparaîtrai dans la nature. Où que je sois, tu pourras me joindre à ce numéro. Alors, n'hésite pas à l'utiliser. Pigé ?

Elle acquiesça, sortit de la voiture et s'éloigna. Soudain, elle se retourna.

J'ai baissé la fenêtre.

— Désolée de t'avoir entraîné dans tout ça, a-t-elle soufflé.

Elle avait l'air si bouleversée que j'ai ravalé la repartie acerbe qui me brûlait les lèvres.

— Ne t'excuse pas, c'est inutile. X m'a mis dans la mouise. Tu as suivi le script, c'est tout...

Elle se mordit les lèvres. Ses problèmes de conscience la rendaient encore plus jolie. Finalement, les grandes minces n'étaient pas si mal.

Stop ! Si je continuais, j'allais lui proposer de venir chez moi, où elle serait plus en sécurité. Nom de nom, un tête-à-tête avec Jocasta Yzerman n'était pas pour me déplaire, mais je ne tenais plus debout. Et puis, elle était *doublement* endeuillée.

J'ai fermé ma grande gueule.

— Je t'appelle demain, a-t-elle dit avant de se détourner.

De drôles de pensées me sont venues à l'esprit quand je l'ai vue onduler des hanches. Je les ai impitoyablement réprimées.

Puis j'ai passé la première, et en route !

Ma résidence secondaire se trouvait dans les Barrens de Redmond, l'exact opposé du joli quartier de Bellevue. J'avais un pied-à-terre à Purity, un tout petit bled. Avec les Indiens – les gangs des rues –, les choses se passaient à merveille. Je payais leur protection, et je les laissais utiliser l'appartement quand je n'y étais pas. Avec une autre bande, un marché pareil aurait été suicidaire, les types se faisant un plaisir de tout dévaster du sol au plafond. Mais les Indiens sont des gens à part. Ils ont le sens de l'honneur, peut-être à cause de leur héritage tribal. Quoi qu'il en soit, une fois achetés, ils restent loyaux tant que personne ne les paie plus cher.

Mon secret, c'est d'allonger plus de *nuyens* que quiconque d'autre dans les Barrens...

J'ai garé la Jackrabbit devant une ancienne épicerie à la façade soufflée par une grenade. Mon garage privé. Je paye pour qu'il le reste.

Une fois dans mon appart, minuscule, faut-il le préciser, j'ai constaté avec plaisir qu'il était vide, comme chaque fois que j'y déboulais. Branchant le système de télécom, je vis que mes « invités » ne s'étaient pas privés de passer des appels longues distances. Suprême délicatesse, ils les avaient faits endosser à un autre abonné. Le gouverneur Shultz, ai-je eu la satisfaction de voir.

Grâce à un gadget inventé par une decker de mes connaissances, j'ai basculé toutes les lignes d'Auburn sur le terminal de Purity. En cas d'enquête, les télé-coins auraient juré, relevés en main, que je n'avais jamais quitté Auburn.

La mort de Lolly et les manigances de M. X étaient bien placées sur la liste de mes priorités. Mais j'avais d'autres casseroles sur le feu – des affaires *payantes* – et je ne pouvais pas les oublier sans compromettre ma réputation *et* ma situation financière.

Il y avait un autre message de M. Johnson. À son accent, ce type devait habiter Chicago...

— « Cher monsieur Dirk, je suppose que vous vous occupez activement de notre affaire. Votre contrat et un premier acompte hebdomadaire vous ont été envoyés. Le créditube étant débité, je suppose que nous pouvons compter sur vous. Téléphonnez-moi une confirmation, merci. »

Crétin pédant ! ai-je pensé avant de m'intéresser au message suivant.

La date et l'heure correspondaient au moment où Jocasta et moi recevions des morceaux d'immeuble sur la tête. C'était encore Johnson.

— « Monsieur Dirk, la situation s'est compliquée. Nous pensons que notre... *sujet*... est en danger. Veuillez confirmer que vous faites le nécessaire. Nous détesterions devoir envoyer quelqu'un à *votre* recherche. Merci d'avance. »

Johnson commençait à me friser les moustaches. Je déteste qu'on me surveille, même de loin, et je suis allergique aux menaces voilées. Si je m'étais tiré avec son fric, Johnson avait le droit de me lancer un runner aux basques. Mais le dire était une insulte à mon sérieux professionnel.

Ce plouc avait quand même raison sur un point : je me foutais un peu de lui, question comptes rendus et rapports journaliers. Donc, je lui ai laissé un message dans sa boîte aux lettres informatique. En substance, il disait : « Je m'occupe de votre foutu cas. Prière de me lâcher les baskets. »

Évidemment, les termes étaient plus fleuris.

Cette bonne chose de faite, je pris le temps de réfléchir à l'affaire. Johnson m'avait engagé pour retrouver Juli Long, une employée de sa corpo qui avait disparu pour refaire apparemment surface à Seattle. La corpo s'inquiétait d'un coup tordu, et elle craignait pour la sécurité de Juli. Ma mission était de la retrouver, de la sortir de ses ennuis, et de la mettre dans un avion en partance pour l'est du pays.

L'histoire m'intriguait. Pour qui pratiquait le jargon des corpos, il ne s'agissait pas d'une *extraction* organisée par la concurrence. Juli n'était pas partie *vers* quelque chose – par exemple un nouveau travail. Elle s'était *enfui*e. Pourquoi, ça ne me regardait pas. Mais je savais ce qu'était la vie d'un esclave salarié corporatiste.

Après tout, j'avais mis les bouts moi-même !

Une jeune femme, sans argent et sans relations, et toute nouvelle à Seattle. Une proie rêvée pour les prédateurs des rues. Dans quelques jours, on retrouverait son corps flottant dans la jetée. C'était devenu d'un banal, ces derniers temps...

J'avais tenu ce discours à Johnson, mais ça ne l'avait pas empêché de m'engager.

Jusqu'à présent, je ne m'étais pas tué à la tâche. J'allais devoir me bouger un peu les fesses.

De mon portefeuille, je sortis la photo de Juli Long. Une chouette même. Cheveux blonds, coupe propre... Elle me faisait penser à Lolly.

Voilà que je devenais morbide. C'est toujours comme ça quand je suis crevé. Avec un rictus, j'ai repensé à la longue nuit que j'avais prévu de m'offrir.

Il était temps de passer à l'acte. Au moins pour quelques heures.

4

Dans la jungle, l'aube est le seul moment vraiment tranquille. Les prédateurs nocturnes vont se pieuter, et leurs petits copains diurnes commencent à peine à lever une paupière.

C'est pareil dans les Barrens...

J'ignore ce qui m'a réveillé à huit heures tapantes, le lendemain de la corrida avec Jocasta. Peut-être le silence.

Pas une sirène de police, aucune détonation...

Fermant les yeux, j'ai essayé de me rendormir.

Après un quart d'heure d'efforts stériles, je me suis levé comme un zombie.

J'avais mal partout, et un goût atroce sur la langue. Me traînant jusqu'au lavabo, je me suis rincé la bouche avec un peu d'eau. (Sans avaler, bien sûr ! Les vrais habitants des Barrens développent une résistance à toute épreuve à la dysenterie et autres cochonneries. Moi, je n'étais qu'un touriste au système immunitaire de citadin.)

Depuis peu, les comprimés à la caféine étaient la seule drogue que je m'autorisais en dehors des substituts d'alcool. J'en ai avalé deux. Quand ils ont commencé à faire effet, j'ai allumé le système de télécom.

Pour résoudre un problème, rien de mieux que dormir dessus. Pour tout dire, mon inconscient semble avoir un QI supérieur à mon conscient. Mon cerveau fonctionne beaucoup mieux quand je ne suis pas là pour regarder par-dessus son épaule (si j'ose dire). C'est en ronflant que j'enquête le mieux...

En m'endormant, quelques heures plus tôt, je m'étais chargé de répondre à la question suivante : qu'est-ce que je vais faire demain ?

Un nom était sorti de ma nuit : Naomi Takahashi.

Je l'ai rencontrée pendant la formation de Lone Star. Comme moi, elle essayait de ne pas se laisser bourrer le crâne. C'était tout ce que nous avions en commun.

Naomi avait rejoint Lone Star pour échapper à la tyrannie familiale. Moi, c'était sur les conseils du crétin de psychologue qui essayait de me guérir de la culpabilité consécutive à la mort de mes parents dans une bagarre de rue qui ne les concernait en rien.

Avec Patrick Bambra, l'homme qui prenait les filles pour une maladie infectieuse, nous avons créé un groupe de résistance nommé Les Trois Mousquetaires.

Patrick s'est fait virer très tôt du programme. Il était trop tendre pour devenir flic. Naomi s'est débrouillée pour être mutée aux archives. Moi, j'ai pris le maquis.

Naomi et moi étions encore en contact. C'était ma dernière amie à Lone Star ; il fallait se montrer prudent : ses patrons lui auraient bouffé le foie s'ils avaient su...

Pour lui faire plaisir, j'avais tiré de la mouise quelques-uns de ses collègues. Il était temps qu'on me renvoie l'ascenseur.

J'ai regardé ma montre. Huit heures trente. Elle devait bosser.

J'ai composé son numéro. Son beau visage s'est affiché sur mon terminal. Elle a paru étonnée de se trouver devant un écran noir.

— Archives de Lone Star, j'écoute.

— Ouais, ai-je dit en déguisant ma voix au cas où il y aurait eu quelqu'un avec elle, je voudrais parler à Joe Dar-tag-non. Il est dans le coin ?

Naomi est restée impassible, mais j'ai vu qu'elle avait compris. Même prononcé n'importe comment, le patronyme *D'Artagnan* devait lui dire quelque chose.

— Désolé, monsieur, nous n'avons personne de ce nom.

— Tant pis ! J'essayerai plus tard...

Je m'assis sur le lit. Dès qu'elle pourrait approcher d'un système sûr, Naomi m'appellerait.

Pour tuer le temps, je zappai sur KONG, la chaîne tridéo spécial-infos. Une belle blonde parlait du dernier scandale dont on causait dans le monde des corpos. Ça concernait Crashcart, l'étoile montante de l'urgence médicale.

Jusqu'à ces derniers mois, ce secteur était la chasse gardée de DocWagon, la corpo qui vous sauvait la vie plus vite que son ombre. Le succès fulgurant de Crashcart s'expliquait par sa politique de prix sacrifiés. Mais il n'y avait pas que ça.

Vous avez déjà entendu parler du « marketing de guérilla » ?

Moi non plus. Selon la blonde, le principe était simple. Tous les véhicules de la flotte Crashcart étaient équipés d'une radio branchée sur les fréquences de DocWagon. Dès que la firme recevait un appel intéressant, la voiture ou l'hélico Crashcart le plus proche se rendait sur les lieux.

Là se montrait le génie du directeur commercial de la petite firme qui n'avait pas peur des grandes. Crashcart ne subtilisait jamais un client à DocWagon. Non, ses employés attendaient patiemment que leurs concurrents échouent. Ensuite, ils intervenaient, s'en tirant avec un brio sans égal.

Imaginez-vous détenteur d'un contrat Super-Platine de DocWagon (soit une facture annuelle de soixante-quinze mille *nuyens*). Pris au milieu d'une bataille de rue, vous êtes blessé et vous appelez la firme au secours. Tandis que les balles continuent de siffler autour de vous, voilà qu'un hélico DocWagon survole le terrain, vous repère, mais rebrousse chemin à cause du danger.

Que penseriez-vous en voyant arriver un second hélico aux couleurs de Crashcart qui vous sauve la mise ?

Pardi, qu'il est temps de changer de fournisseur !

Voilà ce qu'est le *marketing de guérilla*... D'après la blonde... Pour illustrer ce propos, la chaîne diffusa un reportage sur le sauvetage d'un certain Daniel Waters, animateur vedette de son état, justement blessé au cours d'une bagarre des rues qui ne le concernait en rien.

La sonnerie du vidéophone m'arracha à cet intéressant reportage. C'était ma vieille copine Naomi. Elle appelait d'une cabine publique, son brouilleur portatif en service (un gadget dont je lui avais fait cadeau).

Elle me sourit, mais j'ai eu l'impression que c'était un peu forcé. Ces premiers mots ont confirmé mes craintes :

— Tu es dans de sales draps, mon pote. Tu t'es fait de nouveaux ennemis ?

— Juste une demi-douzaine. La routine, quoi. Naomi, parle-moi de Lolita Yzerman. Qu'en dit Lone Star ?

— Pas grand-chose, mon vieux. C'est top-secret. Kurtz est chargé de l'affaire.

Mark Kurtz. La première mauvaise nouvelle de la journée. Je me souvenais de ce fumier, et j'aurais parié que c'était réciproque. C'était en grande partie à cause de lui que j'avais quitté Lone Star, et il le savait.

Ce type était un vrai pit bull. Une fois qu'il tenait un type, même la vérité ne l'empêchait pas de le conduire à la chaise électrique.

— Je suppose que je suis le principal suspect ?

— Dirk, tu es le *seul* !

J'ai pris un court moment pour digérer l'information.

— Naomi, tu ne me demandes pas si je suis coupable ?

Elle n'a pas daigné répondre.

Avec Kurtz sur le coup, mes chances baissaient vertigineusement.

— Naomi, merci beaucoup. Tu as pris assez de risques comme ça...

— Tu veux que je raccroche. (Elle agita une puce devant l'écran.) J'aurais cru que tu aimerais consulter le dossier...

J'en suis resté soufflé. Un homme peut se féliciter d'avoir une amie comme Naomi. Ça n'arrive qu'une fois dans une vie.

— Alors, tu veux ou tu veux pas ?

— Glisse la puce dans le lecteur et file, ma douce. Lone Star ne te paies pas pour glander dans les cabines publiques...

— Prépare-toi, j’envoie le colis.

Mon terminal a fait une copie de la puce.

— J’accuse réception, ma vieille. *Arigato gazaimasha*. Je suis ton débiteur jusqu’à la fin des temps.

— Sois prudent, Dirk. Kurtz est capable de tout pour te coffrer. Il n’hésite jamais à truquer les preuves. Il y a aussi le type qui t’a mis dans les ennuis. Tu as idée de qui c’est ?

— Peut-être après avoir vu le dossier...

— Bon... Je dois y aller. Tiens-moi au courant.

— Bien sûr. Ne t’en fais surtout pas !

Je lui ai lancé mon plus beau sourire. Intérieurement, je n’en menais pas large. Avec Kurtz et M. X sur le dos, j’étais mal barré.

J’ai repris deux comprimés de caféine avant de regarder le dossier...

La première partie du document ne m’apprit rien. Lolita avait été tuée sur le seuil de son appartement ; on avait tiré à bout portant. En l’absence de preuves d’effraction, la conclusion allait de soi : la victime avait ouvert sa porte volontairement. Le tueur était de ses intimes... Tout ça s’était produit entre vingt heures et vingt heures vingt le 17 novembre.

La deuxième partie était bien plus intéressante. Comme c’est d’usage, les flics de Lone Star avaient passé au peigne fin le vidéophone de la victime, et visionné les films pris par les caméras espionnes de l’entrée de l’immeuble. Ils avaient aussi épluché le compte bancaire de Lolly.

Deux ou trois choses importantes sautaient aux yeux.

Tout d’abord, Lolly m’avait laissé un message, la veille de sa mort. Comme elle ne l’avait pas enregistré, les flics ignoraient qu’il me disculpait.

C’était le premier point qui m’impliquait dans le crime.

Mieux encore, si j’ose dire. Les caméras avaient enregistré l’arrivée d’un type à vingt heures onze, le jour du meurtre. Vêtu d’un manteau pare-balles, un chapeau enfoncé sur le crâne, l’individu n’était pas reconnaissable.

Il était ressorti à vingt heures quatorze. Juste ce qu'il fallait pour descendre Lolly et regagner le hall.

Alors qu'il ouvrait la porte, un coup de vent avait suffisamment déplacé son chapeau pour qu'on voie son image.

Fichtre ! Le tableau valait son pesant de cacahouètes ! Soit j'avais un frère jumeau, soit X était un sacré bon mage.

Le piège se refermait...

Le coup de grâce, c'était l'examen du compte bancaire de Lolita. La même se faisait un pognon fou, et elle dépensait sans compter. Le concept d'« équilibre financier » la dépassait complètement. Cependant, depuis quelques mois, elle recevait régulièrement des versements de dix mille *nuyens*.

Quelqu'un veut deviner l'identité du généreux donateur ?

J'accorde trois essais, les deux premiers ne comptant pas.

Qui a dit : Dirk Montgomery ?

Le piège était sacrément raffiné !

Mais gardons la tête froide ! Je me savais innocent, et il n'était pas difficile de reconstituer le coup. La magie trompe sans problème les caméras. Voilà pour ma jolie gueule sur les enregistrements ! Quant aux virements, n'importe quel decker un peu doué peut bidouiller ce genre de fausse preuve en cinq minutes. Surtout quand les personnes impliquées sont censées manger les pissenlits par la racine.

Le message de Lolly était un bonus inespéré pour ce salopard de X. Tout le monde croirait qu'elle m'avait demandé un virement de plus, et que je l'avais refroidie pour ne pas être obligé de casser ma tirelire.

Pour moi, déduire tout ça revenait à un jeu d'enfant, puisque j'étais certain de mon innocence. Mais qu'aurais-je pensé à la place des types de Lone Star, qui l'ignoraient ?

L'heure était venue de numéroter mes abatis.

Fidèle à moi-même, j'eus recours à la logique.

Comment pouvaient-ils me retrouver ?

Mon numéro de vidéophone ? À première vue c'était le plus facile, et ça leur permettrait de localiser sans mal mon appartement d'Auburn.

En théorie. Buddy, la copine decker qui me fournissait en gadgets avait planché sur ce problème. Pour les « pistards » de Lone Star, mon numéro n'existerait tout simplement pas. Il était « piégé » pour s'autodétruire en cas de recherches. Le technicien le plus futé ne trouverait rien.

Mon numéro personnel d'identification ? Une idée géniale ! Manque de bol, je n'en avais pas !

Mon fichier médical, mon permis de conduire, mes comptes bancaires ?

Des faux qui ne mèneraient à rien...

Conclusion : il est difficile de coincer une ombre. Lone Star devrait revenir aux méthodes policières du siècle passé.

Et la magie ?

Coupable, j'aurais dû me faire du mouron. Un mage ou un chaman doué aurait pu me repérer à partir d'une goutte de sang, d'un ongle cassé ou d'un cheveu. Comme je n'étais pas sur les lieux du crime, ces indices ne conduiraient qu'à M. X.

Je me suis un peu détendu. À première vue, je pouvais dormir aussi tranquille qu'avant le meurtre. Lone Star était bredouille depuis des années, et il n'y avait aucune raison pour que ça change.

Et Jocasta ? ai-je soudain pensé. Celui qui avait piégé son appartement devait disposer d'objets permettant un repérage magique.

Tant qu'elle resterait au Village, la sœur de Lolly ne risquerait rien. Les enclaves des richards sont en permanence protégées par des chiens de garde qui peuvent intervenir dans l'univers astral comme dans le monde réel. Ça sauverait les jolies fesses de ma nouvelle copine.

J'avais de la marge de manœuvre. C'était une excellente nouvelle.

Pour lâcher un peu de lest, je suis sorti de la puce Lone Star pour m'intéresser à la recherche de routine que j'avais lancée sur Juli Long.

À ma grande surprise, il y avait du nouveau.

C'était une semaine à ne pas mettre une blonde dehors...

Avoir prédit la chose ne me consolait pas le moins du monde.

On avait retrouvé Juli Long dans la jetée...

5

J'ai lu quelque part qu'il vaut mieux gâcher son enfance que ne rien en faire. J'ai peut-être massacré ma jeunesse, mais soyons sûrs que ce n'était pas en vain. Une longue liste de contacts, de relations et même d'amis prouve que je n'ai pas perdu mon temps. Dans mon métier, c'est toute la différence entre s'en sortir et crever la dalle.

Ma bouée du jour était un certain Bent Sigurdson, un ami d'enfance. À quinze ans, on se soûlait en pensant aux néo-anarchistes qu'on serait une fois grands.

Exit les rêves d'enfant. Lui et moi avons suivi le chemin tracé par nos pères.

Pour votre serviteur, cela signifia trois longues années à la fac, avant d'envoyer mon géniteur sur les roses.

Pour Bent, les choses s'étaient mieux passées. Logique : il adorait la médecine. Une fois diplômé, son chirurgien de papa avait sonné aux bonnes portes pour le faire engager dans le service de médecine légale de Seattle.

Depuis, mon copain disséquait des cadavres. Le connaissant, je suis sûr qu'il est ravi d'avoir des patients qui ne râlent pas et qui n'intentent pas d'action en justice.

Au fil des ans, nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Quand mes parents ont été tués, c'est lui qui m'a empêché de me tirer une balle dans la tête. Et lorsque j'ai été en cavale, il ne m'a pas laissé tomber non plus...

Quand je l'ai appelé, il a été surpris de se trouver devant un écran noir.

Dès que je le vis, je passai en visuel.

— Hello, Dirk ! Ça fait une paye ! Comment vont les affaires ?

J'étais tenté de lui dire la vérité, mais ça l'aurait déprimé. Je déteste torpiller le moral de mes copains quand je peux éviter.

— Au poil, je n'arrête pas ! Et toi ?

— Ça baigne. Rien ne pourrait aller mieux.

À voir la bouillie immonde étalée sur sa table de travail, j'ai préféré ne pas m'appesantir sur le sujet.

— J'ai du boulot pour toi, Bent. Tu as une minute ?

— Toujours. Surtout pour ce vieux Dirk. Et puis, mon client n'est pas pressé...

— Juli Long, ai-je dit.

Il me fallut peu de temps pour lui présenter le cas.

— ... Tu peux consulter son dossier ?

La mine de mon copain s'était assombrie. J'aurais parié que l'histoire de Juli le chagrinait. Pour la millième fois, je me suis demandé comment un type aussi sensible pouvait faire ce boulot.

— Pas de problèmes... Je cherche.

Il s'absorba quelques minutes dans la contemplation d'un terminal.

— C'est un fichier confidentiel, dit-il. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tout !

— Un cas intéressant. Dommage qu'elle ne me soit pas passée entre les mains. Elle est morte d'un arrêt du cœur, ta Juli. Causé par la puce hallucinogène qu'elle utilisait...

— Ces cochonneries tuent, de nos jours ?

— C'est plus compliqué que ça...

J'ai attendu, puis j'ai compris qu'il ne continuerait pas sans encouragement.

— Vraiment ?

Bent est un ami fidèle, mais il a un sens de l'éthique très développé. Je l'ai laissé mener en paix son conflit intérieur.

L'amitié a remporté la partie.

— J'ai les références d'un autre fichier... Classé CLS...

— À savoir ?

— Confidentiel Lone Star. Fichier protégé.

— Tu peux forcer l'entrée ?

— Bien sûr. La question est...

— ... Le feras-tu ? ai-je fini à sa place. Ça pourrait t'intéresser, mon vieux. Des puces simsens meurtrières, c'est un sacré scoop.

Jusque-là, la simulation sensorielle se limitait à des ravages plus discrets.

Mon pote mordit à l'hameçon :

— Ouais, ça pourrait l'être... Tu es toujours au même numéro ? Je te rappelle...

J'ai raccroché, confiant Bent Sigurdsen n'était pas du genre à dire n'importe quoi.

J'avais hâte d'en savoir davantage. Lone Star ne protège pas les fichiers pour s'amuser...

Un instant, j'ai songé à appeler M. Johnson. Mais pourquoi se précipiter ? Juli Long n'irait plus nulle part...

L'aube suivante fut grise et froide. Pas de pluie, mais des nuages, beaucoup de nuages... Triste pour quelqu'un qui se réveille avec la gueule de bois.

Le soir, je m'étais couché avec l'image de Lolita imprimée sur les rétines. Son service funéraire était prévu pour aujourd'hui, jeudi 21 novembre. Mais pouvais-je y aller sans risque ?

Une question idiote, non ? Pourtant, je la prenais au sérieux...

Alors j'ai compris que la mort de Lolly me travaillait vraiment aux tripes.

Je tournais dans mon pieu comme un malade. Mon cerveau refusait de se mettre en veilleuse. Sans arrêt, il me servait une scène épouvantable :

mon propre rictus, quand mon « sosie » avait appuyé sur la détente...
Pauvre petite Lolly !

Après une heure et demie de ce régime, je suis parti à la recherche d'une bouteille de bibine. Il fallait ça pour faire « passer » Lolita...

Le matin, j'avais mal aux cheveux et une nausée de tous les diables. *Une juste punition pour avoir raté les funérailles de Lolly*, me suis-je dit, impitoyable.

Une autre punition m'attendait : aller voir Buddy.

Entendons-nous bien : c'est une fille formidable, j'ai confiance en elle, et je l'adore. Mais pas face à face, surtout quand j'ai le moral dans les chaussettes.

Tout le monde a une histoire ; celle de Buddy est plus intéressante que beaucoup. En règle générale, les deckers sont des mordus des machines et c'est pour ça qu'ils entrent dans la carrière. Buddy avait un itinéraire très différent.

À l'origine, elle bossait dans le service de recherches neurologiques d'un hôpital universitaire. Comme tous ses collègues, elle avait été obligée de s'intéresser aux ordinateurs. Tout de suite, le monde des interfacés l'avait fascinée. La démarche logique était de se spécialiser dans ce secteur. Elle l'accomplit.

Tout ça date des environs de 2027, avant que l'interface homme-machine soit une chose banale. Buddy était une championne dans sa branche. Incollable sur le logiciel et le progiciel, elle en connaissait aussi un bout sur l'« inofficiel ».

Pendant le krach de 2029, elle fut recrutée par le gouvernement pour travailler sur le programme Écho Mirage. Plus tard, elle fit partie de l'équipe qui mena l'assaut contre le virus informatique qui lobotomisait le réseau électronique mondial. Tout le monde était volontaire ; Buddy n'aurait pas manqué ça pour un empire.

Mais elle a payé cher son goût de l'aventure.

À l'époque, les cyberdecks étaient des instruments barbares. Le matos tenait avec des bouts de ficelle. D'après ce que j'ai compris, les programmes Persona étaient épais comme du papier à cigarettes.

Sans cette armure logicielle, l'esprit du decker est directement exposé au monde étrange de la Matrice. La plupart des membres d'Écho Mirage sont morts ou ont fini leurs jours dans des fauteuils roulants. Buddy a survécu, mais pas sans séquelles...

Quoi qu'il en soit, elle est sortie de l'expérience avec ce qu'elle appelle une « dysfonction bipolaire ». En clair, ça signifie qu'elle est maniaco-dépressive. Au point haut de son cycle, elle est triste comme la mort. Au point bas, elle souffre d'une paranoïa galopante.

Ça ne l'empêche pas de travailler sans arrêt depuis des années. Les corporations se fichent qu'un decker soit cinglé aussi longtemps qu'il bosse bien. En outre, pour ce job la paranoïa peut être un atout...

Mon problème du jour, c'était qu'il n'existait aucun moyen de savoir où en était Buddy. L'appeler ne servait à rien, car elle ne décrochait jamais son téléphone. Il fallait laisser un message et prier...

C'est ce que je fis pour la prévenir de mon arrivée...

L'appartement de Buddy est insonorisé. Une bénédiction pour ses voisins, car la bougresse a une passion dévorante pour les percussions. À tel point qu'elle s'est payé un synthétiseur pour « faire exploser les tambours », comme elle dit.

Franchement, elle a bien fait, car aucun être humain ne pourrait produire un tintamarre pareil sans devenir dingue.

Une fois entré, j'ai hurlé :

— Buddy, ma grande, dès que tu auras refermé tes trente verrous, tu pourrais baisser un peu tes tambours ?

— Ils sont au minimum, Dirk.

Par bonheur, elle plaisantait. Pianotant sur sa télécommande, elle a épargné une implosion à mes pauvres tympans.

Buddy était un petit bout de bonne femme tout en os et en tendons. Elle allait sur ses cinquante ans, mais on lui aurait facilement donné le double. Quand je l'ai vue pour la première fois, j'ai cru qu'elle venait de quitter son lit de mort pour une dernière balade. Son apparence avait encore empiré la

fois suivante. Un squelette... Précisons qu'elle mange seulement quand elle y pense, ce qui est rare.

Son teint blafard n'améliore pas le tableau, mais il est tout à fait normal pour quelqu'un qui n'a pas mis le nez dehors depuis des années.

Je l'ai suivie jusqu'au salon en prenant garde à ne pas écrabouiller les puces et autres circuits intégrés qui jonchaient le sol.

Au centre de la pièce se dressait le « bébé » de ma vieille copine : un cyberdeck Fairlight Excalibur customisé. Avec une souplesse étonnante, Buddy s'est assise sur le sol, devant le clavier.

J'ai cherché un siège du coin de l'œil. En vain. La decker devait penser que les meubles sont inutiles quand on a un plancher. Il y avait bien une table, et même une chaise, mais elles étaient couvertes d'immondices.

Vaincu, j'ai fait mine de poser mes fesses par terre. Buddy s'est levée d'un bond. D'un revers de la main, elle fichu sur le sol les trucs indéfinissables qui encombraient la chaise.

La remerciant d'un signe de tête, je me suis assis.

— Alors ? a-t-elle attaqué... Même en phase « haute » elle n'est pas du genre à faire de la dentelle.

— Vol de données, ai-je lâché, laconique.

Je savais comment la prendre...

— Qui ?

— Avatar Security. Je veux que...

— Avatar égale Lone Star. Pourquoi ?

— Je t'ai parlé d'une Lolita Yzerman ? (Elle a fait non de la tête.) C'était... une amie. Quelqu'un l'a descendue. Je veux savoir pourquoi.

— Elle bossait chez Avatar ?

— Oui.

— Facile : elle a entendu ce qu'il ne fallait pas. Buddy est excentrique, et même franchement cinglée, mais sûrement pas idiote. Elle avait pigé en un clin d'œil.

— C'est ce que je crois. Je veux savoir *quoi*. Tu peux le faire ?

Elle a ricané. Bien sûr qu'elle pouvait le faire. Parano ou pas, elle avait l'ego surdimensionné en vogue chez tous ses collègues.

— Alors, tu *vas* le faire ?

Elle a réfléchi trois secondes. Une éternité, pour elle.

— Tarif habituel ?

J'ai soupiré en pensant à mon compte en banque.

— Entendu.

— Tu en auras pour tes *nuyens* ! Je t'emmène avec moi.

— Désolé, Buddy. Je n'ai pas de datajack...

— Toujours aussi lâche ?

— Eh oui...

— C'est pas grave. J'ai un truc exprès pour toi. Tu pourras venir...

Elle a désigné une console d'un signe de tête. J'ai tout de suite compris de quoi il s'agissait : un *connecteur* spécial pour ceux qui veulent expérimenter les délices des puces simsens sans se faire greffer un datajack.

Je connaissais ce système. Jamais je n'aurais pensé qu'il puisse servir à une incursion dans la Matrice.

Buddy a commencé à s'énerver. Même dans ses meilleurs jours, la patience n'était pas son fort.

Moi, je me tâtais. Sans datajack, le commun des mortels pouvait faire son deuil des mirages de la Matrice. Si j'en croyais mes amis deckers, c'était pire que naître aveugle et sourd.

La tentation était forte, mais j'avais le trouillomètre à zéro. Depuis des années, je refusais toute cyber-modification ; je vomissais l'idée que quelqu'un vienne se balader dans mon cerveau. Une intrusion par la bande ne me disait pas davantage. La matière grise est délicate. Une mauvaise connexion, et Dirk Montgomery passerait le reste de ses jours à se prendre pour une orange.

— Buddy, c'est toi qui as construit le matos ?

— Non. Il vient de VRI, à Cheyenne. Le dernier modèle. Un vrai bijou. Testé en procédure spéciale.

Les noms *VRI* et *Cheyenne* me rassurèrent quelque peu. La firme était une des meilleures du monde, et c'était à Cheyenne que se faisaient la moitié des découvertes technologiques importantes.

Mais la mention « testé en procédure spéciale » me laissait dubitatif.

— C'est toi qui t'es chargée de détecter les bogues ? ai-je demandé.

— Il n'y en a pas, tu peux me faire confiance. Le matériel est simplement trop cher pour être commercialisé. Mon boulot consiste à trouver un moyen d'abaisser les coûts de production.

— C'est sans danger, selon toi ?

— J'ai essayé moi-même. Arrête de me casser les pieds, Dirk.

J'ai scruté son visage d'éternelle agonisante. Je la connaissais bien. Si je ne venais pas, elle me laisserait tomber. Mon choix était à la fois simple et délicat : risquer de me griller le cerveau avec Buddy, ou me casser et laisser courir. Mais si j'avais bien tout suivi, mon ami X rêvait d'avoir ma peau.

Décision, décision, quand tu nous nargues...

L'idée de me promener dans la Matrice finit par enlever le morceau. Depuis tout gosse, je suis dingue des expériences nouvelles. Ça me tuera sans doute un jour, mais qui peut dire quand ?

Non sans un soupir, je me suis rendu aux raisons de Buddy.

— D'accord, je marche...

La decker m'a gratifié d'un sourire. Je suis sûr qu'elle m'aime bien, du moins quand ses nombreux problèmes lui laissent loisir de penser à autre chose qu'à ses fesses.

Elle s'est approchée de moi pour me fixer des électrodes sur le front. Bientôt, je fus directement relié à son datajack.

6

Soudain, je me suis retrouvé aveugle. Bon sang, quelle affreuse sensation ! J'ai toujours comparé la cécité à une plongée dans les ténèbres. C'était une erreur : les ténèbres sont encore *quelque chose*. La cécité n'est *rien du tout*. Je la haïssais, et j'en avais peur. Puis j'ai entendu une espèce de bruit grinçant : le son de ma propre voix.

— Ne t'affole pas, Dirk, a dit Buddy sur un ton cristallin que je ne lui connaissais pas, c'est juste pour vider la scène. Entends les trois coups : le spectacle commence !

J'ai reconnu le bruit d'une touche qu'on presse ; la réalité de la Matrice a explosé dans mon cerveau.

Comment la décrire ? Les scientifiques la nomment « réalité consensuelle », ou « virtuelle ». Au cours de mon entraînement, à l'époque Lone Star, j'avais eu affaire à des simulateurs de vol très perfectionnés. Comme n'importe qui, j'ai également tâté aux jeux tridéo les plus évolués.

Je m'attendais au même genre de sensations, en plus fort.

Il y avait gourance ! Dans la Matrice, on est *là*, comme dans une rue, ou dans sa voiture. Plus question de simulation. La DCA vous colle aux fesses pour de bon !

Pour commencer, j'ai éprouvé un sentiment d'immensité. La Matrice est grande. Aussi grande qu'un monde, et même qu'un univers. Il y a bien un horizon, mais il est lointain, très lointain...

Ma seconde impression ?

Vous voulez vraiment savoir ?

Allons-y ! La Matrice est *belle*, fabuleusement belle, avec son ciel strié d'interférences électroniques et son sol noir tapissé d'un réseau de lignes

formant un gigantesque damier.

Belle à se damner, oui !

Demandez aux deckers qui ont sacrifié leur cervelle pour elle...

La première euphorie passée, je me suis posé des questions pertinentes. Là, j'ai commencé à paniquer...

Pas moyen de localiser Buddy. Impossible de contrôler mon corps – en admettant que j'en aie eu un.

— Buddy ! Buddy ! ai-je beuglé comme un veau.

— Du calme, Dirk-baby, a dit la voix de la decker, proche comme si elle avait été derrière moi. Je suis là...

Pour la première fois depuis que je la connaissais, la morte en éternel sursis semblait *détendue*. À ce compte-là, je comprenais pourquoi elle était folle de la Matrice.

Tant mieux pour elle ! Moi, ça me mettait dans tous mes états.

— Buddy, je ne peux pas bouger ! Et où es-tu, bon sang !

Elle s'autorisa un petit rire. (La Buddy que je connais ne se marre jamais.)

— Garde ton sang-froid, mon petit. Pourquoi voudrais-tu pouvoir bouger ? C'est moi qui suis au volant. Tu n'es qu'un passager...

Histoire de le prouver, mon champ de vision se modifia comme si je secouais frénétiquement la tête de haut en bas.

— Tu veux savoir où je suis, fiston ? a continué Buddy. *Ici*, tout simplement ! C'est toi qui n'y es pas. Tu pirates mes sens... Compris ?

Il me fallut un moment pour saisir toutes les implications de son discours. J'étais une sorte de bernard-l'ermite...

— Compris ? a répété Buddy, nerveuse.

— Je crois, oui...

— Alors accroche-toi, mon gars. Je t'emmène en voyage.

J'eus le sentiment d'être ligoté à un missile. Buddy se déplaçait dans la Matrice à une vitesse supersonique. Même sachant que mon corps était

tranquillement assis sur une chaise, dans l'antre de la decker, j'en avais le souffle coupé.

Quand Buddy s'arrêta, je reconnus immédiatement l'immeuble virtuel qui nous faisait face, avec sur le fronton son immense étoile à cinq branches polie comme un miroir.

— Nous sommes arrivés...

— J'avais compris, ai-je grommelé. Je me sens de retour chez moi...

Tu parles ! J'aurais donné cher pour foutre le camp à vitesse grand V.

Nous approchâmes de l'immeuble. Pour la première fois, je vis le reflet de *notre* corps dans l'étoile qui servait de logo à Lone Star.

Une superbe jeune fille de vingt ans en robe du soir, avec des cheveux d'ébène et des formes épanouies...

C'était comme ça que Buddy se voyait ? Tout d'abord, l'idée me parut grotesque. Puis je compris ce qu'elle avait de tragique.

Bien sûr que Buddy se voyait ainsi ! C'était sûrement à ça qu'elle ressemblait à l'époque où elle était l'étoile montante du groupe Écho Mirage.

Vingt-cinq ans plus tard, elle s'imaginait toujours sous cette forme...

Son corps ravagé était la prison où se morfondait une belle jeune fille. Tout devint clair dans mon esprit : Buddy passait le plus clair de son temps dans la Matrice parce qu'elle y était *elle-même*.

Perdu dans mes pensées, je n'avais pas vu que la decker venait de percer à jour le code de protection d'une porte. En un clin d'œil, nous nous retrouvâmes dans l'entrée virtuelle du bâtiment.

— Et maintenant ? ai-je demandé.

— Direction la liste doc « Avatar » des archives Lone Star. C'est là que sont stockées les données brûlantes...

J'aurais donné cher pour regarder autour de moi d'un air anxieux, mais ça m'était impossible. Même si je n'étais pas présent en chair et en os, me promener à l'intérieur de l'« immeuble » Lone Star me mettait mal à l'aise.

— La sécurité ne risque pas de nous tomber dessus ?

— Ne t'en fais pas, nous sommes passés par la porte de derrière. L'entrée principale est très bien gardée ; une fois à l'intérieur, on ne risque plus rien.

— Tu es sûre ? Dit comme ça, ce n'est pas très convaincant.

— Réfléchis, Dirk. Si ta porte était défendue par les meilleurs systèmes du monde, pourquoi te casserais-tu à mettre une alarme sur les tiroirs de ton bureau. Tout excès de sécurité affecte l'efficacité d'un système.

J'avais conscience que mes questions lui cassaient les pieds, mais je ne pouvais pas tenir ma langue.

— Alors comment se fait-il qu'on soit entré si facilement ?

— La porte de derrière, répéta-t-elle, de moins en moins patiente. Je connais le concepteur des protections de cette zone du système. C'est moi qui lui ai tout appris. Ce crétin n'a pas une once d'imagination : il utilise toujours mes vieux trucs.

Pendant qu'elle parlait, nous nous étions engagés dans un couloir semé de portes. Sans crier gare, Buddy s'arrêta net devant un huis identique aux autres.

— Fiston, c'est là que les choses se corsent...

Le bras d'albâtre de l'icône de ma decker se tendit vers la poignée de la porte...

Jaillie du néant, une silhouette apparut. Je reconnus un shérif de l'Ouest américain, avec son stetson, ses bottes et son Colt.

Un six-coups se matérialisa dans la « main » de Buddy. Elle appuya sur la détente.

Le shérif porta une main à son cœur avant de disparaître.

— Buddy, c'était quoi, nom de Dieu ?

— Ainsi vont la vie et la mort dans la Matrice, mon pote. C'était de la GLACE blanche. Rien de bien grave...

— Tu es sûre de n'avoir pas zigouillé un autre decker ?

— Absolument ! Un collègue digne de ce nom ne se serait pas laissé descendre comme un lapin.

Regardant l'arme de Buddy juste avant qu'elle disparaisse de sa main, je fus soulagé de n'avoir pas dû prendre part à un règlement de comptes entre deckers.

Buddy poussa la porte. Nous nous retrouvâmes dans une pièce garnie d'étagères où attendaient des dossiers matérialisés par des cubes transparents.

La decker se mit aussitôt en chasse.

— Lolita Yzerman. C'est bien ça.

— Bingo !

— On brûle ! s'exclama Buddy.

Soudain, nous nous soulevâmes du sol pour atteindre une étagère proche du plafond. J'eus du mal à ne pas laisser échapper un cri. Dans le monde réel, ce genre de chose n'arrive pas. Au sein de la Matrice, la lévitation fait partie du quotidien.

— Nous y voilà, fit Buddy en examinant un bloc-fichier.

— Tu vas copier le contenu ?

— Impossible. Ça déclencherait l'alarme. Mais on peut picorer comme une abeille.

Traduction : consulter les données.

— Allons-y !

Des caractères se mirent à défiler sur le mur opposé. Je me crus en train de regarder un menu déroulant devenu fou. Pas moyen de reconnaître un mot.

— Tu pourrais ralentir, SVP ?

La decker marmonna quelques jurons avant d'obtempérer. Le texte défila plus lentement, mais toujours trop vite pour que je le lise. Je décidai de ne plus déranger Buddy. J'attendis qu'elle ait fini de se cultiver...

— Ta Lolly était une lampiste améliorée, non ? dit-elle au bout d'un moment.

— C'est possible. Je n'en sais rien... Pourquoi cette question ?

— Son nom est associé à des histoires minables. De l'évasion fiscale, pour l'essentiel. Pas de quoi se faire truffer de plomb. C'était une gagne-petit, rien de plus...

J'ai repensé au mal que s'était donné M. X. Il n'aurait pas fait ça pour le sport...

— Il doit y avoir autre chose. Cherche encore, tu vas trouver.

Buddy fit défiler le texte à la vitesse de la lumière. D'un coup, il se figea.

Un sifflement modulé sortit des lèvres de la decker.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ta gueule ! aboya Buddy, telle qu'en elle-même.

Elle scanna un autre bloc, puis un autre.

— Foutredieu ! s'exclama-t-elle quand elle eut fini.

Un gros bouton rouge se matérialisa devant notre nez commun. Buddy l'enfonça... et nous fûmes de retour dans le monde réel !

Ouvrant les yeux, j'aperçus la decker à la triste figure assise derrière son clavier. Moi, j'étais toujours sur la chaise.

Buddy se déconnecta de son cyberdeck.

— Que s'est-il passé ? ai-je demandé.

La decker se leva souplement et retira les électrodes de mon front. La splendide jeune femme avait disparu. Devant moi se tenait Buddy la Dingue, parano comme à ses plus beaux jours.

— Je t'écoute !

— Dirk, il n'y avait rien...

— Pardon ?

— Les fichiers ont *disparu*. Je ne dis pas qu'ils ont été effacés. Ils se sont évanouis !

C'était absurde, bien évidemment. Je fis un effort pour me calmer.

— Buddy, reprends-toi ! Je n'entrave rien à ton jargon. Utilise des images simples, comme si tu parlais à un bébé.

Elle ne répondit pas tout de suite. Un instant, je crus qu'elle avait définitivement fondu un fusible. Mais elle se reprit :

— Tu sais ce que ta dulcinée faisait chez Avatar ?

— Elle triait des données...

— Identification de signal est le nom exact. Normalement, ils font deux copies de chaque fichier, et ils notent qui a travaillé sur l'affaire et de quoi il s'agissait...

— Et ?

— La majorité de ces dossiers ont disparu. L'original et les deux copies...

— Effacés ?

— Non, te dis-je ! En cas d'effacement, on laisse un marqueur pour indiquer que le fichier existait et on enregistre le nom et la position du cadre qui a autorisé l'élimination des données. Je n'ai pas vu le marqueur, Dirk ! Ces fichiers se sont évaporés. Pour le système, c'est comme s'ils n'avaient jamais existé.

— Mais ils étaient bien quelque part, non ?

— Évidemment. J'ai trouvé leurs *fantômes* dans la réserve mémoire. C'est clair comme de l'eau de roche, non ?

Pour sûr, sinon que je ne comprenais pas un traître mot !

— En clair, ça veut dire quoi ?

La moue de Buddy m'apprit qu'elle en avait marre de parler à un débile.

— À toi de tirer les conclusions, mon gars !

— D'accord... Les fichiers étaient là, mais ils n'y sont plus. Ça laisse deux options. Primo, quelqu'un s'est introduit dans le système et les a piqués. Pour ça, il faudrait un decker de génie...

— Tu l'as dit, gamin !

— Secundo, ce sont les gens de Lone Star eux-mêmes qui ont fauché les données. Pour eux, c'était un jeu d'enfant. Ça voudrait dire que la boîte

couvre... quelque chose. Dans les deux cas, ça n'est pas une petite affaire. (Je me suis levé à grand-peine.) Merci, Buddy. Je te règle dès que je serai rentré chez moi.

Je me suis dirigé vers la porte.

— William Sutcliffe !

J'ai fait demi-tour. Buddy me regardait, les yeux vaguement glauques.

— Pardon ?

— William Sutcliffe. Il y avait une enquête sur un de ses potes. Ce type était sur écoute, et ta copine semblait s'intéresser beaucoup à lui.

— Et qui est donc ce William Sutcliffe ?

— Je l'ignore, et je m'en tape. C'est toi l'enquêteur, Dirk !

Tout le long du chemin jusqu'à ma planque des Barrens, je me suis torturé pour extraire de ma mémoire quelques renseignements sur William Sutcliffe. En vain ! Jamais je n'avais entendu parler de ce type ! Mais Buddy avait mis dans le mille : j'étais un enquêteur, et même un bon. J'avais encore des cartes à jouer...

Un message m'attendait sur le vidéophone. Découvrant la jeune femme qui me souriait de toutes ses dents sur l'écran, j'eus soudain chaud au cœur.

— « Salut, frangin ! dit Theresa, ma petite sœur. Navrée de t'avoir manqué. Je voulais t'informer que je suis encore vivante. J'espère que tout va bien pour toi. À plus tard, Derek. »

Je suis resté un moment devant l'écran noir, l'estomac un peu serré. Voir Theresa me fait toujours cet effet, et pas seulement parce qu'elle est tout ce qui me reste comme famille...

Je me souviens du bon vieux temps, quand nous grandissions ensemble. Theresa était une vraie casse-cou, toujours heureuse de vivre. Elle riait à jets continus. L'imaginative, c'était elle, je dois l'avouer. Moi, j'avais de la force pour deux. Aux pires moments de mes révoltes d'adolescent, Theresa parvenait, toujours à me raisonner.

Sans elle, je crois que je serais devenu fou...

Plus tard, il fallut nous séparer. La vie n'a pas été facile...

Pour s'en sortir, on doit avoir appris *avant* vingt ans que le monde est dangereux et qu'il convient, content ou non, de le prendre comme tel. Theresa acceptait la première partie de leçon, pas la seconde. Elle a essayé de *s'isoler* en s'immergeant dans les livres, les tridéo, et tout ce qui pouvait empêcher la réalité de lui casser la baraque.

Ça ne marcha pas, bien sûr. L'année de la catastrophe, elle avait seize ans et moi vingt-deux.

Je venais de livrer une bataille homérique contre mon père, lui annonçant mon intention – ferme – d'en rester là avec les études. Comme je m'en doutais, il s'était étranglé de rage. Mais il n'avait pas levé la main sur moi. Dommage, ça m'aurait permis de lui faire avaler quelques dents...

Le règlement de comptes était resté sur un plan verbal et émotionnel. Évidemment, ça rendait les choses encore pires pour moi.

Ce soir-là, j'ai quitté la maison en claquant la porte.

La mauvaise nouvelle est tombée le lendemain. Mon crétin de paternel avait fait sa dernière ânerie. Après mon départ, il était allé se promener avec ma mère, probablement pour se calmer. Dans son excitation, il avait pénétré sur le territoire d'une bande nommée Les Chiens de L'Apocalypse. Là – que le diable l'emporte ! – cet idiot avait arrêté la voiture, et maman et lui avaient voulu se dégourdir les jambes.

Les Chiens chassaient en meute, cette nuit-là. Mes vieux étaient des proies idéales. Les rapports de police affirment qu'ils sont morts vite ; je préfère les croire.

J'ai eu du mal à encaisser, c'est le moins qu'on puisse dire. Theresa, elle, fut carrément brisée...

Elle est restée avec moi le temps que j'essaye de recoller les plus gros morceaux. Dès le début, il était évident qu'elle ne se remettrait pas. Mais je me racontais des histoires, espérant qu'elle reprendrait le dessus.

Une nuit, elle disparut. Une semaine durant, je crus devenir fou à l'idée qu'il lui soit arrivé quelque chose.

Puis elle réapparut, comme si rien n'était, un sourire idiot sur les lèvres. Alors je vis le datajack sur sa tempe droite. Un cordon en fibre optique le raccordait à un lecteur simsens du dernier cri fixé à sa ceinture.

Theresa avait trouvé un moyen imparable de fuir le monde !

Elle est restée à la maison quelques mois de plus. J'en ai profité pour superviser – et modérer – sa consommation de puces hallucinogènes. Les premières semaines, elle passait le plus clair de son temps connectée à son lecteur. Après, elle s'est calmée, devenant ce qu'on pourrait appeler une « utilisatrice raisonnable ».

J'ai bien peur d'avoir été infâme avec elle, lui reprochant sans cesse son goût pour les mondes imaginaires. (Parallèlement, ma seule consommation d'éthanol suffisait à faire vivre l'industrie des boissons alcoolisées...)

À force de lui casser les pieds, j'ai gagné le gros lot. Quelques semaines après mon admission dans le programme de formation de Lone Star, je revins chez moi un soir pour trouver le nid vide.

Son mot d'adieu soulignait cruellement qu'elle se passerait volontiers de mes sermons. Elle avait trouvé une autre maison, où les gens n'étaient pas des pisse-froid professionnels.

Ces quelques phrases étaient griffonnées sur une feuille de papier enroulée autour de son créditube.

Ma sœurlette avait définitivement largué le monde réel...

J'ai essayé de la retrouver, pendant et après ma formation. Même avec les moyens de Lone Star, il me fut impossible de lui remettre la main dessus. Quand quelqu'un jette aux orties son numéro personnel d'identification, plus rien ne le relie à la société...

Elle m'appela six mois plus tard, d'une cabine publique, bien sûr, pour que je ne la repère pas. Très calme, elle me laissa l'engueuler pendant dix minutes. Puis nous parlâmes, et les choses s'arrangèrent. Nos visions du monde divergeaient, certes, mais en quoi était-ce un drame ? J'avais Lone Star, elle ses petits copains – des accros des puces simsens, et alors ?

Nous avons parlé des heures et quelque chose d'étrange s'est produit : nous sommes devenus amis. Le lien familial était mort ; pourtant tout allait pour le mieux entre nous. Je pensais qu'elle se fourvoyait, elle aurait juré que je me racontais des histoires, mais ça n'avait aucune importance.

Cette amitié fut une étrange révélation...

Depuis, on se contacte en gros tous les mois. Comme elle refuse toujours de me dire où elle est, c'est elle qui appelle. En deux occasions, elle m'a demandé de la sortir du pétrin, ce que j'ai fait avec plaisir. De toute façon, il s'agissait de peccadilles.

J'attends toujours impatiemment ses appels, et j'aimerais bien la voir un jour en chair et en os. Mais elle se méfie trop de moi. Avec le temps, peut-être...

J'étais ravi de son message. Voir une blonde qui ne s'était pas fait trucider me remontait le moral.

7

Comment retrouver un type quand on connaît seulement son nom – au hasard, William Sutcliffe ?

Il existe un tas de façons. Quelques-unes légales, d'autres moins. Comme on s'en doute, les chances de succès sont inversement proportionnelles à la légitimité des moyens. (Appelons ça le théorème de Montgomery ; mon défunt paternel aurait adoré.) Néanmoins, j'avais décidé d'épuiser d'abord les voies légales.

Pour commencer, quoi de plus simple que l'annuaire du réseau national ? D'après ce que Buddy m'avait dit, ce brave Sutcliffe était du menu fretin tombé dans le collimateur de Lone Star parce qu'il fricotait avec un contribuable réfractaire à l'impôt. Dans ce contexte, j'avais une bonne chance de trouver quelque chose par un biais plutôt simpliste.

Ça, c'était la théorie ! Dans la pratique, les choses ne pouvaient pas être si simples. On ne tue pas pour protéger le menu fretin. Selon moi, la phase « annuaire » n'allait être qu'une mise en train.

J'étais en train de formuler ma demande de recherche quand la sonnerie me signala un appel. Un instant tenté de laisser le vidéophone enregistrer le message, je me ravisai sur une brusque inspiration.

— Ouais ?

Le joli visage de Jocasta Yzerman s'afficha sur l'écran. Sa chevelure rousse la rendait semblable à un soleil du soir. Nom de nom, quelle splendeur !

Décidément, j'allais me convertir aux minces...

— Monsieur Montgomery..., commença-t-elle.

— Appelle-moi Derek, ou Dirk. Hier on se tutoyait...

— Tu as trouvé quelque chose ?

J'ai hésité un moment. William Sutcliffe était peut-être un début de piste, mais rien ne le garantissait.

— Pas vraiment... Je cherche un peu partout...

Je perçus son irritation. La patience n'était pas une vertu type des Yzerman.

— Moi, j'ai quelque chose. Mais je me demande si je vais te le dire !

Super ! La confiance régnait.

— Comme tu veux, poupée. Si tu as envie de continuer seule, dis-moi à quel cimetière faire livrer la couronne.

Elle s'est mordue les lèvres. Cette fille ne me faisait pas confiance, et elle ne m'aimait pas (des goûts et des couleurs...). Mais elle avait besoin d'aide, sinon, elle n'aurait pas appelé. C'était moi qui tenais les bonnes cartes.

— Quelqu'un essaye de me contacter. J'ignore qui, mais ce type a laissé des messages partout.

— Où ça ?

— Au boulot, à l'université. Rassure-toi, je ne suis pas allée sur place. J'ai juste appelé.

— D'accord. Continue...

— Cet individu veut me rencontrer. Il sait sur quoi travaillait Lolita avant sa mort. Il a une copie de la bande...

Une copie de l'écoute que Lolly *préparait* pour Lone Star ? Si ça n'était pas un leurre, ça pouvait nous aider beaucoup. Mais ça pouvait le piège !

— Il t'a proposé un rendez-vous dans un endroit tranquille, je parie ?

— Perdu ! Je dois l'appeler ce soir pour qu'on se mette d'accord.

— Il t'a laissé un numéro ?

— Pour que je l'appelle, ça valait mieux, non ?

Je n'ai pas relevé le sarcasme.

— Dicte-le-moi, ma grande.

Elle a réfléchi un moment, puis elle m'a obéi. J'ai ouvert une fenêtre dans le coin gauche de mon écran, et j'ai saisi le numéro qu'elle dictait. Avant qu'elle ajoute un commentaire, je lui ai intimé le silence.

— Laisse-moi quelques instants, s'il te plaît !

Activant mon utilitaire « recherche d'identité » (encore un cadeau de Buddy), il me fallut moins d'une minutes pour obtenir les informations souhaitées.

— Bon, je vais rencontrer ton mystérieux bienfaiteur. À quelle heure dois-tu l'appeler ?

— Minuit. Mais comment vas-tu...

— Le numéro correspond à un système fixe. À minuit, ce type sera assis à côté de son vidéophone, et je lui tomberai sur le paletot.

— *Nous* lui tomberons sur le paletot. C'est ma sœur qui est au cimetière, n'oublie pas.

Et c'est moi qui ai la tête sur le billot, ai-je failli rétorquer. Mais je préférais lui laisser gagner ce round. Si elle voulait prendre des risques, c'était son problème. Sa sécurité ne me regardait pas.

— D'accord, tu viens. Je passe te prendre où ?

— On ira avec ma voiture. La tienne est peut-être repérée.

— Tu as une voiture, maintenant ?

— Bien sûr. Je ne l'ai pas prise la nuit où... hum... nous nous sommes connus... Une précaution élémentaire, non ?

Et comment, puisqu'elle avait l'intention de me buter !

Ça expliquait le taxi. Jocasta en avait vraiment entre les oreilles.

— Viens me prendre à onze trente dans l'avenue principale de Redmond. Je porterai une peau blanche et des cheveux bruns.

Elle a grogné. L'humour et elle faisaient deux.

— Nous irons où ? a-t-elle demandé.

— Au centre-ville...

Jocasta plastronnait derrière le volant d'une AMC-Harmony, la voiture de luxe idoine pour un cadre corporatiste de son niveau. En l'attendant, j'avais parié qu'elle conduirait une caisse noire.

Perdu ! Sa tire était rouge vif. Il me restait peut-être des aspects de sa personnalité à découvrir.

À moins que le modèle rouge ait été disponible plus vite...

Jocasta était sur son trente et un ; on l'aurait crue sortie des pages mode de *La Corporatiste d'Aujourd'hui*, le magazine qui fait fureur chez les cadres féminins. Son sac, adapté à la tenue, était à mes pieds, ouvert. Je vis dépasser la crosse de son Colt America L36. Une excellente initiative...

Mon accoutrement jurait avec le sien. Combinaison noire de runner, imper pare-balles. Mon seul accessoire était un Colt Manhunter, et j'ai le regret de dire que sa couleur n'allait pas avec mes godasses.

Nul n'est parfait...

En s'arrêtant à ma hauteur, Jocasta m'avait lancé un regard dégoûté. Je ressemblais à un clochard, je l'avoue. Après tout, nous n'étions pas invités à un cocktail.

Dès que je fus assis, la belle rousse démarra en direction du centre-ville.

— On va où, exactement ?

— Westlake Center...

J'eus la satisfaction de voir qu'elle connaissait la route...

Westlake Center date de la fin des années 80. Le complexe s'érige sur l'emplacement d'un ancien terminus de monorail. À l'origine, c'était un centre commercial de trois étages incluant le *nouveau* terminus.

Avec le temps, le monorail ayant été abandonné, un architecte s'avisa du gaspillage d'espace que représentait un si petit immeuble au centre de Seattle.

Trois étages ? Il fallait se pincer pour y croire !

Alors Westlake Center commença à s'élever vers le ciel. Avec l'ancien bâtiment pour socle, la tour devint une résidence de soixante étages réservée aux cadres corpos moyens et supérieurs.

Le *correspondant* de Jocasta créchait dans une suite du quarante-deuxième. Assez haut pour avoir une vue dégagée, pas vrai ? En tout cas, son salaire ne devait pas faire pleurer...

Jocasta gara sa voiture dans le parking souterrain du centre. Les gardes de la sécurité nous reluquèrent d'un sale œil, mais ils nous laissèrent passer. Avec leurs chapeaux genre Zorro et leurs lunettes noires, ils avaient plus l'air de clowns que de tueurs. Mais il ne fallait pas se fier aux apparences. Leur surnom, *La Mort qui Marche*, parlait de lui-même. Leurs lunettes noires étaient en réalité des lasers capables de décharger assez d'énergie pour venir à bout d'un troll.

À une heure aussi tardive, toutes les boutiques étaient closes. Mais les restaurants et le pub, le *Noggins*, ne fermaient pas avant une heure du matin, et il restait pas mal de véhicules dans le parking visiteurs.

Jocasta chercha une place aussi proche que possible des ascenseurs.

Elle coupa le moteur.

— Nous voilà à pied d'œuvre, boss, railla-t-elle. Mais comment entrer dans la tour ? Il va y avoir des gardes partout.

Je me suis fendu d'un sourire méprisant pour cacher que je n'avais pas la moindre idée de la façon de procéder. Mais j'étais confiant : on trouverait bien un moyen. Peut-être nous laisserait-on passer sur ma bonne bouille ?

— Fais-moi confiance, poupée, ai-je lâché.

Elle n'a pas daigné répondre.

Nous venions de sortir de la voiture quand j'ai entendu quelque chose... Tendant l'oreille, j'ai reconnu le boucan caractéristique de motos aux pots d'échappement trafiqués. *Un tas de motos*, pour être précis, ce qui n'était pas pour me rassurer. Un gang vraiment dangereux n'aurait pas perdu son temps à sillonner les sous-sols de Westlake Center, mais je n'étais pas d'humeur à me colleter avec des loubards.

Prenant Jocasta par le coude, je l'ai poussée vers les ascenseurs.

Trop tard : la première moto s'arrêtait déjà devant nous.

Son pilote était un stéréotype d'elfe : grand, mince, oreilles légèrement pointues, il portait une combinaison de cuir un poil plus claire que sa peau basanée. Un curieux bracelet ceignait son poignet droit.

Il nous adressa un sourire de prédateur. Brièvement, je vis qu'il s'était fait tailler les dents en pointe. Un type charmant.

Il a lâché son guidon, puis il s'est frotté les mains comme s'il voulait chasser des crampes. De longues lames ont jailli du bout de ses doigts.

La prestation était des plus réussies, mais je me sentais trop stressé pour applaudir.

— Salut les bourges ! Vous allez voir un copain ? Avant, vous n'avez rien contre une petite conversation avec mes potes et moi, je parie ?

Trois autres bécanes arrivèrent. Deux Harley chevauchées par des humains, et une Aurora Suzuki montée par un ork pas loin de se transformer en troll. Tous portaient des combinaisons de cuir.

Le boucan était assourdissant quand un des humains fit rugir un peu plus son moteur, juste pour voir, je sentis Jocasta vaciller à mon côté. Un instant, je crus que ma-tête allait exploser.

L'elfe parlait toujours. Du moins, ses lèvres bougeaient, car je ne saisisais pas une syllabe de ce qu'il disait.

J'ai secoué la tête pour m'éclaircir les idées...

Mon regard s'est posé sur l'ork qui chevauchait l'Aurora. Il tenait deux petits objets ronds dans les mains, et son regard circulait sans cesse entre ces derniers et nous. Je le vis faire un signe de tête à son chef...

D'un coup, je compris tout, et je sentis un frisson glacé courir le long de ma colonne vertébrale. Je savais ce que regardait l'ork : deux hologrammes de nos charmantes personnes.

Un piège ! Bon sang, je m'étais laissé avoir comme un bleu ! Et dire que je jouais les gros bras auprès de Jocasta...

Y mettant toutes mes forces, j'ai poussé ma compagne entre deux voitures. Puis je me suis hâté de plonger à sa suite. C'était plutôt futé, comme initiative, car l'elfe venait de sortir un Ares Crusader de son holster.

Les premières balles sifflèrent à mes oreilles...

Ensuite, j'atterris entre les deux voitures, à côté de Jocasta. Il me fallut quelques secondes pour réaliser que j'étais toujours vivant.

L'elfe m'avait raté. Tant pis pour lui. Que la situation soit inversée un jour, et je jure que je ne lui rendrais *pas* la pareille !

Des balles s'écrasaient sans les transpercer sur les carrosseries des voitures. Un avantage des modèles de luxe ! Prenant Jocasta par un poignet, je la tirai sous une Nightsky. Ma compagne était pâle comme la mort, les yeux glauques. Mais elle semblait tenir le coup. Avec un peu de chance, elle n'allait pas craquer et nous faire truffer de plomb.

Soudain, la voiture d'à côté sauta dans les airs comme un bouchon de champagne. Un de ces petits salauds travaillait à l'arme lourde. À moins qu'il y ait un mage parmi eux...

Cette idée me fit frémir. Je déteste avoir affaire à ces gens.

Mini-roquettes ou magie, il n'était pas question de traîner. Tirant toujours Jocasta, je rampai sous une autre voiture, puis une autre.

Les motards n'étaient pas fous : ils devinaient ma tactique. Ayant l'avantage de la vitesse, il leur suffisait de pulvériser voiture après voiture jusqu'à ce que nous soyons obligés de nous montrer.

Pour atteindre les ascenseurs, ou retourner à la caisse de Jocasta, il nous faudrait courir une bonne trentaine de mètres. De quoi se faire descendre dix fois...

Il fallait que je trouve un moyen d'égaliser les chances. Levant les yeux, une inspiration me vint. L'obscurité. En tirant sur les lampes...

Une bonne idée, du moins en principe. Il y avait trop de lampes. Je n'avais pas assez de munitions pour en exploser la moitié.

Le vacarme des moteurs avait repris de plus belle. Ces fumiers essayaient de nous encercler. Lâchant Jocasta, je sortis mon flingue et enlevai le cran de sûreté. Le poids du métal au bout de mon bras me rassura.

À l'oreille, je pouvais savoir à peu près où se trouvaient les motos. Mais ça ne suffisait pas à guider mon tir. Il allait falloir montrer le bout de mon nez.

Quand ce fut fait, j'aperçus immédiatement des reflets métalliques, sur ma droite.

C'était l'ork avec son Aurora à turbine, bien plus silencieuse que les motos classiques à moteurs à explosion. Avec le raffut des autres, je ne

l'aurais pas entendue approcher.

Un sourire mauvais distordait son visage déjà peu engageant. De la main droite, il tenait le guidon de sa bécane. Son bras gauche était armé comme celui d'un lanceur sur un terrain de base-ball.

Mais il n'avait pas de balle dans la main. Nom de nom, ce type lançait des boules de feu, ou je ne sais quel charme à la noix.

J'ai levé mon Manhunter, tous les sens en alerte. Mais c'était trop tard. L'ork me regardait, goguenard. Comme dans un film au ralenti, chacun de nous avait tout le temps d'étudier la situation.

Il savait que je ne pourrais pas tirer avant qu'il lance son projectile.

Moi aussi...

Alors un minuscule point de lumière rouge est venu danser entre ses yeux.

L'ork beugla. En vain : un petit trou, rond est net, décorait à présent son front. Il bascula de sa moto, lâchant sa boule de feu.

Dans l'explosion qui suivit, je vis voler des débris mécaniques mêlés à des lambeaux de chair.

Me retournant, je découvris Jocasta, debout derrière moi, son Colt America toujours pointé à l'endroit où s'était trouvée la trogne de l'ork. La sœur de Lolly affichait un calme souverain. J'en fus rassuré... dix secondes. Passé ce délai, sa main gauche se mit à trembler. Elle me regarda, les yeux noyés d'un étrange brouillard.

Pas besoin d'un dessin. Je comprenais ce qu'il lui arrivait. Le premier mort. La première vie supprimée.

Jocasta maniait son arme avec aisance, et elle ne devait pas rater souvent les silhouettes en carton du stand de tir. Mais jamais elle n'avait canardé une cible vivante. Pas même un lapin, aurais-je parié.

Je la pris par les épaules et la secouai. Elle s'ébroua. Bientôt, un semblant de sourire se dessina sur ses lèvres.

— Reste là, ai-je dit. Je vais voir ce qui se passe...

Les deux motards humains tournaient toujours autour de la carcasse de la bagnole transformée en feu de joie par l'ork. C'était leur chef qui

m'inquiétait. Avec son Aurora à turbine – le même modèle que le mage métahumain –, il pouvait être n'importe où et nous tomber dessus sans crier gare.

J'ai regardé autour de moi, de plus en plus inquiet. L'elfe devait se planquer dans un coin, attendant que ses troupes en aient fini avec nous.

Je sentis une main s'accrocher à ma cheville droite. Jocasta avait rampé jusqu'à moi. Dès que j'eus tourné la tête, elle me désigna quelque chose du bout d'un doigt.

Un autre groupe d'ascenseurs. Ils ne menaient pas à la tour, mais au niveau « boutiques » du centre.

C'était peut-être la solution...

Pas les ascenseurs eux-mêmes, évidemment. Je m'imaginais mal attendre la cabine pendant que les trois voyous nous tiraient dessus. Mais il y avait une porte rouge, tout au bout de la rangée, marquée : « Sortie de Secours ».

C'était ça qui intéressait Jocasta, et elle avait raison. Derrière cette porte, il devait y avoir un escalier.

Sauf s'il était très large, ou si nos méchants se révélaient des as, motos et escalier font rarement bon ménage.

L'élément crucial, c'étaient les vingt mètres qui nous séparaient de cette fichue porte.

— Jocasta, l'escalier ! Tiens-toi prête !

Jaillissant de derrière les voitures comme un diable hors de sa boîte, je me mis à tirer sur les crétins qui tournaient toujours autour de la caisse en feu. Cherchant surtout à créer une diversion, je défouraillai au jugé. Il me sembla pourtant avoir mouché un des deux comiques.

— Maintenant ! ai-je crié à ma compagne.

Elle démarra comme une fusée et je me lançai sur ses talons sans cesser de tirer. Arrivée devant la porte, la sœur de ma Lolly prit la poignée à pleine main.

— Dirk, elle est fermée !

Bon sang, une issue de secours, ce n'était pas possible !

— Écarte-toi !

Vidant mon chargeur sur la serrure, je me promis d'intenter un procès au syndic de l'immeuble. On n'a pas le droit de jouer ainsi avec la vie des honnêtes gens !

— Essaye encore !

Cette fois, le battant céda. Tandis que Jocasta passait le seuil de la porte, j'entendis un bruit plutôt déplaisant.

« Tac-tac-tac-tac... »

Le deuxième humain nous criblait de balle en fonçant sur nous.

— Espèce de tas de boue ! ai-je crié.

Le temps de recharger mon Manhunter – ça prend moins de deux secondes –, ce salaud était à cinq mètres de moi. Heureusement, il tirait comme ma grand-mère – une sainte femme s'il en fut !

J'ai vidé un second chargeur dans le ventre du tueur sur deux roues. Une expression incrédule s'est dessinée sur son visage.

À force de barouder dans les ombres, ces crétins finissent par se croire immortels. Un jour, un garçon raisonnable dans mon genre les détrompe.

Vous savez quoi ? Ils détestent ça !

Moins pressé, j'aurais volontiers prononcé l'oraison funèbre du type. Tant pis, ce serait pour une autre fois...

Tournant les talons, je suivis l'exemple de Jocasta et m'engouffrai dans l'escalier.

Misère et trois fois misère ! Il était droit, et large comme une autoroute. Si l'elfe avait des tripes...

Ma compagne avait pris pas mal d'avance. Sprintant comme un fou, j'eus tôt fait de la rattraper.

— Et maintenant, Dirk ?

— Grimpe sans te poser de question. Dents Pointues ne va pas tarder à se ramener.

Je ne croyais pas si bien dire. Un bruit de turbine se fit entendre.

— Plus vite !

Deux volées de marches plus tard, nous nous retrouvâmes devant une autre porte coupe-feu. Celle-là était ouverte. Je n'hésitai pas un instant.

— À nous la civilisation, ma grande !

Nous déboulâmes dans le centre commercial violemment illuminé. Après le clair-obscur des sous-sols, c'était un choc. Au dernier moment, en passant la porte, je me souvins de cacher mon Manhunter sous mon manteau. On se promène rarement dans Westlake avec un Colt...

L'endroit n'était pas bondé. Avec les boutiques fermées, c'était logique. Mais les derniers clients des bars et des restaurants composaient un environnement rassurant quand on venait des entrailles de la terre, poursuivis par des démons modernes...

Les noctambules que nous croisions étaient tous sapés milord, comme Jocasta. Je détonais salement.

Tout le monde s'en foutait, bien sûr. Sauf... un garde de la sécurité qui me reluquait d'un sale œil.

C'était un troll, l'air complètement abruti sous son chapeau de Zorro. Un crétinisme aussi franchement affiché me donna une idée. Si je me débrouillais bien, ce grand couillon et ses copains s'interposeraient entre l'elfe et nous.

En parlant du loup... Dents Pointues n'allait plus tarder à arriver, c'était sûr.

D'ailleurs, j'entendais le bruit de sa turbine.

Saisissant de nouveau Jocasta par le bras, je l'entraînai vers le garde.

— Monsieur l'agent, monsieur l'agent, dis-je en agitant ma main libre, du vilain est en train d'arriver au sous-sol. Vous feriez bien d'aller jeter un coup d'œil.

Le troll nous regarda du haut de ses deux mètres cinquante.

Dépêche-toi, débile ! ai-je pensé.

Le temps que l'information arrive à son cerveau, la lune risquait d'avoir fait trois tours...

Bombant le torse histoire de m'impressionner, on sait jamais, le garde métahumain prit le talkie-walkie fixé à sa ceinture et l'approcha de sa bouche.

Il appelait du renfort. Exactement ce qu'il nous fallait.

Une demi-douzaine d'émules de Zorro radina à la course. Ils arrivaient à la hauteur de leur petit camarade quand l'elfe jaillit de la cage d'escalier.

Pour aller plus vite, il avait fait sauter la porte.

Comme au coup de pistolet d'un starter, Jocasta et moi sprintâmes comme des dingues.

Derrière nous, l'elfe et les gardes jouaient la version moderne de *Sept secondes en enfer*. À un contre sept, j'espérais bien que Dents Pointues n'aurait pas le dessus.

Parvenus au pied d'un escalier roulant, Jocasta et moi marquâmes un bref temps d'arrêt.

— Tu sais où ça mène ? ai-je demandé.

— L'esplanade de la tour...

C'était un bon tremplin pour se tirer de cette souricière.

— En route !

En montant les marches quatre à quatre, je farfouillai dans mes poches pour trouver de quoi recharger mon Manhunter. Quelque chose me disait que nous n'en avions pas fini avec les ennuis.

Quand l'escalier roulant nous a crachés sous le ciel étoilé, je me suis retourné pour voir où en était le massacre, à l'étage du dessous.

Certains méchants sont déprimants d'obstination. Dents Pointues avait fait un carnage. Il y avait des bouts de flics partout, du sang sur les vitrines, des choses indéfinissables au plafond...

Sur son Aurora, détendu comme s'il faisait ses courses, l'elfe rechargeait son PM.

— Filons, dit Jocasta, il ne pourra pas grimper l'escalier roulant.

— Tu crois ? ai-je dit en me campant sur mes jambes, le Colt Manhunter tendu devant moi.

La sœur de Lolly m'a regardé un moment, incrédule. Puis elle a adopté la même position, son L36 pointé sur la cible à venir.

Cet elfe avait des tripes d'acier. Pas beaucoup de cerveau, car son truc ne pouvait pas réussir, mais le genre de courage qui vous fait vaguement regretter d'expédier un adversaire dans l'autre monde.

Lancé à toute vitesse, cet illuminé s'était engagé dans l'escalier roulant. Un pilote moins adroit se serait rompu les os. Lui volait littéralement sur les marches qui se déroulaient sous les pneus de son engin.

Quand il jaillit à l'air libre, Jocasta ouvrit le feu la première. Ça me vexa un peu, je dois l'avouer, mais je résolus de boudier plus tard.

Mon Manhunter gronda à son tour.

L'elfe tenta d'accélérer encore. Hélas pour lui, ma compagne utilisait une tactique qu'aucun cow-boy digne de ce nom n'aurait approuvée : elle visait la monture !

Comme je canardais le cavalier. Dents Pointues était vraiment dans une situation inconfortable.

Une balle de ma délicate compagne dut toucher un organe sensible de la bécane, qui bloqua de la roue avant. Éjecté de sa selle, l'elfe décrivit d'élégantes volutes avant de s'écraser sur le sol dallé.

S'il n'avait pas la colonne vertébrale brisée, je voulais bien lui racheter à prix d'or l'épave de son Aurora.

Un étrange cri monta du pantin désarticulé qu'était devenu Dents Pointues.

Bon sang, pensai-je, personne ne peut être vivant après une cabriole pareille !

Approchant, je constatai que c'était le bracelet de l'elfe qui braillait. Je sus immédiatement de quoi il s'agissait : un contrat Super-Platine DocWagon.

On m'avait expliqué ce que c'était, pendant ma formation à Lone Star. Quand le client a un problème – et Dents Pointues en avait un de taille –, le bracelet, une sorte de moniteur des fonctions vitales, avertissait immédiatement une équipe de première urgence. Simultanément, il émettait

un cri strident pour que les badauds sachent que quelque chose ne tournait pas rond.

Si je me souvenais bien du reportage de KONG, un contrat Super-Platine allait chercher dans les soixante-quinze mille *nuyens* par an. C'est une grosse somme pour tout le monde, et plus encore pour un voyou à moto, fût-il le chef de sa bande.

Et DocWagon n'est pas le genre de boîte qui se laisse refiler des créditubes bidons.

Quelque chose ne collait pas, mais je m'en occuperais plus tard. Il était temps de lever le camp.

Sur Pine Street, alors que nous cherchions un taxi, je vis débouler une ambulance, tous gyrophares dehors. S'il lui restait un souffle de vie, l'elfe était entre de bonnes mains.

La surprise, considérable, c'était le sigle qui s'étalait sur le flanc du véhicule.

CRASHCART !

Décidément, c'était la soirée des énigmes...

8

Jocasta s'était inquiétée de sa voiture ; je lui avais dit qu'elle pourrait aller la chercher le lendemain, si elle y tenait. À part ces propos aigre-doux, nous n'avions pas desserré les dents depuis un quart d'heure.

Le taxi automatique roulait en direction de Bellevue. À ses mâchoires crispées, je devinais que ma compagne était « glauque de rage », comme l'eût dit mon vieux copain Patrick Bambra.

Ça n'était pas une colère du modèle courant, néanmoins. Je connaissais cette réaction. Chez certaines personnes, la fureur est une défense contre l'angoisse, un moyen de penser à autre chose. Tant que la sœur de Lolly utiliserait ce mécanisme de défense, je ne risquais pas de la voir s'effondrer.

Hélas, alors que nous nous engageons sur le pont du Lac Washington, je vis qu'elle commençait à trembler. Simultanément, ses mâchoires se détendaient.

Je résolus de prendre des mesures thérapeutiques. Pas pour elle, à vrai dire, mais pour moi. Je rêvais de mon lit, et ce serait à l'eau s'il fallait m'occuper d'une déprimée.

Ranimons sa fureur, me dis-je, presque guilleret.

— On est tombés dans un piège, Jocasta...

L'effet de ma remarque ne se fit pas attendre :

— Espèce de primate ! Tout ça est ta faute ! Toi et tes coups tordus ! Qui te dit qu'ils nous auraient tendu un piège si nous avions été réglos ? (Je voulus répondre, mais elle m'en empêcha d'un geste. Parfait : elle n'avait même plus besoin de banderilles.) Je n'ai pas fini, malotru ! Si j'avais appelé comme c'était prévu, mon correspondant m'aurait peut-être donné un *vrai* rendez-vous.

— Mais les motards..., ai-je bêlé.

Juste une relance, histoire de rigoler.

— Ils étaient là pour protéger mon contact, au cas où nous tenterions un mauvais coup. Sans tes idées débiles, on ne les aurait jamais rencontrés.

— Ça tu n'en sais rien...

La mauvaise foi est un art...

— Nous avons triché, et ça nous est retombé dessus. À cause de toi, j'ai perdu mon informateur. Il ne me fera jamais plus confiance...

Ce fut sa conclusion. Elle n'ouvrit plus la bouche jusqu'à ce que le taxi la dépose à Bellevue.

Quand j'eus programmé le véhicule pour qu'il me ramène à Purity, une vague de culpabilité me submergea. Comment avais-je pu la traiter aussi mal ? Bon sang, elle avait raison, j'avais agi comme un imbécile.

Je sortis la tête par la portière pour regarder dans la rue. Trop tard. Jocasta avait disparu.

Il se mit à bruiner. Ça convenait parfaitement à mon humeur...

Le samedi 23 novembre, je dormis fort tard. Les habitants de Purity devaient être occupés à voler leur petit déjeuner quand j'ouvris un œil.

Je me sentais comme un centenaire mal conservé. Un bref instant, je songai à appeler Jocasta pour m'excuser. La réalité me foudroya en plein élan : je n'avais pas son numéro !

Je me préparais le premier sojcaf de la journée quand le vidéophone bipa. C'était ce bon vieux Bent Sigurdsen.

Dès qu'il vit la tête que je trimbalais, son sourire s'estompa.

— Hum... Salut, Dirk. Ça va ?

— Comment irait-on mal par un si beau matin, vieux ?

— Tu veux dire : un si bel après-midi, je suppose ?

— C'est ça, oui... Du nouveau pour moi ?

— 2XS, ça te dit quelque chose ?

— Deux quoi ?

— 2XS. Dans les milieux autorisés, on dit plutôt : grille-neurones.

— Jamais entendu parler...

— J'aimerais pouvoir en dire autant... C'est le fléau des rues, en ce moment. Lone Star et le FBI sont sur les dents, un branle-bas de combat inouï. Je ne devrais pas te l'avouer, mais c'est le bide. Tout le monde est bredouille.

— Et c'est quoi, ton grille-neurones ?

— Une puce. Une nouvelle puce.

— C'est tout ?

— Oui. Comme simsens et MQLV sont des puces. Tu me suis ?

La simulation sensorielle, la came du Sixième Monde.

— Pigé...

— Tu connais la différence entre une puce simsens et une Meilleure-Que-La-Vie ? Simsens, c'est le cinéma, mais avec cinq sens au lieu de deux. MQLV te donne la même chose, sauf que le compteur sensoriel est constamment dans le rouge. Scientifiquement...

— Je connais tout ça, vieux. Accouche.

— Le grille-neurones, c'est l'étape suivante. Ça te percute au niveau physiologique : adrénaline, endorphines, tout ce que tu veux. L'utilisateur se croit capable de dominer le monde, tellement c'est le pied. Mais pas question d'utiliser un connecteur. Il faut avoir un datajack pour se défoncer avec ce truc.

— Bien entendu, c'est une dope à accoutumance.

— Gagné ! La dépendance est physique et psychologique. Un seul trip, et tu es bon.

— Je parie que chaque puce perd son efficacité après une ou deux utilisations. Alors c'est la course au fric et tout ce qui s'ensuit.

— Exact. C'est dégueulasse, Dirk...

Je voulais bien le croire. Les puces MQLV étaient déjà de belles saloperies. Contrairement aux simsens, elles n'ont aucune limite en matière

de stimulation sensorielle. La personne qui introduit une puce dans son datajack revit très exactement l'expérience du sujet qui l'a enregistrée. C'est vrai pour tout : l'orgasme, la peur, l'exaltation, le danger, et même – le nec plus ultra –, les affres de l'agonie. Tant que la puce envoie des données dans son cerveau, l'utilisateur *devient* le donneur-source.

Ça suffit largement à rendre dingues tous les accros. Le gosse qui m'avait pris pour cible, juste avant ma rencontre avec Jocasta, en était un bon exemple. Sous l'influence d'une MQLV enregistrée par un sniper, il avait fini par se prendre vraiment pour Billy le Kid.

Grâce au ciel, ces puces-là n'ont aucun effet direct sur le corps du camé. Le taux d'adrénaline fait un bond, c'est sûr, mais les endorphines et tous les « stimulants » naturels que peut produire l'organisme ne sont pas *excités*. (Sinon, les cinglés qui se régalaient de diverses agonies passeraient l'arme à gauche pour de bon.) D'après ce que Bent venait de me dire, ce dernier verrou sautait avec le grille-neurones.

De quoi avoir une sacrée trouille.

— Il y a pire, reprit mon copain. Ce truc ravage l'utilisateur. Et ce à très court terme.

— Je m'en doutais. Si le régime passe sans transition du ralenti au maximum, le moteur ne met pas longtemps à couler une bielle.

Bent se fendit d'un sourire.

— Une excellente comparaison. Tu me permets de la ressortir ? (Il reprit son sérieux.) Dirk, garde tout ça pour toi. Si on sait que je t'ai parlé, j'aurai des ennuis à n'en plus finir.

— Pourquoi ? Ce n'est pas de notoriété publique ?

— Pour sûr que non ! J'ai péché ces informations dans un fichier secret de Lone Star.

— Juli Long ?

— C'est ça. C'est toi qui m'as demandé de jouer les voyeurs.

— Tu as appris tout ça dans son seul dossier ?

— Non, pas vraiment... Son cas m'a conduit à d'autres...

— ... Tout aussi secrets, bien sûr. Ne t'angoisse pas, mon vieux. Personne ne saura rien. Je serai muet comme une tombe.

La métaphore n'a pas eu l'air de l'amuser.

— Reprenons. D'après ce que j'ai compris...

— ... Juli Long était accro au grille-neurones, compléta Bent. C'est ça qui l'a tuée.

Il ne faisait vraiment pas bon être blonde, ces derniers temps.

N'ayant plus de raisons de finasser, je me lançai à corps perdu dans mon enquête sur Juli Carole Long. Utilisant les données fournies par le mystérieux M. Johnson, je commençai par réclamer la dépouille mortelle de la corporatiste. J'ordonnai qu'elle soit expédiée entre les bras aimants de ses anciens employeurs.

Dans ce genre d'affaire, pour résister au stress, il est essentiel d'oublier la dimension humaine. C'est pourquoi je traitais la malheureuse blonde comme une vulgaire marchandise.

J'avais un hologramme d'elle dans mon portefeuille. Je ne l'aurais sorti pour rien au monde, sinon le détruire. Mais pour ça, il aurait fallu le regarder...

Une question me tournait sans cesse dans la tête : Juli s'était-elle shootée au grille-neurones avant ou après son arrivée à Seattle ?

J'ignorais pourquoi, mais ça me paraissait d'une terrible importance.

Une fois de plus, la sonnerie du vidéophone me tira de ma méditation.

Prenant la communication, je me retrouvai face à un écran noir.

Très bien, me dis-je en coupant la fonction vidéo de mon appareil, *on peut être deux à jouer à l'homme invisible*.

— J'écoute..., ai-je grogné.

— C'est toi, vieille branche ?

C'était une voix musicale, haut perchée, mais incontestablement masculine. Je ne pus retenir un sourire.

— Patrick, espèce de vieux satyre ! Arrête de tourner autour de ma fille !

Il lui fallut un moment pour se souvenir de la chute de notre vieille blague.

— Dirk, tu ne crois pas que je vais m'embêter avec ta fille après la catastrophe que c'était avec ta mère ! (Il rit de bon cœur.) C'est un plaisir d'entendre ta voix, vieux frère. Ma vie manque cruellement de joie, ces derniers temps...

— Ah ? C'est pour ça que tu ne me laisses pas voir ta tronche de cake ?

— Un client de l'excellent établissement où je me trouve doit avoir subtilisé la caméra. Navré. (Sa voix baissa d'un ton :) Ça va mal, Dirk. J'avais besoin de parler à quelqu'un...

— Et c'est moi qui ai tiré la plus courte paille ?

Il a mis si longtemps à répondre que j'ai cru qu'il avait raccroché.

— ... Non, il ne faut pas voir les choses comme ça. Tu es bien meilleur que moi pour ces affaires-là, c'est tout...

— Quel est ton problème, bonhomme ?

— Pas au vidéophone. Rencontrons-nous plutôt.

— Comme tu voudras...

— Je suis dans un troquet nommé *Superdad*. C'est à Kingsgate.

— Je connais. Je peux t'y retrouver ce soir. Disons vingt-deux heures...

— Non ! cria-t-il, terrifié. Tu peux pas venir plus tôt ? Tout de suite ?

Bon Dieu, est-ce que je n'avais pas assez d'ennuis comme ça ? Mais il s'agissait d'un copain, et je n'étais pas encore assez cynique pour l'envoyer au diable. Un jour viendrait, peut-être, où je me ficherais même de mes potes...

— Compris. Donne-moi une heure...

J'ai coupé la communication avant qu'il puisse me remercier.

Ça faisait une paye qu'on ne s'était pas parlé. Quand j'ai « démissionné » de Lone Star pour me lancer dans les investigations en tout genre, Patrick, qui s'était fait virer un an plus tôt, a décidé que c'était un

boulot idéal pour lui. Depuis, je me sentais un peu responsable de ce qui lui arrivait.

Exactement ce dont j'avais besoin en ce moment !

Kingsgate est un des endroits les moins engageants des Barrens de Redmond, ce qui n'est pas peu dire. À la fin du XX^e siècle, pourtant, c'était la banlieue chic de Seattle. Avec le regroupement au centre-ville de toutes les firmes, et la construction de résidences comme la tour de Westlake, les gens friqués avaient déserté le coin.

Si les propriétaires fonciers avaient été futés, ils auraient baissé leurs prix pour attirer la classe moyenne. Persuadés que les beaux jours reviendraient, ils campèrent sur leur position.

Rien ne se passa, bien sûr, et le secteur se désertifia. Le phénomène s'étendant à Redmond, ce qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Barrens commença d'exister.

Des rues désertes, des squats, des gangs qui s'égorgeaient pour un oui ou un non. Les Barrens, c'est une sorte d'enfer, même pour les types comme moi, qui savent depuis des lustres que le monde est une jungle.

Les Barrens, c'est la face cachée des corpos, leur inconscient freudien grouillant de désirs pervers et de mauvaises pensées...

Les Barrens...

L'enseigne délabrée du *Superdad* attira mon attention et m'arracha à mon humeur philosophique.

En poussant la porte, je dus pincer les narines. L'atmosphère était carrément insoutenable.

Néanmoins, j'approchai du comptoir. Le barman essuyait un verre avec un torchon dont je n'aurais pas voulu comme serpillière.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Rien. On m'attend...

— Dans l'arrière-salle, *monsieur*...

Patrick patientait derrière un petit bureau encombré de paperasses. Il m'a indiqué un siège. Après avoir refermé la porte derrière moi, j'ai posé

mes fesses.

Un moment, je me suis contenté d'examiner mon vieux copain. Avec ses deux mètres de haut, il faisait pathétique, tassé sur sa chaise. À part ça, il n'avait pas vieilli d'un iota depuis l'époque de Lone Star.

J'avais trois ans de plus que lui, c'est tout. Pourtant, avec sa frimousse d'adolescent et sa tignasse rousse, on aurait cru qu'une décennie nous séparait.

Comme il ne se décidait toujours pas à l'ouvrir, j'ai entamé la conversation :

— Qu'est-ce qui ne va pas, mec ?

— Je... je suis embarqué dans une histoire qui me dépasse, Dirk. On cherche à me tuer...

— Tu es sur une affaire ? (Il acquiesça.) Je t'écoute...

Patrick ne se décidait toujours pas à me regarder dans les yeux.

— Tu veux boire un coup ? demanda-t-il en saisissant une bouteille de scotch synthétique. C'est buvable, tu sais ? (Je déclinai son offre d'un signe de tête.) Si tu permets, je vais m'en envoyer une rasade. J'en ai besoin... Tu es sûr que...

— Quelle affaire, Patrick ? ai-je coupé.

Il avale un bon quart de la bouteille.

— Je ne sais pas comment te dire ça, Dirk, tu connais le code d'honneur de notre profession...

— Tu m'as appelé à l'aide. Si tu veux, je peux repartir...

— D'accord, je vais te raconter l'histoire dans ses grandes lignes. Accroche ta ceinture ! (Il prit une grande inspiration.) Une femme m'a engagé pour retrouver son mari. Ce n'est pas un job très reluisant, mais j'ai besoin de fric. Il y a quelques jours, alors que je traquais mon client depuis un bon moment, l'affaire a pris une tournure plus personnelle. (J'ai ouvert la bouche pour poser une question, mais il s'est hâté de continuer :) Je ne peux pas t'en dire plus, Dirk, n'insiste pas. Ce n'est pas seulement ma vie qui est en jeu, tu comprends ?

— Ouais, si on veut...

— Au fil de mon enquête, il est apparu que je devais retrouver quelqu'un d'autre... Une personne appartenant à la Confrérie Universelle. Tu sais ce que c'est ?

— Bien sûr, ai-je répondu.

Et comment ! On ne pouvait pas marcher trente secondes dans la rue sans voir un de ces illuminés faire de la propagande...

— Donc, je suis allé à la Confrérie pour entrer en « contact » avec elle... heu... cette personne.

Il a rougi, comprenant qu'il s'était trahi. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner : l'ami Bambra, qui jurais ses grands dieux avoir renoncé aux femmes le jour de ses vingt ans, était tombé amoureux de la donzelle qu'il ne fallait pas.

Ça ne m'étonnait pas de lui...

— J'ai rencontré des tas de gens dans la hiérarchie de la Confrérie ; je voulais trouver quelqu'un d'assez haut placé pour me renseigner. Ce n'était pas une bonne idée, Dirk. Je me suis fait envoyer au diable. Le type que j'ai enquiné m'a collé une sanction sur le dos...

Une « sanction ». C'était un vieux terme d'espionnage, appris pendant notre formation à Lone Star. Dans les ombres, on disait plutôt *contrat*.

— Tu es sûr que nous parlons de la même Confrérie Universelle, Patrick ?

Celle que je connaissais était une secte cucul-la-praline qui prêchait l'amour et la compassion. Je ne doutai pas un instant que ses dirigeants se remplissaient les poches. De là à condamner les gens à mort...

— C'est ce que j'ai pensé au début : impossible ! Mais je te jure que c'est vrai. Après avoir parlé à ce type, je me suis fait tirer dessus. Je n'aime pas ça, tu le sais...

Évidemment. Qui aime ?

— Pouce, Pat ! ai-je dit. Si je dois jouer avec toi, il faut m'en confier davantage. Tu ne peux pas me dire qui tu cherchais, c'est sûr ?

— Certain...

— Mais le responsable de la Confrérie, je peux avoir son nom ?

— Pour sûr que oui ! Aussi longtemps que je vivrai, jamais je ne l'oublierai : William Sutcliffe !

9

On dit que le monde est petit, mais là... Un mouchoir de poche, oui.

Utilisé, le mouchoir...

Patrick me connaissait comme la sienne, de poche.

— Tu as déjà entendu-parler de ce gentleman ?

Je n'étais pas d'humeur à m'épancher, même dans le giron de mon vieux pote.

— J'ai entendu son nom une ou deux fois... Quand l'as-tu rencontré ?

— Hier...

— Ah...

Patrick a attendu que j'ajoute quelque chose. Comme rien ne venait, il a pris les devants :

— Tu comprends pourquoi j'ai besoin de toi...

— Pas vraiment, non. Je ne peux pas jouer les nounous, Pat. Au cas où tu l'ignorerais, j'ai moi aussi des tueurs aux fesses.

— J'ai entendu dire ça...

— Mais l'idée est bonne. Essaye de t'associer avec d'autres runners, des costauds.

— J'y ai pensé. L'ennui, c'est que je perdrais toute liberté de mouvement.

— Si tu ne me dis pas qui tu cherches, je ne peux rien pour toi. (Il a détourné les yeux, buté. Inutile d'insister, il ne l'ouvrirait pas.) Cela dit, j'ai quelques raisons de m'intéresser à l'ami Sutcliffe. Si je tombe sur quelque

chose qui peut t'aider, je t'informerai immédiatement. À condition que tu me renvoies l'ascenseur : *tout* ce que tu apprendras ! Tope là ?

— Marché conclu, Derek...

Cette tête de mule d'irlandais avait peur pour sa peau. Il ferait tout pour la protéger.

— Où as-tu rencontré Sutcliffe ?

— La chapelle de la Confrérie de Redmond, au coin de Belmont et de Waveland. À ta place, je ne m'y pointerais pas, Dirk-boy. Pose une question de trop, et c'est toi qui te retrouveras avec une sanction aux fesses. Apparemment, face à ces gens, poser une question surnuméraire est très facile.

— Rassure-toi, je ne suis pas idiot...

Il a eu l'air offensé, comme si je suggérais que lui...

Ça n'était pas tout à fait faux...

— Tu as mon numéro, dis-je en me levant. Appelle-moi de temps en temps, je te communiquerai mes dernières découvertes. Une dernière chose : à ta place, je mettrais au point un système de sécurité avec le barman. Il laisse entrer n'importe qui. Comment savait-il que je n'étais pas un tueur à la solde de la Confrérie ?

Patrick a pâli de plus belle.

Je me suis retiré sur cette splendide sortie.

Sur le chemin du retour, mon esprit resta focalisé sur Pat. Il était une énigme depuis toujours. Ou plutôt, un anachronisme. Fou de littérature des années 1930-40, en particulier les polars, il pouvait regarder pendant des nuits les films adaptés de ces ouvrages. Quand ces foutaises sont revenues à la mode, il y a une douzaine d'années, inutile de dire qu'il était aux anges. Il m'a même entraîné un temps dans son délire. Mais j'ai vite dévissé : il est déjà assez difficile de survivre quand on s'intéresse seulement à son époque, alors...

Pour autant, personne n'aurait accusé Pat d'être incapable de faire face. Éjecté de la formation, il avait trouvé de quoi subsister avant d'opter pour

une nouvelle carrière. Devenu détective, il a toujours eu assez de travail pour mener une vie décente. Bien entendu, la plupart des affaires étaient des divorces, pas les aventures chevaleresques dont il rêvait. Mais il avait réussi à s'en occuper sans se faire trouer la peau. Je connais des tas de gens plus compétents qui ne pourraient pas en dire autant.

Fondamentalement, mon copain restait un romantique, et il y avait mieux pour tenir le coup dans le Seattle de 2052. J'ignorais de qui il s'était amouraché, mais j'étais sûr qu'il aurait aussi vite fait de se casser une jambe !

Mon problème, c'était William Sutcliffe ! Si je voulais le résoudre, quelques mesures urgentes s'imposaient.

De retour dans mon antre, je commençai par écouter les messages. Ou plutôt, *le* message. Il venait de Jocasta :

— « Désolée d'avoir réagi si bêtement, hier. Je voulais te haïr pour oublier mes véritables sentiments. Dirk, j'espère que tu auras mieux dormi que moi. Je te rappelle plus tard. »

Pauvre même. Son discours sentait le *préparé*, mais sa sincérité ne faisait pas de doute. J'étais content que nous ne soyons pas fâchés : elle était une source précieuse d'informations...

Après quelques ablutions et une tasse de sojcaf, je me mis au boulot.

Une heure d'exploration du réseau de télécom me confirma ce que je redoutais. Sans l'aide d'un bon decker, je n'apprendrais rien sur W. Sutcliffe, ci-devant membre de la Confrérie Universelle.

Buddy ! Ma bouée de sauvetage, mon phare, ma mère spirituelle !

Le message que je lui ai laissé brillait par sa concision : « William Sutcliffe. Objet : tout savoir. Point de départ : membre de la Confrérie Universelle. Consigne particulière : magne-toi, Buddy, et ne lésine pas sur la dépense ! Délai : le plus vite possible ; vingt pour cent de bonus pour une réponse demain. »

Ceci fait, il ne me restait plus qu'à attendre...

Marx a dit que la religion était « l'opium du peuple ». On voit qu'il ne connaissait pas la tridéo !

Cet après-midi-là, ce fut avec une satisfaction perverse que je me plantai devant mon écran, ravi de l'anéantissement culturel qui s'offrait à moi. Qu'on le veuille ou non, c'est moins dangereux qu'une lobotomie, et beaucoup plus réversible.

Sur le coup de six heures, l'envie me prit de zapper sur les chaînes d'information. KORO proposait un talk-show animé par un ordinateur ; KST exhibait deux politologues distingués qu'on venait sûrement de sortir du formol ; KONG misait sur ce qui fait sa force : une blonde avec de gros seins ; KOMA proposait le journal de Daniel Waters.

Oui, Daniel Waters, le type qui était dans la mouise jusqu'au cou le mardi précédent. Nous étions dimanche, et l'artiste revenait déjà en piste. Oh, il avait une mine épouvantable : pâle, les pommettes tuméfiées, les yeux cernés.

N'aurait-on pas pu arranger ça avec un bon maquillage ? Imbécile que je suis, s'ils avaient osé, les patrons de la chaîne auraient ajouté une dent cassée et un œil au beurre noir. Imaginez l'accroche : « Presque mort, un journaliste retourne au travail dès sa sortie du poumon d'acier ! » Un tabac assuré !

En Lazare, Daniel Waters était tout simplement formidable. D'ailleurs, la collègue qui lui donnait la réplique (on dit aussi : « qui lui servait la soupe ») fondait dans son siège.

Waters s'en apercevait peut-être, mais ça ne le troublait pas. Comme tous les grands professionnels, il ne s'intéressait qu'à son travail. Dans le cas présent, ça devait lui coûter un effort inhumain. Ce pauvre gars aurait dû être à l'hosto, bien au chaud. Mais ses producteurs lui avaient probablement fourré sous le nez les clauses restrictives de son contrat.

La sonnerie du vidéophone m'annonça un appel. Étrangement je n'avais pas envie de renvoyer Daniel Waters au néant absolu. Je le mis dans une petite fenêtre, en haut à droite de l'écran, et je coupai le son.

Puis je pris l'appel.

Jocasta !

Elle me sourit, toujours un peu mal à l'aise.

— Deux choses, dit-elle, attaquant bille en tête. Encore pardon pour hier soir, et merci. Oui, merci. J'ai compris pourquoi tu me houspillais dans le taxi. C'était vraiment gentil.

À son expression, je compris que s'excuser lui était aussi « facile » qu'à moi. Dans le tréfonds de son âme, elle se reprochait son très relatif manque de sang-froid après le combat.

Neuf péquenauds sur dix pensent que tuer en état de légitime défense est une formalité. C'est une erreur tragique ! Tuer pour la première fois flanque la nausée, un point c'est tout. Il n'y a pas de honte à avoir.

Jocasta n'étant pas en état de se farcir un sermon, je haussai simplement les épaules.

L'expression de la belle rousse se détendit un peu. Elle devait se sentir libérée d'une pénible obligation.

— Quoi de neuf, Dirk ?

— William Sutcliffe. Lolly travaillait sur les écoutes de son vidéophone. Hélas, c'est tout ce que je sais pour le moment, un nom. Une decker du tonnerre est en train de faire des recherches. Ça peut prendre quelques jours, une semaine au maximum...

— Je peux quelque chose pour accélérer le processus ?

J'allais lui parler de la Confrérie Universelle quand mon attention fut attirée par la fenêtre KOMA.

Daniel Waters faisait toujours son numéro de grand journaliste, mais il avait du mal à tenir la distance. Il se tortillait frénétiquement sur son siège ; la moitié gauche de son visage semblait échapper à son contrôle.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Jocasta.

— Sur le canal quatre. Connecte-toi, il se passe une chose étrange.

Je mis la rousse en fenêtre et Waters en grand. Puis je montai le son.

L'ami Daniel avait de graves problèmes. En gros plan, on remarquait mieux les tics qui lui ravageaient le portait. Sa célèbre voix de baryton avait des ratés qui la faisaient ressembler à celle de Donald Duck, un personnage de mon enfance. Ce type se décomposait en direct. C'était fascinant.

— « ... Les députés ont ensuite rencontré le Secrétaire du Trésor, disait-il, pour discuter de la nécessité de consacrer davantage de crédits à la Troisième Guerre mondiale... »

Il s'interrompit, cligna des yeux, sembla devoir fondre un fusible.

— « Désolé, continua-t-il, s'adressant à un interlocuteur invisible, c'est bien de ça qu'il s'agit : la Troisième Guerre mondiale ! »

À son regard fixe, je compris qu'il ne lisait plus le téléprompteur.

Soudain, il sursauta.

— « Mes amis, je donnerais cher pour savoir ce qui se passe ici ! Vraiment... »

Cet accès de lucidité ne dura pas.

— « Bon sang, je suis en plein dans le caca ! » gronda-t-il sans transition.

Jusque-là, le réalisateur devait être cloué de stupéfaction devant sa console. D'un coup, il réalisa qu'il devait faire quelque chose.

La caméra passa sur la collègue de Waters.

Un essai pour rien ! Elle regardait son maître à penser, les yeux ronds comme des billes, la bouche grande ouverte.

Retour sur Waters : il balbutiait, la bave aux lèvres. Ses mains tremblaient comme celles d'un vieillard. Bientôt ce fut tout son corps qui vibra. Portant une main à sa poitrine, il bascula en arrière...

L'écran devint noir et le resta quelques secondes. Puis nous eûmes droit à un interlude campagnard, le sigle KOMA clignotant en bas à gauche de l'image.

Apparemment, le journal de six heures était terminé...

Je repris Jocasta en ligne :

— Tu as vu ça ?

— Bof, rien d'étonnant. Je suis surprise que ça ne soit jamais arrivé. Dans ce milieu, tout le monde se came ou est accro aux puces.

— Exact, mais un vieux renard comme Waters ne se défonce pas avant d'entrer sur le plateau. Il s'agit de KOMA, un des géants du réseau. Ces

gens-là ne laissent pas un junkie foutre le bordel. Il y a autre chose... (En deux mots, je racontai à Jocasta le sauvetage de Waters.) Crashcart, comme hier soir...

Ça ne l'a pas impressionnée.

— Après un mois en désintoxication, il sera en pleine forme. Crois-moi, j'en ai vu d'autres...

10

Elle se fourrait le doigt dans l'œil. Le mercredi 27 novembre, les médias annoncèrent le décès de Daniel Waters, grand journaliste devant l'éternel. On ne donnait pas de détails. Il n'y aurait pas de service religieux. Les dons pouvaient être adressés au Mémorial Daniel Waters c/o KOMA.

Depuis quelques jours, j'avais tout mon temps pour réfléchir et dormir. D'un message lapidaire, Buddy m'avait informé qu'elle était sur la piste de Sutcliffe. Ne doutant de rien, je me fendis de la rappeler pour dire à son répondeur que des comptes rendus réguliers me combleraient d'aise.

Autant demander à un poisson de siffler un air d'opéra !

Jocasta avait appelé chaque jour pour avoir des nouvelles. J'aimais bien lui parler, mais n'avoir rien de neuf à dire m'énervait.

J'avais mis mes autres affaires en veilleuse. Ainsi, je pouvais éviter de sortir.

C'était le meilleur moyen d'attendre l'appel de Buddy *et* de me faire oublier des tueurs qui cherchaient à me farcir de plomb.

Livré à lui-même, un type comme moi se biture ou réfléchit. Comme je n'avais pas envie de boire...

Je repassais sans cesse dans ma tête le combat contre les motards. Chaque fois que j'en venais au bracelet Crashcart de l'elfe, de nouvelles questions éclataient dans mon crâne comme des bulles.

N'y tenant plus, j'appelai la firme. Jouant les cadres corpos, je me fis expliquer le fonctionnement des divers contrats.

Pour avoir un bracelet, le client devait souscrire une convention Cadre Diamant. C'était l'équivalent d'un Super-Platine DocWagon. Le tout pour soixante-cinq mille *nuyens* par an, soit dix de moins que le concurrent.

Une super-affaire, il faut le dire. Mais qui dépasse encore de beaucoup les moyens d'un loubard à moto.

Sauf si : a) quelqu'un paye pour lui (qui ?) ; b) le loubard n'est pas ce qu'il semble être (mais encore ?), et c) il existe un rapport entre ledit loubard et Crashcart (plaît-il ?).

Les trois hypothèses étaient aussi dingues les unes que les autres. À tout hasard, je les mis en réserve dans ma mémoire...

La mort de Waters, maintenant... Rien ne la reliait à mon affaire, sauf Crashcart. C'était peu, mais...

Stop ! À force de m'ennuyer, j'inventais n'importe quoi. Encore un peu, et j'allais croire à une conspiration mondiale...

Aux grands maux les grands remèdes ! Pour me changer les idées, j'appelais Bent Sigurdsen.

— Salut, Dirk ! dit-il, tout joyeux.

Il était dans son labo, des gants en plastique aux mains. Par bonheur pour mon estomac, il n'avait pas encore démarré sa journée.

— Comment va, Bent ?

— Super ! Tu veux quoi, cette fois ? Ne me dis pas que c'est juste pour entretenir l'amitié !

— Quand cette histoire sera finie, je t'inviterai à dîner. Tu as le choix du restaurant et du menu.

— Fais attention, ça n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Gare à ton compte en banque !

J'ai frémi intérieurement. Bent est un vrai gourmet. La dernière fois que je lui devais un dîner, il a choisi *McDuff's*. Oui, « ce » *McDuff's*. J'en ai eu pour plus de trois cents *nuyens*.

— Je suppose qu'il me faudra gagner ma croûte. Je t'écoute..., a-t-il soupiré.

— Daniel Waters. Cause de la mort ?

— Du diable si je le sais ! Un durcissement de la guerre des chaînes ? Non, je plaisante... (Son sourire disparut.) C'est une bonne question, mais je ne peux pas répondre. Il n'est pas passé par chez moi.

Ça avait l'air de le vexer. Après tout, pourquoi pas ? Il faisait un métier comme les autres, et Daniel Waters était un client qui compte dans la vie d'un professionnel.

— Il a été autopsié la nuit dernière. Ici, en fait, mais pas par mes soins. Ils avaient amené du personnel à eux.

En d'autres circonstances, la réaction du légiste frustré d'entrailles m'aurait fait sourire...

— Qui c'est, ce *ils* ?

— Lone Star. Tu t'en doutais, avoue-le. Tu n'aurais pas appelé pour un macchabée ordinaire.

Un sourire satisfait a illuminé mon visage. C'était du bluff, bien sûr. J'avais appelé pour me distraire, c'est tout. Mais il ne faut jamais détromper les gens qui vous croient plus malin que nature.

— Tu peux m'en dire plus, Bent ?

— Le peu que je sais, si tu veux...

— Vas-y.

— Eh bien, il a eu son attaque dimanche soir, et il est immédiatement tombé dans le coma, comme tu le sais.

Je ne le savais pas, mais j'aurais été idiot de le crier sur les toits.

— Ses fonctions cérébrales avaient cessé quand l'ambulance est arrivée...

— Une Crashcart, je parie ? ai-je lancé.

— Non, tous les employés de KOMA sont couverts par DocWagon. Pourquoi cette question ?

— Pour rien... Continue.

Bent a tourné les yeux vers un autre terminal.

— Il n'y a pas grand-chose de plus. Admis à Harborview à dix-huit heures cinquante, le 24 novembre 2052. Décédé le 26 à vingt-deux heures quinze. L'autopsie a commencé à vingt-deux heures cinquante et une. Terminé à une heure dix...

Je voyais bien que quelque chose le travaillait. Mais quoi...

— Dirk, un truc m'étonne ! Il est mort à vingt-deux heures quinze, et les toubibs de Lone Star le charcutaient déjà à cinquante et une. Il faut vingt bonnes minutes pour transporter quelqu'un de l'hôpital à l'institut médico-légal...

J'avais saisis.

— On dirait qu'ils attendaient impatiemment son décès. Ils l'ont peut-être aidé. Qui peut savoir avec Lone Star ?

— L'organisation n'est pas connue pour son humanitarisme, mais je doute qu'elle achève les journalistes blessés. Ce qui nous laisse comme hypothèse...

— ... Que Lone Star s'intéressait beaucoup aux causes de son trépas ! Si on pouvait consulter le dossier...

— Encore du boulot pour moi, hein ?

J'ai hésité un moment ; Bent s'en est aperçu :

— Qu'est-ce qui te prends, Derek ? C'est de l'espionnage sans gravité. Bien sûr que je vais le consulter, ce fichier.

Lolly devait penser aussi qu'il n'y avait pas de danger..., ai-je songé.

— Tu me rappelles ?

— Dès que j'ai quelque chose, promis...

Il coupa la communication. J'avais de nouveau rien à fiche, et toutes les raisons du monde de m'inquiéter.

Il rappela une heure plus tard. À son environnement, je vis qu'il n'était plus au labo.

— J'ai quelque chose, Dirk, mais je ne sais pas quoi en faire. Sur quelle affaire tu travailles, en ce moment ?

Jusque-là, je m'étais tu pour le protéger. Mais ça ne rimait plus à rien. Le danger existait. La politique de l'autruche ne rendrait pas mon ami imperméable aux balles. Mieux valait qu'il sache où il mettait les pieds.

J'ai vidé mon sac en commençant par ma rencontre avec Jocasta. Quand j'eus fini, Bent émit un long sifflement.

— Merci d'avoir été franc, vieux frère. Je commençais à craindre que...

— ... Dirk Montgomery soit passé du mauvais côté de la barrière ? (Il acquiesça, gêné.) Ne te mets pas martel en tête, ami. Dans les ombres, on ne fait pas si bien la différence. Parfois, j'ignore moi-même de quel côté je suis... Du neuf, à part ça ?

— Selon l'autopsie, Waters est mort du même syndrome que Juli Long.

— Tu veux dire qu'il se défonçait au grille-neurones ?

— C'est là que ça se complique. Les deux décès présentent des similitudes incontestables. La cause ne peut guère être différente.

— Où est la complication ? Deux accros, deux cadavres. Grille-neurones : deux. Utilisateurs : zéro.

— À un détail près. Daniel Waters n'avait pas de datajack...

— Et alors ? Ça veut simplement dire qu'on peut se brancher sur ces puces avec un connecteur.

— Impossible ! J'ai vérifié. La dégradation du signal du grille-neurones le rendrait inoffensif. À la rigueur, l'effet serait légèrement supérieur à celui d'une simsens. Rien qui puisse expliquer la réaction de Waters.

— Bon, tu m'as convaincu. Conclusion ?

— Je n'en ai pas. Mais ça n'était pas la seule bizarrerie du rapport. Tu sais qu'ils sont codés.

— Bien sûr.

— J'ai décodé le début sans problème. Mais la fin est chiffrée selon un système qui me dépasse. Un vrai coffre-fort informatique.

Un code dans le code. C'était sûrement pas pour cacher l'âge du capitaine...

— Bent, tu peux me modémiser ce fichier ? Je connais quelqu'un qui pourrait peut-être le décrypter.

— Je suis prêt à émettre. Paré à recevoir ?

Le transfert prit deux secondes.

— Autre chose ? ai-je demandé.

— Non. Mais si ton spécialiste réussit, tu auras besoin de moi pour *comprendre* les informations.

— Ça va de soi. Merci, vieux frère.

— De rien. À bientôt. Fais gaffe à toi.

Il raccrocha sur ces bonnes paroles.

Après avoir copié le fichier sur une puce, je partis en chasse d'un expert du chiffre...

On la surnommait Bouton de Rose. C'était une naine, et je la connaissais depuis ma brillante sortie de Lone Star.

Quand je vins m'asseoir à sa table, elle me sourit et me serra spontanément la main.

— Ça fait un bail, Dirk. Je suis PDG, maintenant.

Quand je l'avais rencontrée, au début de nos carrières respectives, Bouton de Rose espérait faire fortune dans les ombres. C'est un mythe qui a la peau dure. En réalité, les revenus de la plupart des runners dépassent rarement une honnête moyenne.

Après quelques mésaventures, dont une où je fus heureusement là pour lui sauver la peau, cette sacrée petite bonne femme décida de réintégrer le monde normal. Comme elle était bardée de diplômes, et supercompétente, elle n'avait pas été longue à faire son trou.

Aujourd'hui, elle dirigeait une petite société de services informatiques. Mais elle traficotait aussi avec un groupe de pirates électroniques baptisé *Le Cercle des Deckers Disparus*. Grâce à cette pointe de piment, Bouton de Rose était une femme heureuse.

— Je suis content que ça marche pour toi, ai-je dit, parfaitement sincère.

— Et toi ?

— Ça roule...

— J'ai entendu dire que tu avais des ennuis...

— Qui n'en a pas ? J'ai besoin d'une technicienne douée...

— Un raid dans la Matrice ?

— Non, un code à violer. J’ai le fichier avec moi. Si tu as ton cyberdeck, tu me fais ça sur le pouce, et je te paye rubis sur l’ongle. Géant, non ?

— Pas besoin de cyberdeck, fit-elle en prenant la puce.

Elle écarta ses cheveux, dégageant sa tempe droite. J’aperçus deux datajacks, et un curieux réceptacle à puces, juste dessous.

— Un nouveau jouet ? ai-je demandé.

— J’en avais assez de dépendre d’un cyberdeck. Maintenant, je travaille où et quand je veux...

Elle glissa la puce dans le lecteur.

— Tu as une idée du type de code ?

— Pas vraiment... Un algorithme secondaire de Lone Star, je pense...

— Un jeu d’enfant. Je ne serai pas longue...

Elle s’est adossée à sa chaise, et elle a fermé les yeux.

Je l’ai regardée, fasciné. J’avais déjà vu des deckers au boulot – Buddy, par exemple – mais ce nouveau système était un pas de plus dans l’interface homme-machine. Grâce à son *nouveau jouet*. Bouton de Rose faisait plus que se brancher à un ordinateur. Elle *devenait* un ordinateur !

Pour un spécialiste, la différence n’existait pas, car peu importe que le hardware d’un decker soit dans les tripes de son cyberdeck ou dans un lecteur greffé à son crâne. Pour moi, c’était une révélation...

Le « retour » de la naine me fit sursauter.

— C’était pas si facile que ça, après tout. (Elle sortit la puce du lecteur et la posa sur la table.) Un code Lone Star à sept cycles. Du sérieux. Une affaire brûlante, je parie.

— Tu as lu le document ?

— Pas question ! C’est pas mes oignons.

— En tout cas, bravo. Je te dois combien ?

— Deux cents *nuyens*, prix d’ami.

J’ai sorti un créditube, elle un lecteur portable. J’ai poussé un discret soupir, soulagé de ne pas devoir introduire mon créditube dans son crâne.

— Réglons les formalités, et buvons un coup ! dit Bouton de Rose. À moins que tu sois pressé ?

J'étais sacrement pressé, mais il aurait été impoli de ne pas trinquer avec la decker. D'autant qu'elle m'avait pris deux cents *nuyens* là où ses collègues en auraient demandé mille.

Boire un coup, pour Bouton, ça ne veut pas dire tremper une fois ses lèvres dans un verre. De retour chez moi, j'avais la tête un peu prise.

Bent répondit immédiatement à mon appel.

— C'est fait ? a-t-il demandé.

— Affirmatif. Je t'envoie le fichier décodé. Jette un coup d'œil au plus vite.

— Dès que j'ai cinq minutes, tu peux me faire confiance. Tu as regardé ?

— Non. Je n'aurais rien compris, de toute façon.

— D'accord. À plus tard, Dirk.

L'écran devint noir. Effondré sur une chaise, je frottai mes yeux douloureux. J'aurais donné ma chemise pour ne pas être obligé de rester dans cette chambre à glander.

Mais il ne fallait pas s'éloigner du vidéophone.

Tant pis. Attendre est toujours le plus difficile...

11

J'ai fini par faire ce que je préfère quand je suis obligé de patienter : piquer un roupillon.

On se moque dans les rangs ? Erreur grossière ! Voilà une habitude que je peux justifier. À Lone Star, les instructeurs disaient sans cesse : « Le repos est une arme ».

Une trop belle phrase pour qu'ils ne l'aient pas piquée quelque part...

Comme de juste, c'est la sonnerie du vidéophone qui me réveilla.

— Bonjour, Dirk ? Bien dormi ?

C'était Bent.

— Blaargh..., ai-je répondu.

Ou quelque chose dans ce genre.

— Désolé de troubler ton repos, mais j'ai pensé que ça valait la peine...

— Y a pas de mal, vieux. Je t'écoute...

— Tout ne va pas te faire plaisir. Tu as fourré le nez dans une sale histoire. Pas étonnant que Lone Star essaye de l'étouffer.

Venant de quiconque d'autre (Patrick Bambra, par exemple), ces propos auraient reçu un coefficient modérateur sur l'échelle parano-mégaloïde de Montgomery. Bent n'étant pas sujet à ce genre de troubles, je sentis une drôle de boule se former dans mon estomac.

— Continue...

— Quand Crashcart a récupéré Waters, il était criblé de balles. Je te passe les détails médicaux. Il suffit de savoir qu'il aurait dû y rester.

— Pourtant, il s'en est tiré.

— Un gaillard rudement solide, si tu veux mon avis.

— D'après ce que tu dis, il devrait être encore à l'hôpital, non ?

— Il devrait, oui. Venons-en au vif du sujet. Il y a vingt ans de ça, la médecine n'aurait rien pu pour lui. Aujourd'hui...

— Des implants cybernétiques ! me suis exclamé.

— Gagné, mon pote ! Ils lui ont remplacé une épaule, réduite en bouillie par une balle de 11.43. L'opération n'était pas trop difficile, mais quand même délicate. Ce sont des interfaces complexes...

— J'imagine. Comment pouvait-il être debout trois jours plus tard ?

— Il n'aurait pas dû, Dirk. Son cyberware n'était même pas activé à cent pour cent. Il a repris le travail beaucoup trop tôt.

— Explication ?

— Tu la connais aussi bien que moi. Ses contrats. KOMA le voulaient sur la brèche. Pour ne pas perdre un job hyper-bien payé, Waters a joué « lève-toi et marche ». Si on m'avait demandé mon avis, il ne serait pas sorti du lit avant un mois.

— De quoi est-il mort Bent ? Le choc opératoire ? C'est rare, de nos jours...

— Waters a succombé à une réaction neurophysiologique induite par un composant de son cyber-implant.

— Une sorte de rejet de greffe ? ai-je proposé. Mais comment est-ce possible ? Tu viens de dire que son fourbi n'était pas activé à cent pour cent.

— Je sais, Dirk. Écoute bien : il a fait un choc anaphylactique – une réaction allergique mortelle. Mais le composant en question *n'aurait pas dû être là* ! C'était un circuit chargé d'établir un lien neurologique, certes. Mais il ne commandait aucune fonction motrice ou sensitive. C'est comme si tu ouvrais le capot de ta voiture pour constater qu'il y a un moulin à café couplé au moteur ! Tu piges ? C'est ce circuit étranger qui a tué Waters. Il expédiait dans son cortex des signaux qui perturbaient son système nerveux. L'effet n'aurait peut-être pas été mortel si on avait activé le cyberware plus tard, quand Waters aurait eu repris des forces. Mais franchement, j'en doute...

— Quelle était la fonction de ce foutu circuit, Bent ?

— Lone Star l’ignore, et c’est pour ça qu’elle veut étouffer l’affaire. Le spécialiste a décrit le circuit, mais quand il en est venu à sa fonction, il s’en est tiré avec une phrase alambiquée signifiant : « Du diable si je sais à quoi sert ce truc ! »

— Mais toi, tu as compris, hein ?

— Oui, grâce à toi. Si tu ne m’avais pas fait regarder dans le dossier de Juli Long... Le circuit présente les mêmes caractéristiques techniques que les puces grille-neurones.

— Alors, c’était comme s’il avait été branché *en permanence* sur une puce de ce type ?

— Pas tout à fait... C’était quand même moins intense.

— Mais dans le principe...

— ... C’est exactement ça !

— Qui a opéré Waters ? Harborview ?

— Pas cette fois. Sauvé par un hélico Crashcart, il a été transporté dans la clinique privée de la boîte. C’est là qu’on a fait le travail.

— Crashcart a installé le grille-neurones...

— Si c’est bien de ça qu’il s’agit...

— Bent, admettons que le grille-neurones soit mortel à ce point. Quels sont les symptômes ?

— Je peux seulement extrapoler...

— Alors, *extrapole* !

— Je suppose, j’insiste sur ce terme, que le sujet souffre d’abord de désorientation physique et mentale. Peut-être de trous de mémoire. Ajoutons des sautes d’humeur, une perte de contrôle moteur... Ensuite, de l’arythmie, une insuffisance respiratoire...

— Et la cause du décès, pour finir ?

— Cessation progressive du fonctionnement cérébral. D’abord les aptitudes corticalisées : paroles, etc. Ensuite, les fonctions réflexes. D’où coma irréversible et décès.

Je l'ai foudroyé d'un regard d'aigle.

— Mon vieux, à partir de maintenant, tu n'as jamais entendu un mot de cette histoire, compris ! Oublie tout, jusqu'à mon nom. C'est entendu ? Tu ne sais rien de ce cirque !

— Je donnerais cher pour que ça soit vrai, soupira mon ami.

Nom de nom, comment avais-je fait pour me ficher dans le pétrin à ce point ?

Étendu sur mon lit, les yeux fixant le plafond, je me posais cette obsédante question.

Il n'était même pas six heures du matin...

Une sale histoire. En cherchant un banal meurtrier – M. X. –, j'avais mis à jour une atroce conspiration.

Y avait-il un rapport entre cette affaire et la mort de Lolly ?

À première vue, non. Je pouvais oublier Daniel Waters, Juli Long et les puces grille-neurones. Entre nous, ça ne m'attristait pas...

Un examen plus attentif inversait la tendance. Il y avait un lien, ténu mais indiscutable : l'elfe à la moto !

Il était connecté au type qui avait contacté Jocasta pour lui fourguer de prétendues informations. Il avait aussi un rapport avec Crashcart – le contrat Diamant, bien entendu.

Et le lien entre Crashcart et le grille-neurones venait d'être démontré...

Bien que manquant d'éléments pour le prouver, j'avais l'intuition qu'il existait une autre connexion entre les divers composants de l'énigme.

A était lié à B, qui était lié à C et à D. Et si D et A avaient quelque chose à voir ?

Ce petit jeu alphabétique menait peut-être bien à... X.

En clair, existait-il un lien entre William Sutcliffe et Crashcart ?

Je m'ébrouai. *Pure paranoïa*, disait une partie de mon cerveau.

Une autre lui répondait qu'un paranoïaque est simplement un type qui voit les choses en face...

J'avais besoin de les regarder *toutes* dans le blanc de l'œil, c'était l'évidence. D'abord, je devais en apprendre plus sur Crashcart et la corporation qui la possédait (s'il y en avait une). Ce type d'informations pouvait s'obtenir par la Matrice, mais il faudrait fouiller en profondeur.

Retour à la case départ : j'avais besoin d'un decker.

Bouton de Rose ? Non. Il fallait mobiliser la grosse artillerie sur ce coup-là. Buddy s'imposait.

J'appelai ma copine. Elle avait modifié l'annonce de son répondeur :

— Allez vous faire foutre et crevez ! *Bip* !

Malgré cette aimable invitation, je laissai un message :

— Buddy, attaque-toi à Crashcart et cherche tout rapport avec Sutcliffe. Terminé.

Une fois de plus, je me trouvais coincé dans ma planque à attendre que le vidéophone sonne.

J'aurais dû y penser plus tôt. Pour recevoir un appel, rien de plus efficace que prendre une douche.

Encore mouillé, j'ai couru jusqu'à l'écran pour découvrir un jeune ork d'une vingtaine d'années caractérisé par une coupe Iroquois multicolore. Aux pin's fixés à son col, je déduisis qu'il appartenait à un gang. Lequel, je n'aurais su le dire...

La qualité médiocre de l'image indiquait qu'il appelait d'une cabine publique.

— Ouais ?

— Vous êtes Dirk Montgomery ?

J'ai hésité, ma paranoïa reprenant le dessus.

— Non, mais si vous voulez laisser un message...

Il parut troublé :

— Teri m’a donné ce numéro...

— Theresa !

— C’est ça, Theresa Montgomery... Je devais parler à son frère.

— Il est devant toi, mec. J’écoute.

— Elle a un problème. Grave. Peut-être une puce défectueuse, ou une overdose. J’en sais rien...

J’ai fermé les yeux. Je redoutais un appel de ce genre depuis des années...

— Qu’est-il arrivé ?

— Elle est devenue bizarre, elle s’est mise à crier. Elle avait oublié où nous étions...

— Comment va-t-elle, maintenant ?

— Elle n’est pas là...

— Alors où ? ai-je beuglé.

Voyant que l’ork était à deux doigts de couper la communication, j’ai fait un effort pour me calmer :

— Désolé... C’est toujours comme ça avec la famille... On se fait un sang d’encre... Quand tu as vu qu’elle avait un problème, tu l’as amenée quelque part, non ?

— Une clinique, oui. Une clinique publique...

Ça m’a mis les boules. Depuis la mort de nos parents, je payais un contrat DocWagon de base pour ma sœur. J’avais toujours sa carte de membre dans mon portefeuille. Mais elle refusait de la prendre ou de se faire connaître auprès de l’entreprise, car elle aurait dû donner son adresse. Elle craignait que j’en profite pour remonter jusqu’à elle.

Je conservais le contrat dans l’espoir que quelqu’un, en cas d’accident, m’appelle à temps pour que je puisse prévenir DocWagon.

Crétin d’ork ! L’abandonner dans une clinique publique alors qu’elle aurait pu être prise en main par de vrais spécialistes !

Mais comment aurait-il su, ce taré, que Theresa était couverte par un contrat ? Au moins, il m’avait appelé...

— Quelle clinique, mon garçon ? Où l’as tu amenée ?

— Malade comme elle était, j’aurais pas pu la mettre sur ma moto. C’est Fitz qui l’a conduite en voiture.

— Et où l’a-t-il conduite, ce cher vieux Fitz ?

— La Confrérie Universelle... Ils ont des cliniques pour les sans-abri...

— L’adresse ?

— À l’angle de Meridian et de la Vingt-troisième. Le plus près...

C’était dans le coin de Wildwood Park. L’ork devait appartenir à un gang nommé les Rôdeurs de La Nuit. Comparés aux Tigres et aux Anciens, ce sont des enfants de chœur. Néanmoins, ils restent le genre de pèlerins qu’il vaut mieux ne pas rencontrer au coin d’un bois. Je n’aimais pas savoir Theresa acoquinée avec des types pareils.

— Quand l’a-t-il amenée, ton Fitz ?

— Cette nuit, vers quatre heures...

— Merci d’avoir appelé...

Je le pensais vraiment...

L’ork a failli sourire. Il s’est repris à temps. Pour un Rôdeur de la Nuit, ça n’aurait pas fait sérieux.

— De rien, s’est-il contenté de dire. J’aime bien Teri. Elle est super. Si tu la vois avant moi, mec, salue-la de la part de Pud.

Sur ce, il coupa la communication.

Une minute plus tard, j’avais en ligne le temple de Wildwood.

— Merci de nous appeler, dit une femme à l’air quelque peu planant.

— On m’a dit que vous avez une clinique ?

— Oui. Elle accueille les malheureux qui ne peuvent s’offrir des soins payants. C’est une autre de nos contributions à la préservation de la vie dans ce monde sans pitié.

— Bravo ! Je téléphonais au sujet d’une de vos patientes...

— Désolée, coupa la femme, mais nous ne pouvons pas vous donner d’informations sur...

— Bon sang, c'est ma sœur ! Theresa Montgomery ! Peut-être Teri... Arrivée dans la nuit. Dites-moi au moins si... elle va bien.

J'avais failli dire « si elle est vivante » ; les mots n'avaient pas voulu sortir de mes lèvres.

La cerbère eut l'air franchement navrée.

— Je comprends... Vous devez être mort d'inquiétude... Je vais voir ce que je peux faire.

Elle disparut de l'écran, remplacée par un clip consacré aux mérites de la Confrérie. Après avoir coupé le son, j'entrepris de me ronger les ongles.

La standardiste revint très vite ; je me hâtai de monter le son.

— ... Vraiment désolée, monsieur Montgomery, mais nous n'avons aucune Theresa ou Teri sur nos registres. Pas de Montgomery non plus, d'ailleurs...

— Elle a pu vous donner un faux nom. Elle a vingt-neuf ans, elle est grande avec de longs cheveux blonds...

— Encore une fois, je suis navrée, mais votre sœur n'est pas chez nous.

— Comment pouvez-vous en être sûre ?

— Je ne devrais pas vous le dire, mais les registres indiquent qu'il n'y a pas eu d'admission cette nuit. Êtes-vous sûr de l'adresse ? La Confrérie a d'autres cliniques, vous savez.

L'ork nommé Pud semblait sûr de son fait. Mais c'était Fitz seul qui l'avait conduite.

— J'ai pu me tromper. Merci de votre gentillesse. Après avoir raccroché, je pris mon holster et mon imper pare-balles. J'avais une petite visite à rendre.

À un gang, rien de moins...

12

Le coin de Wildwood Park ressemble comme une goutte d'eau à Purity. Bref, c'est le genre d'endroit où les patrouilles de Lone Star ne se rendent jamais sans être armées jusqu'aux dents.

J'ai garé ma voiture dans un parking commercial. C'était le seul moyen de la retrouver à peu près entière. Avec le pourboire idoine, je suis même parvenu à convaincre le gardien d'y jeter un coup d'œil de temps en temps.

Cette bonne chose de faite, je me suis enfoncé dans le territoire des Rôdeurs de la Nuit.

Les profanes s'étonnent de voir combien il est facile de retrouver quelqu'un quand on connaît son environnement. C'est pour ça que je tiens à ce que personne de mal intentionné ne sache où j'aime traîner mes guêtres. Pour un loubard des rues, hélas, la chose est plus difficile. L'appartenance à un gang marque un homme. Elle le lie à un territoire. Pour disparaître, il faut en changer.

Essayez un peu, pour voir ! Seul dans le territoire d'un autre gang – synonyme : ennemi mortel –, un zozo comme l'ami Pud ne survivrait pas une heure. Le nombre fait la force du loubard. Réduit à l'état d'individu, il devient une proie idéale pour ses semblables.

La loi de la jungle...

En conséquence, pour retrouver mon ork, il me suffirait d'arpenter assez longtemps la Vingt-troisième Rue et de fréquenter les bouges infâmes qu'elle abritait.

Au bout d'une heure, j'avais glané assez d'informations pour écrire un ouvrage ethnologique intitulé : « Un jour dans la vie de Pud et de son pote Fitz ».

À cette heure de la journée, le premier nommé prenait soin de son estomac dans un restaurant, le *Mill*. Passant la porte de l'établissement en question, je l'aperçus, assis à une table en train de déguster une mixture qui aurait donné la nausée à un rat. Histoire d'en rajouter, l'ork s'humectait les papilles avec un mélange de bière et de jus de tomate parfaitement répugnant.

Parvenu à côte de la table de ce gastronome d'élite, je m'assis en face de lui.

— Teri te salue, Pud.

Levant les yeux de son auge, l'ork me regarda quelques instants en silence. Puis il se détendit un peu :

— Je te reconnais, tu es son frangin. Elle va bien ? C'est super !

— Elle m'a dit où je pourrais te trouver. Je suis venu te remercier de vive voix. (Bon sang, il fallait qu'il avale mes salades. Une idée pour l'amadouer, vite !) Ça te dirait que je t'offre un second casse-croûte ?

— Ben, c'est pas une mauvaise idée... (Il fit signe au serveur.) La même chose avec un œuf...

Mon estomac se révolta un peu plus, mais je parvins à garder une contenance.

— Un plat de gourmet...

— La super-classe, oui !

Je regardai autour de moi.

— Où est Fitz ? Je voulais l'inviter aussi.

— Ce plouc a disparu. Il est revenu de la clinique, puis il s'est évanoui dans la nature...

— Mince, voilà qui ne m'arrange pas ! J'essaye de savoir ce qui est arrivé à Teri. Ça intéresse ses médecins, tu comprends. (Voyant une ride se former sur son front, je me hâtai d'ajouter :) Teri ne se souvient de rien. Le trou noir.

— Elle a toujours aimé se faire une puce ou deux le soir. La semaine dernière, elle a essayé un truc nouveau...

— Tu sais quoi ?

— Non. Je trempe pas dans ces embrouilles. J'aime la *vraie* vie, tu piges ?

— Alors, hier soir, elle se faisait une puce, comme tu dis.

— Ouais. J'avais pas mal biberonné, alors je ne pourrais pas entrer dans les détails. Il devait être environ une heure quand elle a commencé à dérailler.

— À dérailler ? Explique-toi...

— Elle oubliait ce qu'elle avait dit une minute plus tôt ; dans la même phrase, elle sautait trois fois du coq à l'âne. Puis elle s'est mise à trembler. J'ai cru à un mauvais trip, mais il n'y avait plus de puce dans son datajack. (Il me montra un bel œuf de pigeon, au-dessus de son oreille droite.) Elle n'a pas aimé que je vérifie. C'est elle qui m'a fait ça avec une assiette... C'est pas son style, une réaction pareille.

— Exact. Tu la connais bien. Pud.

— Ensuite, elle tremblait si fort qu'elle ne pouvait plus tenir debout. Alors on a décidé de faire quelque chose. C'est Fitz qui a pensé à la Confrérie. Ces prêcheurs n'ont rien dans le ventre, mais on dit que leurs cliniques sont supers.

— C'est là que Fitz l'a mise dans sa voiture ?

— Ce n'était pas vraiment la sienne... Il l'avait... hum... empruntée pour la soirée. Tu vois ce que je veux dire.

— Ouais...

— Teri tremblait un peu moins, mais il a quand même préféré que quelqu'un la soigne.

— Il l'a déposée devant la porte ?

— Non, il est entré. Il a même ramené quelques souvenirs.

Pud a sorti un objet de sa poche et l'a posé sur la table. C'était un badge portant le logo de la Confrérie. Un nom y était inscrit : « J. Baley. I.D. »

Pud ricana.

— Je sais pas comment il a fait pour le piquer. Ce sacré troll me surprendra toujours !

Sorti du *Mill*, je tournai et retournai la conversation dans mon crâne. Quoi que je fasse, deux hypothèses s'imposaient.

A) Fitz, le troll copain de Pud, avait bien déposé Theresa dans la clinique de la Confrérie. Là, succombant à sa nature, il avait subtilisé le badge de l'infirmière diplômée J. Bailey. Ledit badge et le réel intérêt que Pud portait à Theresa étaient des preuves convaincantes.

B) Fitz avait conduit ma sœur ailleurs. Pour une raison inconnue, il s'était donné beaucoup de mal pour convaincre Pud qu'il était bien allé à la clinique. Ma conversation avec la standardiste était le seul indice militant en ce sens. L'absence de Fitz ne prouvait rien. Ces petits gangsters disparaissent souvent pour quelques heures. Ça fait partie de leur légende.

Qui devais-je croire ? La standardiste, ou un loubard troll ? Pour l'heure, je n'en savais rien.

Donc, il fallait retrouver Fitz.

Avant, il convenait d'éliminer la possibilité d'un malentendu.

Je dénichai une cabine publique. Après avoir collé un chewing-gum sur l'objectif de la caméra, j'appelai de nouveau la Confrérie.

J'écopai d'une nouvelle standardiste, tout aussi béate que la première.

— Merci de nous appeler. Comment puis-je vous aider ?

— J'aimerais connaître le nom du responsable de votre clinique.

— Rien de plus simple. C'est le docteur Phyllis Dempsey. Elle vient de remplacer le docteur Boris Chernekhov, et...

— Puis-je parler au docteur Dempsey ?

— C'est à quel sujet ?

— Personnel.

— Désolée, mais je n'ai pas le droit de transmettre les appels privés. Je peux vous connecter au répondeur du docteur. Vous laisserez un message.

— Je vais vous le laisser à vous. Dites à Phyllis que ma femme a tout découvert. On est dans la mouise !

La standardiste écarquilla les yeux.

— Un... heu... un moment. Je vous la passe.

J'ai souri de satisfaction. Ce truc venait d'un des vieux polars que Patrick me forçait à lire. Il est plaisant de savoir que les poissons mordent toujours aux mêmes hameçons.

Phyllis Dempsey apparut sur l'écran. C'était une superbe elfe d'une trentaine d'années.

— Bravo pour votre petit jeu avec Gloria, monsieur le correspondant mystère ! Les rumeurs vont aller bon train, et je n'avais pas besoin de ça ! Donnez-moi une bonne raison de ne pas porter plainte contre X pour harcèlement audiovisuel.

Des tripes à toutes épreuves. Dans d'autres circonstances, Phyllis Dempsey aurait pu devenir une amie.

— Désolé, c'était un truc minable, mais il fallait que je vous parle. Ce matin, j'ai appris que ma sœur avait été déposée chez vous par un ami...

— Vous avez déjà appelé, non ? Candy a parlé d'une histoire de frère à la recherche d'une sœur qui n'existait pas...

— C'est peut-être une erreur. Ça arrive tout le temps, avec l'informatique.

— Exact, mais ça n'est pas le cas cette fois. J'étais là cette nuit. Nous n'avons pas eu d'admission. C'est rare, mais ça arrive. Quand j'ai quitté mon service, à quatre heures, il n'y avait pas eu d'entrant.

— Merci, docteur. Je vous crois.

— Si votre histoire est vraie, je compatis de tout cœur, et j'espère que vous retrouverez bientôt votre sœur. Si c'est une arnaque, je vous souhaite de crever criblé de balles au fond d'une ruelle sombre.

Fin de la communication !

Je n'étais pas follement avancé. Si je croyais la bonne Phyllis – ce qui était le cas –, il ne me restait plus qu'à m'intéresser de près à Fitz le Rôdeur de la Nuit.

Seuls les crétins abandonnent une méthode qui marche. Je me baladais de nouveau dans les rues, faisant les bars, abordant les passants...

Ce n'était pas si simple, cette fois, car Pud devait ignorer que j'étais de nouveau en chasse. L'ork et moi nous étions séparés en assez bons termes. Ça risquait de se gâter s'il apprenait que je pistais son copain.

Je me fis aussi discret que possible. Durant ma « promenade » je vis Pud deux ou trois fois. Par chance, il ne me remarqua pas. (Pour tout dire, je pense que lui aussi cherchait Fitz.)

Il était presque quatorze heures quand je découvris que quelqu'un me suivait. Moins fatigué, je m'en serais peut-être aperçu plus tôt, mais je ne le jurerais pas, car mon « ombre » était douée.

C'était une jeune orke, à peine une douzaine d'années. En termes humains, ça correspondait au développement d'une fille de vingt ans *très* athlétique. Elle était coiffée comme Pud ; le col de son blouson constellé de pin's complétait le tableau : une Rôdeuse de la Nuit.

Pour une dilettante de la filature, elle se débrouillait comme un chef. Les instructeurs de Lone Star se seraient arraché une étudiante comme elle.

Mais pourquoi me suivre ? Une fraction dissidente des Rôdeurs, intriguée par ma conversation avec Pud ?

C'était possible.

Histoire de voir venir, je retournai sur la Vingt-troisième.

Des bribes de ma formation me revinrent à l'esprit. Pour semer quelqu'un, l'essentiel n'était pas d'agir vite, mais de se comporter illogiquement.

J'entrepris de faire du lèche-vitrine, ce qui est un exploit quand on considère les façades délabrées des immeubles de la Vingt-troisième. Poussant le vice jusqu'au bout, je pris même le temps de lire la carte à moitié effacée d'un restaurant transformé depuis des lustres en abri à rats.

L'ork faisait de son mieux pour se dissimuler ; ça n'était pas facile.

De plus en plus pervers, je fis demi-tour comme si une inspiration subite m'avait frappé. Imaginez le tableau : vous suivez quelqu'un, et voilà qu'il se retourne et avance vers vous.

Mon ombre métahumaine continua de marcher avec une admirable nonchalance. Quand nous fûmes à dix mètres l'un de l'autre, elle

s'engouffra dans une ruelle, farfouillant dans sa poche pour faire croire qu'elle cherchait ses clés.

C'était remarquablement joué, mais la pauvre enfant ignorait qu'elle avait affaire à un expert des jeux d'ombres. M'engouffrant à sa suite dans la ruelle, je sortis mon Manhunter.

— On ne bouge plus ! Et on se retourne doucement !

— Espèce d'ordure de norm, a craché la fille en obéissant.

— Ordure peut-être, mais je t'ai eue, ma poule.

— C'est ce que tu crois, Montgomery, dit une voix vaguement familière. Lâche ton flingue. Pas de gestes brusques, ou je te fais sauter la cervelle.

J'ai laissé tomber le Colt. Si un miracle ne se produisait pas, Bent risquait d'avoir une surprise désagréable, demain matin, quand on lui amènerait sa cargaison de refroidis...

— Greta, a repris Pud (car c'était lui), tu peux filer. Tu as fait du bon boulot. Ce salaud est un coriace...

L'orke déguerpit sans poser de question. Pud voulait me descendre d'homme à homme. Une délicate attention.

— À toi de te retourner, maintenant, a-t-il craché.

Une bonne idée. J'ai toujours voulu voir la mort en face.

— Salaud de norm, avant que je te descende, dis-moi pourquoi tu as fait ça !

Ce garçon était charmant, mais plutôt confus.

— Fait quoi, Pud ? Si tu me tiens au courant, je jure de te dire la vérité.

— Pourquoi as-tu tué Fitz ? C'était mon pote, espèce de fumier. (J'ai vu des larmes briller dans ses yeux. Fichtre ! Un prêtre-loubard, peut-être ?) Ouais, mon petit pote...

Son index s'est crispé sur la détente. Trois grammes de pression en plus, et mon compte était bon.

— Je suis navré, Pud. Je ne savais même pas qu'il était mort.

— menteur ! Tu l'as cherché toute la matinée. Tu as fini par le trouver, hein ?

J'ai eu comme une remontée d'espoir. Le bras de Pud restait ferme, mais il ne tirait toujours pas. Je l'avais pris pour un type d'une vingtaine d'années. Avec la maturation précoce des orks, il avait peut-être à peine quinze ans. C'est jeune pour tuer un homme. S'il avait refroidi quiconque, ce devait être dans l'excitation d'une bagarre. Exécuter de sang-froid était une autre affaire.

Une affaire d'adultes responsables et raisonnables, comme le monde le prouve chaque jour !

En trouvant les mots justes, j'avais une chance de m'en tirer. Pas de mensonges, surtout. Il fallait que Pud sente ma sincérité.

— Fiston, il est vrai que je cherchais Fitz. Comme je te cherchais, toi, un peu plus tôt. T'ai-je descendu ? Je voulais parler à ton copain...

— À propos de Teri ? Tu crois que je vais gober ça ? Tous ces efforts pour remercier un ork et un troll ?

C'était le moment de jouer quitte ou double.

— Je t'ai menti. La clinique de la Confrérie prétend n'avoir jamais vu Teri. J'essaye de savoir ce qui est arrivé. C'est pour ça que je voulais parler à Fitz. (Une pause, pour lui laisser le temps de réfléchir.) Comment est-il mort ?

Pour la première fois, le bras du loubard a tremblé un peu.

— On l'a égorgé dans le parc. Les autres Rôdeurs croient que c'est toi.

— Tu sais que ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Tu le sens... Pud, on s'entend bien, tous les deux...

— Je sais plus où j'en suis. Tu parles trop, mec.

— Je veux trouver Teri. C'est tout ce qui compte. Si tu ne me crois pas, tire !

Pud baissa son arme.

— Vire-toi d'ici, Montgomery ! Vite avant que je change d'avis !

Je ne me le suis pas fait répéter.

13

Je me suis mis à trembler une fois dans ma voiture, pas avant. Normal : le contre-choc. Si Pud n'avait pas été un gamin paumé, sûr qu'il m'aurait vidé son chargeur dans le ventre.

Décidément, il y avait beaucoup à dire *en faveur* de la délinquance juvénile.

De cette virée dans le territoire des Rôdeurs de la Nuit, je revenais avec une question de plus. Qui avait tué Fitz ? Pas moi, ça j'en étais sûr. Les autres possibilités restaient ouvertes. (Y compris Pud ? Oui. Qui sait ce qui passe dans la tête de ces gamins ?) La mort du troll pouvait être liée à la disparition de ma sœur. Imaginons qu'il ne l'ait pas conduite à la clinique. On avait pu le tuer pour enterrer à jamais son secret.

Foutredieu ! Les choses se compliquaient de minute en minute.

Revoir ma planque fut un vrai soulagement, même si la sonnerie du vidéophone m'empêcha de me reposer trente secondes.

Un visage ravagé s'incrusta sur l'écran.

— C'est pas trop tôt..., grommela Buddy en m'apercevant.

— Merci de rappeler. Du nouveau ?

Elle sembla vexée par la question.

— Bien sûr, pour qui tu me prends ? J'ai un fichier sur Crashcart. Tu veux le lire ?

— Fais-moi d'abord un résumé.

— Des nêfles ! Je ne vais pas te mâcher le travail. J'affiche sur ton terminal, tu lis, et après tu poses des questions.

Nous procédâmes ainsi. Pour dire la vérité, c'était plus futé.

La première partie du fichier traitait de l'organigramme de Crashcart Médical Services et de sa filiale, Crashcart Clinics Inc. Le siège des deux boîtes était à Seattle. Buddy avait la liste de tous les dirigeants du groupe, et des principaux actionnaires. Je l'épluchai dans l'espoir de tomber sur de vieilles connaissances – William Sutcliffe, par exemple – mais je fis chou blanc.

Crashcart MSC, la compagnie mère, était une corpo privée détenue par les cinq capitaines d'industrie qui siégeaient au conseil d'administration. Comme c'était leur droit, ils appartenaient également à celui de la filiale. En surface, tout semblait réglo, et même les polyvalents du fisc étaient impuissants. Mais Buddy avait fouillé en profondeur. Étudiant les mouvements de capitaux à l'intérieur du groupe, elle avait découvert que quatre des cinq patrons étaient des façades. Ils existaient, bien sûr, allant même jusqu'à voter lors des conseils, mais à la manière de singes savants. Le vrai pouvoir était entre les mains d'un elfe nommé Dennison Harkness. D'après les recherches de Buddy, seul son avis comptait. Les autres votaient comme lui. De temps en temps, un des quatre se désolidarisait pour que ça ait l'air vrai.

Harkness le marionnettiste tirait les ficelles ; ses poupées s'agitaient.

L'empire Crashcart avait un seul soleil : lui.

Du moins en théorie. Allant plus loin encore, Buddy avait décroché le gros lot. Harkness était l'épouvantail d'une mégacorporation nommée Yamatetsu (siège à Kyoto, filiales partout dans le monde, d'Adélaïde à Zurich), et il obéissait au doigt et à l'œil.

À ce point de ma lecture, j'ai demandé à Buddy dans quoi Yamatetsu était impliquée à Seattle.

La decker ne répondit pas directement. Elle fit dérouler le texte, choisit un passage et le passa en vidéo inversé.

— Merci, lui dis-je.

Yamatetsu était une multinationale type. Ne fabriquant aucun produit, ne commercialisant aucun service, elle se contentait d'acheter et de vendre des dizaines d'entreprises qui couvraient pratiquement toutes les activités humaines.

Non, j'exagérais ! Si on croyait le compte rendu de Buddy, la mégacorpo avait une activité propre. La boîte s'appelait Integrated System Products. Elle travaillait dans le domaine militaire (qui l'eût cru ?). En fait, c'était un simple département de la compagnie mère.

Elle avait ses locaux dans les environs de Seattle. Buddy n'en savait pas plus.

ISP ne s'occupait pas d'armes, comme je l'avais cru au premier abord. Elle travaillait sur un projet appelé Système Intégré d'Excitation Surrénale Sympathique-Parasympathétique (SIESSP), ou « technologie du turbo ».

Le texte ne disait nulle part en quoi ça consistait.

Le visage desséché de Buddy apparut en fenêtre dans le coin droit de l'écran.

— Ce truc concerne les circuits des cyber-implants, ou des cyber-greffes. (Elle tapota son datajack.) Le but : doper l'acuité sensorielle, la concentration, la force, le temps de réaction. C'est du moins l'objectif.

— La VAO ? Vie Assistée par Ordinateur ?

— C'est l'idée. Jusqu'à présent, on a bidouillé des systèmes invasifs tout à fait artificiels. Les SIESSP agissent naturellement. Ils stimulent l'adrénaline *et* les endorphines.

Une idée jaillit dans mon cerveau. Prudent, je la mis en réserve. Il me faudrait parler du sujet avec un scientifique avant d'y voir un peu plus clair.

— Tu es géniale, ma vieille. Merci mille fois. Continue à traquer William Sutcliffe.

— Inutile, je l'ai trouvé ! Un boulot difficile. Ça va te coûter un max.

Je le savais. Pour l'instant, c'était le cadet de mes soucis.

— Voilà ton type, annonça Buddy.

Une sorte de fiche d'identité apparut sur l'écran. Sutcliffe avait la tête de monsieur tout le monde. On aurait cru un comptable...

— Qui est-il ? Où est-il ? Que fait-il ?

— C'est un militaire des États-Unis Canadiens et Américains. Voilà pourquoi c'était aussi long.

— Il est dans l'active ?

— Je crois. Mais sans grade, ni uniforme.

— Un consultant civil ?

Soudain, je vis que Buddy s'impatiait.

— D'accord, d'accord ! Je t'écoute. Il fait quoi ?

— Il trempe dans tout ce qui est amélioration des performances humaines !

Elle se tut comme si elle attendait que je dise quelque chose. Mais je ne voyais pas quoi. Quel rapport pouvait-il y avoir avec...

— Allons, Dirk, un effort ! Tu vas me décevoir.

Amélioration des performances humaines... Bon sang, c'était évident !

— Sutcliffe a des rapports avec Yamatetsu ! Cyber-implants et amélioration des performances vont de pair. Buddy, tu es géniale !

Le compliment la fit rosir. Un bref instant, je repensai à la superbe jeune femme de la Matrice.

Buddy, putain de temps !

— Sutcliffe évalue le projet SIESSP pour la Défense. Décision au printemps.

J'ai secoué la tête. Cette histoire devenait de plus en plus complexe. J'avais récupéré plusieurs pièces du puzzle, c'est vrai, même qu'elles allaient ensemble ! Mais le dessin final me dépassait.

Tournant les pièces en tous sens dans ma tête, je m'aperçus que deux d'entre elles pouvaient se combiner d'une façon différente. L'hypothèse subséquente tenait debout.

Tout ce qui touche au militaire est une extraordinaire pompe à *nuyens*, en particulier le secteur Recherches et Développement. Si Yamatetsu vendait son projet à l'armée des États-Unis Canadiens et Américains, ses bénéfices augmenteraient vertigineusement. Pour signer ce genre de contrat, une corpo qui se respecte serait prête à tout. Le premier moyen, et le plus simple, c'était la corruption.

Admettons que la corpo arrose Sutcliffe pour qu'il élimine la concurrence. Imaginons la panique, quand il s'est avéré que Lone Star écoutait leurs conversations vidéophoniques ? Avec un enjeu pareil, la mort d'une petite *préparatrice* de données – ma Lolly – ne pesait pas lourd...

Ça se tenait, et ça répondait à un tas de question. Le rapport avec Crashcart et le grille-neurones n'était peut-être pas aussi direct que ça. Du genre : « Ma main droite ignore ce que fait la gauche. ».

Trop facile ! Il devait y avoir autre chose.

Je repensai à la sanction de Patrick. La secte ! Je l'avais presque oubliée, celle-là.

— Buddy, tu as pu établir un lien avec la Confrérie Universelle ?

— Et comment ! Sutcliffe est membre depuis trois ans. Il travaille gratuitement pour ces zozos. Divers trucs... (Elle me foudroya du regard.) Voilà, mission accomplie.

— Merci, Buddy.

J'ai inséré mon créditube dans le lecteur et j'ai transféré les *nuyens* sur son compte. Un tas de *nuyens*...

Un bip m'avertit que l'opération était terminée.

— Tu as bossé comme une championne, Buddy.

Je parlais à un écran noir. La decker avait coupé la communication aussitôt la transaction achevée.

J'avais envie de m'étendre, et je ne résistai pas. L'horizontale est une excellente position pour les neurones.

Plus j'examinais mon hypothèse et plus je la trouvais solide. La corruption, dans le monde des affaires, est chose banale. Était-ce assez pour expliquer la mort de Lolly ?

Affirmatif ! Des milliards de *nuyens* justifiaient n'importe quoi.

Et Patrick, dans tout ça ? J'aurais parié qu'il avait fourré son nez là-dedans par le plus grand hasard. Sutcliffe s'était affolé, c'est tout...

L'affaire Theresa-Fitz était périphérique. Le lien ? Il était facile à voir : les symptômes de ma sœur ressemblaient à une réaction au grille-neurones. (Qu'elle soit maudite d'être devenue une tête à puces !) La mort du troll,

elle, pouvait être une coïncidence. D'autant que l'espérance de vie des loubards est singulièrement plus courte que la moyenne.

Satisfait, je me levai pour me servir un verre de fausse bibine.

Alors me revint à l'esprit l'idée que j'avais eue pendant que Buddy me décrivait la « technologie du turbo ». D'après moi, le projet SIESSP et le grille-neurones se ressemblaient. Ça pouvait être un hasard, car les « évolutions parallèles » ne sont pas rares dans le domaine scientifique, surtout pour les choses néfastes.

Mais ça me turlupinait, et il fallait que j'en parle à quelqu'un...

L'homme moderne est un prolongement de son système télécom. L'invention du vidéophone a tué ce que nos ancêtres les cadres dynamiques nommaient le « rendez-vous ». Derrière son écran, un type comme moi domine le monde – du moins jusqu'à un certain point.

Dans mon métier, cette déshumanisation a du bon. Je n'ai jamais entendu parler d'un privé flingué par son vidéophone...

Cette brillante méditation m'ayant permis de patienter, je m'en arrachai dès que Bent revint en ligne.

— J'ai fini mon client... Comment va, Dirk ?

— Ça peut rouler... Je culpabilise un max de te mêler à nouveau à ça, mais j'ai besoin d'un génie, et ça ne court pas les rues. Tu as entendu parler du projet SIESSP ?

— Jamais de la vie !

— Et la technologie du turbo ?

— Dans quel contexte ?

— Militaire. Amélioration des performances humaines...

— Ce sigle, SIESSP, il veut dire quoi ?

J'ai fouillé dans ma mémoire.

— Système Intégré d'Excitation Sur-quelque chose Sympathique-Para-je-ne-sais-plus-quoi... Désolé, ça m'est sorti de la tête...

— C'est normal, vieux. Maintenant, ça me dit quelque chose. J'ai lu un article dans une revue médicale... Pour résumer, c'est la prochaine étape de la cyber-modification neurologique...

J'ai senti venir un discours scientifique. O.K., accrochons-nous !

— Actuellement, pour améliorer les réflexes, on est obligé de greffer des petits dispositifs nommés « initiateurs » au cortex et aux glandes surrénales. Quand le sujet veut passer la surdémultipliée, une interface neuro-électrique sélectionne le « code vert » approprié. Celui-ci active les puces de commande implantées dans le cerveau, lesquelles mettent en services les « initiateurs ». Tu me suis ?

— Ouais...

— Bien entendu, cette méthode est extrêmement invasive : interface, puces de commande, initiateurs, sans parler des circuits nécessaires pour que ça fonctionne en synchrone. Tu vois le tableau ?

Je voyais, oui...

— Et la technologie du turbo est moins invasive, c'est ça ?

— Beaucoup moins ! D'après ce que j'ai compris, voilà comment ça marche : quand une personne non modifiée a besoin d'adrénaline – parce qu'elle a peur ou qu'elle est en colère –, le système nerveux envoie une impulsion aux surrénales... (Il hésita.) Je simplifie peut-être trop ?

— Je ne vais pas devenir installateur de turbos, mon vieux. Simplifie autant que tu voudras, pourvu que je comprenne comment ça marche. D'accord ?

— D'accord. Les chercheurs qui planchent sur le développement des cyber-modifications se sont un jour posé la question suivante : pourquoi implanter tout ça alors que le corps est déjà équipé ? Je veux parler du cerveau et des nerfs, bien entendu. L'astuce qu'ils ont imaginée, c'est de donner au sujet un contrôle conscient des mécanismes neurologiques utilisés naturellement par le corps : En théorie, on peut adapter le turbo au datajack d'un sujet. Quand le type veut accélérer ses réflexes, il *pense la commande appropriée*. Le turbo l'enregistre et la transmet au cerveau, qui envoie un signal aux surrénales. Mieux encore, si l'individu a un implant cybernétique – une jambe, les yeux, etc. –, on intègre le turbo au système, et on utilise l'interface neurologique déjà en place. Toujours en théorie,

l'amélioration devient presque naturelle parce qu'elle utilise les transmetteurs normaux du corps...

— C'est extraordinaire ! Pourquoi n'est-ce pas encore commercialisé ?

— Rien n'est jamais aussi simple que la théorie. Tu te souviens de notre conversation sur le grille-neurones ? Le régime moteur qui passe sans transition du ralenti au maximum ? C'est exactement ce que fait la technologie du turbo. Selon la littérature, on n'a jamais essayé sur un humain ou un métahumain. Sur des chiens, oui...

— Résultat ?

— Des cabots super-rapides et super-futés qui crèvent super-vite. Beaucoup d'experts pensent qu'on ne dépassera jamais ce stade...

— Et si je te disais que quelqu'un a commencé à distribuer cette merveille ?

— Je te répondrais que ce commerçant aura bientôt des cadavres pour clients. Sauf s'il a trouvé une amélioration inconnue du milieu scientifique. (Il baissa la voix :) Dirk, qui vend, et qui achète ?

— Yamatetsu est le vendeur.

— Inconnu au bataillon. Et le client ?

— L'armée des États-Unis Canadiens et Américains.

— Ça se tient... Comment es-tu tombé sur cette horreur ?

— Il vaut mieux que tu n'en saches rien, vieux. Mais j'ai une dernière question : existe-t-il une ressemblance entre le « turbo » et le grille-neurones ?

— Parfois, je désespère de l'intelligence de la communauté scientifique. À force de tout classer par catégorie, nous passons à côté des interactions que verrait un gamin de douze ans...

— Merci pour le gamin de douze ans, ai-je grommelé.

— Pardon ? Oh, excuse-moi, Dirk, ce n'est pas ce que je voulais dire... Pour répondre à ta question, la réponse est oui. Les deux technologies présentent des similitudes. Les effets sont très semblables. Ça ne m'avait jamais frappé... Comprends que les techniques *pratiques* peuvent être à des millions d'années-lumière les unes des autres.

— Je saisis...

— Dirk, j'ai l'impression que tu t'engages sur une voie très dangereuse...

Je réfléchis à la vitesse de la lumière, et je pris une décision à laquelle je jurai, cette fois, de me tenir :

— Bent, il vaut mieux qu'on ne s'appelle plus pour l'instant. Quand j'en aurai fini avec cette histoire, je te recontacterai... Dans la rue, fais gaffe à qui marche derrière toi.

Son sourire s'est évaporé.

— Compris... Je ferai attention. Mais si ça tourne *trop* mal, appelle-moi quand même. Tu ne peux pas terrasser les dragons tout seul...

— Merci, Bent. Je n'oublierai pas ton offre...

— Ne prends pas froid, vieux frère. À bientôt.

Quand il eut raccroché, je me sentis soudain très seul. Si je ne délirais pas, j'étais entré dans une partie où il n'y avait que de gros joueurs. De *très* gros joueurs !

Le vidéophone sonna, rythmant ma vie comme il le faisait depuis ces derniers jours.

C'était Jocasta. Une délicieuse vision.

— Salut ! Je viens voir si tu as du nouveau.

J'hésitai un instant. L'éjecter du coup, comme Bent, me tentait. Mais c'était idiot. Elle était déjà trop impliquée.

— Et comment ! La partie prend de l'ampleur, ma douce...

Je lui racontai tout, y compris la disparition de Theresa. M'épancher me fit un bien fou...

— Merci de me faire confiance, dit Jocasta quand j'eus terminé. Désolée pour ta sœur. Le troll l'a peut-être conduite dans une autre clinique. Il ne faut pas désespérer, Dirk...

— Ouais...

Sa voix s'était adoucie pendant qu'elle parlait de Theresa. Soudain, elle redevint très professionnelle :

— Tu crois dur comme fer à la connexion entre ce fameux turbo et le grille-neurones, hein ?

— Une intuition. Mais j’y crois, oui.

— Tu réalises que ça revient à accuser Yamatetsu de dealer le grille-neurones ?

— C’est le plus probable, en effet. Du moins si c’est la même technologie. Quelle corpo cracherait sur une telle source de bénéfice ?

— Pas d’accord ! C’est trop risqué. Il doit y avoir une autre raison.

— Je t’écoute...

— Ton copain le toubib (c’est comme ça que j’avais présenté Bent) dit qu’il n’y a pas encore eu d’expérience sur des sujets humains. Exact ?

— Exact.

— Mais il leur faut une expérimentation humaine avant de vendre à l’armée ?

Je voyais où elle voulait en venir.

— Tu penses qu’ils utilisent le grille-neurones pour tester le projet SIESSP ?

— Futé, non ?

J’ai grogné mon assentiment. Ça se tenait, mais je n’étais pas convaincu à cent pour cent. Une partie de mon cerveau disait : « Vous brûlez, mais c’est pas ça ! ».

— Il manque un élément..., ai-je marmonné.

— Lequel ?

— Si je savais...

— Et Crashcart, comment tu l’intègres dans le jeu ?

— Une clinique Crashcart a greffé un circuit grille-neurones à Daniel Waters.

— Selon ton copain, corrigea Jocasta.

Je bondis à la défense de Bent :

— Mêmes symptômes, mêmes principes...

— Des ressemblances, Dirk. C'est tout... As-tu pensé qu'ils ont peut-être voulu greffer un *turbo* à Waters ?

— Pour quoi faire ?

— Ils luttent à mort contre DocWagon. Une idée publicitaire, peut-être. Ou...

— Un autre moyen de tester le turbo ?

— C'est peut-être même pour ça que Yamatetsu a créé Crashcart.

— Des cobayes humains gratuits...

— Et c'est pour ça qu'ils tentent de flinguer DocWagon. Sans concurrence, plus personne ne risque de découvrir leurs magouilles.

Un instant, l'enthousiasme de Jocasta m'emporta sur ses vagues. Mais je retombai vite. Cette construction ne tenait pas debout. Une fois de plus, j'eus le sentiment que nous passions à côté de quelque chose d'essentiel. En possession de la plupart des pièces du puzzle, nous restions incapables de le reconstituer...

— Un problème ? demanda Jocasta.

— Je n'y crois pas...

— Pourquoi ?

— Une intuition, toujours...

— Dirk, ce truc me dépasse. Je voudrais m'enterrer dans un trou et ne plus en sortir, tu comprends. Toi, tu as l'habitude, c'est différent.

— Tu parles ! Mais garde-moi quand même une petite place dans ton trou, ma poule...

— J'y penserai... Que vas-tu faire ?

— D'abord, essayer de retrouver ma sœur. Ensuite, je me mettrai en quête des pièces manquantes.

— Tiens-moi au courant. Voilà mon numéro. (Une suite de chiffres apparut sur l'écran, qui les enregistra.) J'espère que tu la trouveras...

— Merci...

Elle coupa la communication avant que je puisse ajouter quelque chose.

Les hôpitaux de Seattle sont très jaloux de la vie privée de leurs clients. Appeler pour avoir des renseignements sur la santé d'un malade est généralement voué à l'échec.

Comme il faut bien que tante Anna sache dans quel établissement on a transporté oncle Ted, il existe un réseau télématique qui permet d'obtenir ce type de données. Mais c'est l'hôpital qui vous rappelle. Après avoir effectué certaines vérifications, bien entendu.

Je lançai une recherche au nom de Theresa Mary Montgomery. Avec un peu de chance, mon numéro ne se serait pas encore autodétruit, et la réponse m'atteindrait.

De toute manière, ça ne mangeait pas de pain !

Mais ça prendrait du temps. Seattle s'enorgueillit de quelques soixante hôpitaux et cliniques...

Ce travail terminé, j'appelai Naomi Takashani. Elle était chez elle...

— Oui ? dit-elle, méfiante de se trouver devant un écran noir.

— J'ai entendu dire que vous cherchiez un tueur à gages. Ça m'intéresse...

— Dirk ? Tu peux montrer ta sale tête, je suis seule.

J'ai allumé la caméra.

— Désolé, on n'est jamais trop prudent. Comment tu vas ?

— Débordée ! Je me tape tout le boulot courant des gens chargés de retrouver un dingue nommé Dirk Montgomery.

Charmant. Ça m'a douché.

— Ils prennent ça tellement au sérieux ?

— Tu peux le dire ! Jamais vu un branle-bas de combat pareil. Tu dois t'être fourré dans un sacré pétrin.

— C'est vrai, mais je ne peux rien te dire.

— Je suppose que tu as besoin de mon aide ?

— Oui. Mais je pose une condition : sois d'une extrême prudence. Si tu dois t'exposer, je préfère m'en passer. D'accord ?

— Tu parles à une vieille renarde, Dirk. Aucun problème.

— Je veux tout ce que tu peux obtenir sur Yamatetsu. En particulier ce qui concerne Seattle *et* qui intéresse Lone Star.

— Compris. Autre chose ?

Une idée farfelue m'a traversé l'esprit :

— Naomi, tu sais où je pourrais acheter une puce grille-neurones ?

Certains s'étonneront d'une vie aussi bourgeoise, mais je n'avais jamais fréquenté le milieu des dealers de puces. Comme des millions de citoyens, j'imaginais que ça se passait dans des maisons désertes hantées par les rats et la lie de l'humanité.

Fictions tridéo obligeant, pas vrai ?

Il existe peut-être des endroits pareils pour les amateurs de frissons. Mais Naomi m'adressa à une boutique spécialisée, en plein cœur d'un centre commercial.

Vous avez bien entendu : un foutu centre commercial !

La « Boutique de la Tridéo » était sise dans le centre d'Overlake, près de Touristville, une banlieue de Redmond.

Le vendeur ressemblait à ses confrères du prêt-à-porter. Poli, clean, serviable...

— Je peux vous aider, monsieur ?

— Oui... Sans doute... Je cherche une puce qui vient de sortir. Un truc d'enfer, à ce qu'on dit.

— Les nouveautés sont sur le présentoir de gauche. Quelque chose vous tente ?

— Non... Je veux du musclé. Un machin qui secoue les neurones... Vous voyez ce que je veux dire ?

— J'ai bien peur que non...

Du vent, bien sûr. Après tout, je pouvais être un flic. Le grille-neurones ne devait pas être follement légal.

— Écoutez : je veux du 2XS. Vous prenez mon fric, oui ou merde ?

Je lui tendis un créditube certifié.

— La maison se fait un honneur de satisfaire sa clientèle. Si vous voulez bien attendre un moment...

Il revint avec une petite boîte colorée.

— Je pense que ça devrait vous aller...

Le titre du programme était : *De la place pour deux*. Officiellement, une vidéo porno. Si le type me faisait casquer cinq cents *nuyens* pour quelques paires de fesses, il devait bien se douter que je reviendrais lui parler du pays. Donc, l'emballage était trompeur.

Dans quoi étais-je en train de m'embarquer ? D'après Bent, le grille-neurones était un tueur électronique. Je n'avais pas envie de crever. De plus, ma tempe ne portait pas de cyberware.

Alors, c'étaient quoi, ces foutaises ?

Une version moderne du vieil adage : « Connais bien tes ennemis ! ».

Theresa se bourrait le crâne avec ces puces. Une raison de plus pour que j'essaye.

Impossible ? Mon œil : j'avais Buddy...

La petite princesse déchue mijotait dans une phase neutre de son cycle. Même son synthé était à un niveau presque humain.

— Salut, Dirk. Dépêche-toi d'entrer, que je referme...

Bon, il ne fallait pas trop en demander.

— Salut, Buddy. En forme ?

— Dirk, tu es tendu à craquer. Accouche avant d’exploser.

J’ai sorti ma fausse puce porno.

— Je veux essayer ce truc.

— Mon garçon, je connais des adresses où...

— Oublie l’emballage ! J’ai besoin de ton connecteur.

— C’est une simsens ? Plus que ça, hein ? Une MQLV ?

— Encore plus fort ! Buddy, tu peux m’aider ?

— Bien sûr. Si je veux...

— Et tu veux ?

— Assieds-toi !

J’ai obéi. Elle a déballé la puce.

— Plus fort qu’une MQLV ? a-t-elle demandé en la tournant entre ses doigts.

J’ai acquiescé.

— Buddy, je veux essayer une minute, pas plus. Après, tu détruiras la puce. Compris ? Une minute !

— Dirk, tu as peur de ce truc ?

— Oui.

— Trente secondes ! (Elle brancha son Excalibur.) Pas une de plus.

— Buddy, ne viens pas avec moi, surtout...

— T’accompagner ? Je tiens à mon cerveau, gamin. Mais je surveillerai ton électroencéphalogramme. C’est tout ce que je peux faire.

Ça m’a un peu rassuré.

— Enlève ton manteau, et donne-moi ton flingue, au cas où tu péterais les plombs.

J’ai obéi. Buddy m’a collé des électrodes sur le front.

— On y va, petit. T’inquiète pas, Buddy te tient la main...

Je suis au sommet d'une colline ; à mes pieds s'étend le champ de bataille, et mon armure renvoie fièrement les rayons du soleil levant. Je suis le roi ! De par le sang et la valeur, la couronne que je porte n'est pas usurpée. Aucun homme ne m'a vaincu en combat singulier. Des dizaines ont essayé, toujours en vain...

Je sens le poids rassurant de ma hache au bout de mon bras. La hampe est constellée d'encoches, chacune représentant une vie. Oui, j'ai tué, et je tuerai encore. C'est mon droit, mon honneur, et ma responsabilité.

Dans la plaine, l'ennemi avance. Bientôt, mes hommes et moi fondront sur ces chiens comme des loups sur un troupeau de moutons. Ah ! sentir la folie du combat dans mes veines !

Sois patiente, ma hache, bientôt tu boiras de nouveau le sang. Une nouvelle victoire saluera ma grandeur, faisant de moi le plus formidable guerrier de tous les temps.

Le jour se lève, il va falloir tenter de tuer ! Mes fidèles soldats sont prêts. Mon cœur bat la chamade, heureux de l'approche du dénouement.

Un instant, je me demande ce que ressentent les mortels, soumis à la peur et aux diktats de la chance. Mon imagination ne peut concevoir un tel calvaire. Je suis un roi, et un dieu. Le temps et la mort n'ont pas prise sur moi.

J'entends du bruit dans un bosquet, sur ma droite. L'ennemi ! Un commando de tueurs !

Les imbéciles, ils ne sont que huit ! Ont-ils jamais compris qui je suis ?

Venez donc, barbares ! Un chevalier vous défie ! Un dieu vous écrasera...

Quel bonheur ! Huit crétins à tailler en pièces. Que je suis heureux !

Au premier coup, je fais mouche, décapitant un impudent. Du sang gicle sur ma poitrine bardée de fer...

J'étais étendu sur le sol – quelque part.

L'appartement de Buddy, peut-être ?

J'ouvris les yeux. Une femme me regardait, le visage parcheminé.

Une morte ?

Je tendis une main vers ma hache...

Ma quoi ?

— Dirk, fiston...

Bien sûr, c'était ça, mon nom. Dirk Montgomery, né à Seattle, élevé à Seattle, réfugié dans les ombres de Seattle...

Foutue vieille ! Pourquoi m'avoir pris ma hache, mon armure, mon immortalité ? Je vais la tuer !

Tuer Buddy, moi ?

Oui ! Après, je pourrais revenir au sommet de ma colline.

— Dirk !

La puce est encore dans le lecteur. Il suffit de rétablir la connexion. Debout ! Courage !

Buddy avait deviné mes intentions. Elle éjecta la puce et la jeta par terre.

Cassée ! Cassée ! *Non ! Non !*

Au secours, la nuit tombe...

Je revins à moi avec un atroce sentiment d'hébétude, toujours étendu sur le sol de l'appartement de Buddy.

Moi – quel curieux concept...

— Dirk ? s'enquit la decker.

— Oui, c'est ça, Dirk...

Je me fis subir un bref check-up psychique. J'étais triste et terrifié. Triste d'avoir perdu l'immortalité, terrifié d'avoir cru aussi fort à ces conneries.

Me levant sur un coude, j'aperçus les débris de la puce. Buddy l'avait vraiment détruite. J'en fus merveilleusement soulagé.

— Fiston, ça gaze ?

Jamais elle ne m'avait parlé aussi gentiment. Une fois encore, j'ai pensé à la superbe brune de la Matrice.

Buddy, putain de monde !

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je surveillais ton activité cérébrale. Elle a... Dirk, elle s'est *modifiée*. On aurait cru le tracé d'un psychotique. Je t'ai débranché en catastrophe. Comment c'était, pour toi ?

— Un autre monde... Un dieu sur une colline, qui regarde ses proies avec un appétit de vampire. Un dieu immortel et vorace...

— Calme-toi, c'est fini. Cette puce, c'est quoi ?

— 2XS – grille-neurones pour les intimes.

— Les MQLV, c'est du sucre, à côté !

— Oui. Combien de temps ça a duré ?

— Même pas dix secondes.

En temps subjectif, cela avait été beaucoup plus long...

Après l'examen psychologique, je m'intéressai à mon physique.

La catastrophe !

J'étais vidé comme à l'issue d'un marathon, précédé d'un combat de boxe et de trois nuits sans dormir. Prenant mon pouls, je constatai qu'il frisait les cent quatre-vingts.

Bent avait raison : ce truc tuait les utilisateurs comme des mouches.

Une horrible idée me traversa l'esprit.

— Buddy, le connecteur ne restitue pas à plein la puissance de la puce, hein ? Quelle est la déperdition ?

— Au bas mot cinquante, soixante pour cent.

Foutredieu !

— Alors, par l'intermédiaire d'un datajack, l'effet est plus intense ?

— C'est sans commune mesure, fiston.

Bon sang, Theresa !

15

Sur le chemin du retour, j'eus plusieurs accès de *revenez-y*. Alors que je croyais avoir chassé l'expérience de mon pauvre crâne, elle attaquait en force, agitant d'atroces tentations devant les yeux mentaux du pauvre type que j'étais.

La puissance du dieu-guerrier, son immortalité, sa rage de boire le sang, plus jamais je ne les éprouverais. Était-ce acceptable ? Ou s'agissait-il d'un sort pire que la mort ?

Survit-on à une perte aussi cruelle ?

Comme tout le monde, j'avais déjà pensé au suicide. Il n'y a guère exercice intellectuel plus sain, à condition d'en rester à ce stade éthéré. Ce jour-là, sur la route de Purity, l'idée d'en finir avec la vie ne me semblait pas un raffinement de parano, mais une option parmi d'autres.

J'en fus terrifié.

Si Buddy n'avait pas détruit la puce, comment aurais-je agi, sachant qu'il aurait suffi d'un geste pour retrouver la colline, l'ivresse du dieu et le goût du sang ?

Il n'y avait pas photo ! La puce intacte, j'aurais fait des pieds et des mains pour me soumettre de nouveau à sa merveilleuse influence.

Même en sachant qu'il s'agissait d'une illusion mortelle ?

Bien sûr que oui !

Bent l'avait bien dit : un seul trip suffit. La vraie vie a l'air si terne, quand on déplane.

Theresa était probablement tombée dans ce piège. Quoi de plus logique ? Elle avait un datajack, et des années de défonce électronique

derrière elle. Goûter au grille-neurones était une démarche « normale ». À présent, elle se trouvait coincée. Foutue...

C'était ça, l'explication de sa disparition ! Me souvenant de ma conversation avec Phyllis Dempsey, certaines de ses paroles me revinrent à l'esprit : *Nous n'avons pas eu d'admission. C'est rare, mais ça arrive.* Elle était sincère. Seulement, ça ne prouvait rien. Le médecin-chef d'une clinique ne s'occupe pas directement des admissions. Il est de garde en réa, ou en salle d'op. Les admissions sont une affaire de lampistes.

Un scénario se forma dans ma tête : Fitz dépose Theresa dans l'entrée de la clinique. Après avoir volé un badge en guise de souvenir, il s'éclipse pour ne pas avoir d'embêtement.

Souffrant d'une overdose de grille-neurones, Theresa échappe à la surveillance du ou de la lampiste. Errant dans les rues, elle se fait égorger dans quelque coin sombre.

Le débile de la réception n'ayant pas encore rempli de formulaire, on ne peut pas parler *d'admission*, n'est-ce pas ?

Le lampiste n'est sûrement pas allé se vanter de son exploit auprès du docteur Dempsey. Et voilà l'histoire de Pud réconciliée avec la thèse officielle de la Confrérie.

Comme je n'avais pas reçu de réponse positive des hôpitaux, il était temps d'étendre le champ de mes investigations. (Theresa ne s'était peut-être pas fait égorger. Le pessimisme a du bon, à condition de savoir se modérer...)

Quand j'arrivai à destination, ma tête était redevenue celle de Dirk Montgomery, détective des ombres confronté à un moment particulièrement misérable de sa vie.

Je devais une fière chandelle à Buddy. Trente secondes de ce truc, et j'aurais été cuit...

Avant de dormir – mais gare aux rêves ! – j'avais une petite chose à faire.

Comme prévu, j'obtins le répondeur de Naomi, qui dévida son annonce type. Après le bip, je laissai un message :

— Ma grande, j'ai un autre travail pour toi. C'est prioritaire sur... hum... la commande précédente. Ma sœur a disparu. Un mauvais trip électronique, je crois. Tu peux vérifier dans le fichier de Lone Star ? Si elle est... morte... la boîte le sait forcément. Tu connais la procédure, pas la peine de te faire un dessin. Theresa Mary. Blonde. Sans numéro personnel d'identification. Je sais, ça ne va pas t'aider, mais je n'y peux rien. Merci d'avance...

Voilà ! C'était tout ce que je pouvais faire.

Je me suis couché, certain de passer une nuit épouvantable.

Au matin, je me suis réveillé avec la plus belle gueule de bois métaphysique de mon existence. De mes rêves, je ne me souvenais de rien, sauf qu'ils auraient rendu dingue un congrès de psychiatres.

Sautant du lit, je suis allé devant ma glace, histoire de me raser.

Quelle erreur ! Devant mon reflet, une sorte de panique me submergea. Bon sang, qui était le guignol jouant au détective dans cet appartement minable ?

Moi ? C'est une blague ?

J'eus l'impression qu'une paire d'yeux impitoyables me regardaient comme un entomologiste observe un insecte.

Le hic, c'est que c'était *mes* yeux !

Pour la première fois de ma vie, je sentis qu'il me fallait parler à quelqu'un, coûte que coûte. Sinon, ma santé mentale n'aurait plus été qu'un souvenir.

Fébrile, je composai le numéro de Jocasta.

— Oui ? me répondit un écran noir.

— Jocasta, c'est Dirk. Active la caméra. J'ai besoin de te voir.

Elle obéit, et je ne pus m'empêcher de sourire. Drapée dans une robe de chambre, la sœur de Lolly avait l'œil hagard et le cheveu en bataille. Jamais je ne l'avais vue sans son uniforme de poupée corporatiste. Pour être honnête, je la préférais nature...

— Bonjour, dis-je en activant ma propre caméra.

— Il est tôt, Dirk. Du nouveau sur ta sœur ?

Je fus surpris et touché que ce soit sa première question.

— Rien de bien encourageant. Mais laisse-moi te raconter ma journée...

À part mes démêlés avec les Rôdeurs de la Nuit, je n'omis rien.

— Dirk, le grille-neurones est pire qu'une bombe atomique, dit-elle quand j'eus terminé. Je n'aurais pas eu le courage d'essayer. Pour ta sœur, tu as pensé à la magie ?

— Non, pas vraiment...

— Un mage peut la retrouver, tu sais...

— Ouais... Je n'en connais pas. Et il faut lui confier un objet personnel du sujet, non ?

— Pour certains rituels, oui. Quelques mages peuvent retrouver une personne en passant par le plan astral. Tout ce qu'il leur faut, c'est une image mentale du disparu.

— J'ignorais... Tu peux m'apprendre autre chose sur la question ?

— Dirk, je ne suis pas experte en la matière. J'y touche un peu, c'est tout. Tu devrais appeler Harold.

— Tu y touches ? Bon sang, tu es une magicienne ?

— Non. Je serais plutôt du côté chaman. Mais je ne suis pas *une chaman*, comprends-tu ? J'ai une infime parcelle de pouvoir. Ça ne suffit pas.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

— Nous n'avons jamais abordé le sujet. C'est tout.

— Dis-m'en plus. De quoi es-tu capable ? Ça pourrait être important...

— Je ne peux pas faire grand-chose. Mais parfois, je sens... des trucs bizarres.

Elle semblait embarrassée.

— Continue, l'ai-je encouragée.

— Tu sais que beaucoup d'enfants ont des amis invisibles ? J'en avais un. Lolita était toujours entourée de petits camarades. Moi, j'aimais mieux

la solitude. Quand c'est arrivé, j'avais dix ans et je me promenais dans la rue – elles étaient plus sûres qu'aujourd'hui, persuadée que Sarah m'accompagnait (Elle rosit.) Sarah était mon amie invisible...

J'avais compris, mais je ne dis rien.

— Je traversais la rue. Le feu était vert pour les piétons. Un homme marchait à côté de moi. Il ressemblait beaucoup à mon père. Il m'a souri en disant que c'était une belle journée pour se promener. Nous étions au milieu de la rue quand j'entendis autre chose...

Elle se troubla. Je l'aidai d'un sourire.

— Une voix murmurait mon nom. « Jocasta. Jocasta. » Ça n'était pas celle d'un homme, ni d'une fillette. « Jocasta... » a répété la voix. J'ai regardé le passant : il n'avait pas entendu.

« Alors j'ai compris que c'était Sarah qui parlait. C'est absurde, je sais, mais j'aurais mis ma tête à couper que c'était elle. J'étais terrifiée ; pourtant une idée s'imposait à mon esprit : *partir de là !* J'ai fait demi-tour, et j'ai couru jusqu'au trottoir. L'homme m'a regardé, interloqué. Il allait dire quelque chose, quand...

Je devinai la suite...

— Une voiture est arrivée à toute allure. Une décapotable noire Acura Turbo. Dirk, je la vois encore ! Elle ressemblait à une panthère. L'homme n'a pas eu le temps de réagir. Percuté de plein fouet, il a fait un vol plané de près de vingt mètres. Sa tête a éclaté. Le chauffeur de l'Acura a paru vouloir s'arrêter, puis il a accéléré à fond. Je suis restée immobile à attendre la police. Si Sarah n'avait pas dit mon nom, je serais morte avec l'inconnu. Ça me terrifiait...

J'imaginai la petite fille modèle qu'elle devait être, confrontée à une réalité aussi déconcertante.

— As-tu compris ce qui s'était produit ?

— Jamais vraiment. Je crois que Sarah était... un esprit attiré par mon besoin d'amitié. Je ne sais pas, Dirk...

— Et après ?

— Après ? J'ai grandi, tout simplement. Et je n'ai jamais plus marché avec mon amie invisible. Quand j'évoquais ce terrible jour, je trouvais une

foule d'explications « rationnelles ». Je me disais que Sarah était l'expression de mon inconscient, qui avait senti le danger. Tu sais combien les être humains sont doués pour se mentir à eux-mêmes...

— J'ai une petite idée de la question, oui...

— En vieillissant j'ai commencé à sentir une sorte de *fraternité* avec la terre. Comme si nous avions des affinités d'âme. (Elle rit.) Quand j'ai une idée, elle tourne vite à l'obsession. J'ai suivi des cours de biologie et de botanique, puis j'ai fait une licence d'écologie. Entrant en maîtrise, j'ai rencontré Harold...

Le type qu'elle me conseillait d'appeler.

— C'est qui, ce pèlerin ?

— Harold Qui Marche Dans Les Ombres. Un chaman Chien, et un des meilleurs néo-écologistes du monde. J'ai présenté ma thèse sous son égide...

Au ton de sa voix et à la lueur de son regard, j'aurais parié que leur relation n'en n'était pas restée là.

— Harold a senti une étincelle de pouvoir en moi. Il a dit que j'avais le potentiel pour devenir chaman.

— Et alors ?

— J'ai essayé, plus pour lui plaire que par intérêt véritable. J'ai adopté son totem. Chien, et j'ai tenté de retenir ce qu'il m'enseignait. Ça n'a rien donné. Pour réussir, il faut le *vouloir* et accepter de payer n'importe quel prix. J'aimais mieux les sciences naturelles que les arts occultes, voilà tout. Avec le temps, j'ai fini par en vouloir à Harold d'avoir tenté de me transformer...

— Et tu as rompu avec lui !

— Mon Dieu, suis-je si transparente ? Tu as deviné juste. *Nous* avons rompu à cause de ça. Mais nous travaillons encore ensemble, et nous sommes restés bons amis.

— Et que reste-t-il de ta magie ?

— Quelle question poétique ! Ce que je peux faire, tu veux dire ? Un peu de projection astrale. Pas souvent, et toujours au moment où ça

m'arrange le moins. C'est à peu près tout. Une fois, j'ai évoqué un esprit. Enfin, Harold m'a beaucoup aidée, et ce n'était pas une réussite. L'esprit a fichu la trouille à tout le campus ! Tu veux que j'appelle Harold ?

— Non, pas pour le moment. Plus tard, peut-être, si les moyens normaux échouent. Inutile d'impliquer d'autres innocents dans cette affaire...

Elle parut approuver.

— Tes projets, dans l'immédiat ?

— Attendre, ai-je lâché avec un soupir.

— Et à propos de M. X. ?

— Même programme. Tous mes contacts sont sur le sentier de la guerre. Quand viendront les premiers résultats, j'aviserais.

— Dirk, je suis douée pour la recherche, tu sais. Si tu veux, je peux m'y mettre.

J'ai pris le temps de réfléchir.

— C'est une idée... Mais il faudra être très prudent. Si Yamatetsu est vraiment impliquée, il y aura des programmes de surveillance et de la GLACE pour protéger ses fichiers. Peut-être même des deckers...

— Je ne m'attaquerai pas à la corpo, n'aie crainte ! Tu veux connaître un des principes de la recherche scientifique : « On apprend toujours beaucoup sur un processus inconnu en étudiant comment il influence les domaines qu'on maîtrise. »

— Très joli... C'est toi l'experte. Mais ne te fais pas tuer. Ce serait du gaspillage.

— J'ai un planning trop chargé pour trouver le temps de mourir ! Mais toi, sois prudent aussi. Et bonne chance avec Theresa !

Sur un dernier sourire, elle coupa la communication.

Le proverbe prétend qu'il faut se méfier du feu qui dort. Je n'y ai jamais cru. Pour moi, les feux qui dorment finissent toujours par s'éteindre. Dans le cas de Jocasta Yzerman, j'envisageais de revenir sur mon jugement.

Elle était l'exact opposé de sa sœur. Lolly montrait au monde un visage passionné, doux et vulnérable, alors qu'elle était plus froide et calculatrice qu'un ordinateur. Jocasta affichait l'inhumanité courante chez les garces corporatistes de tout poil. Mais c'était un masque. Derrière, il y avait plus de passion *et* de compassion que Lolita eût jamais pu en éprouver.

Comme souvent ces derniers jours, j'étais étendu sur mon lit, les yeux au plafond, priant pour que les heures avancent plus vite. La matinée s'était traînée ; le début d'après-midi menaçait d'être mortel. Je m'étais juré de ne pas appeler Naomi avant quinze heures trente. Il en était quinze depuis une éternité !

Au diable les promesses ! Bondissant sur mes pieds, je composai le numéro direct de ma copine.

L'écran s'alluma : l'image d'une femme en tenue s'afficha en lieu et place de celle de Naomi. En principe, il n'y avait pas de personnel en uniforme dans son département.

Où était le lézard ?

— Relations publiques de Lone Star, dit la cerbère.

Je coupai la communication sans demander mon reste. Vérification faite, c'était bien le numéro de Naomi. Le standard électronique se serait-il trompé ? C'était possible, mais je n'y croyais pas une minute.

J'enfilai mon imper blindé et sortis. Quand j'eus trouvé une cabine publique en état de marche – un exploit dans les Barrens – je réitérai mon

appel. (Objectif obstrué, bien sûr.)

La même face de porte de prison me répondit :

— Relations publiques de Lone Star.

— Heu..., commençai-je en déguisant ma voix, je voudrais causer à Naomi Takahashi.

— Désolée, elle n'est pas disponible. Qui la demande ?

— Un copain à elle. Gerry Moore. Je suis en ville pour quelques jours, et j'aimerais la voir. Vous pouvez me la passer ?

— Veuillez brancher votre caméra.

— J'appelle d'une cabine. Le système vidéo est nase.

Aux yeux de la femme, je vis qu'elle était en train de composer sur son clavier une demande de recherche d'appel. Je sentis mon estomac se nouer.

— Écoutez, je peux lui parler, ou non ?

— Désolée, dit-elle, mais M^{me} Takahashi a été tuée dans l'exercice de ses fonctions.

J'eus le sentiment que mon univers s'écroulait.

— Vous êtes toujours en ligne ? s'énerva la cerbère.

Je vis qu'elle allait couper la communication.

— Quand ? ai-je réussi à dire.

— Je n'ai pas le droit de divulguer cette information.

C'en était trop. J'ai explosé :

— Elle travaillait aux archives, bon sang ! Comment peut-on mourir dans l'exercice de ce genre de fonctions ? Un accident de clavier ? Une armoire lui est tombée sur la tête ?

La cerbère ne se démontra pas :

— Il y a eu récemment des attaques terroristes contre Lone Star et ses employés. M^{me} Takahashi fut victime d'un attentat. Le service funéraire est prévu pour...

J'ai coupé la communication d'un magistral coup de poing. Naomi était morte !

Morte à cause de moi ! Morte pour avoir creusé trop profondément dans le bournier Yamatetsu !

— Buddy ! Buddy ! Si tu es là, réponds ! C'est une question de vie ou de mort !

Revenu chez moi, hébété par la nouvelle de la mort de Naomi, j'avais songé un instant à me soûler pour oublier. Mais ç'aurait été trop facile. Donc, je me suis décidé à appeler la decker.

L'image de l'icône de mon amie emplit l'écran. Encore une de ses inventions tordues. Une Buddy telle qu'en elle-même, ridée et ravagée, mais totalement électronique. Un cauchemar de pixels...

— Dirk, qu'est-ce que tu veux ? Je suis occupée, nom de Dieu.

— Naomi est morte, dis-je, les mots m'arrachant la gorge.

— Nao... qui ?

Les deux femmes ne s'étaient jamais rencontrées. J'avais oublié...

— Une vieille amie... Quelqu'un qui comptait beaucoup pour moi. J'ai besoin de ton aide.

— Pourquoi ?

— J'ignore comment elle est morte. Tu devrais trouver ça dans la Matrice de Lone Star.

— Encore Lone Star ! Tu veux ma peau ?

— Ça ne devrait pas être si difficile... Ce n'est quand même pas une affaire d'État.

— Ouais... Sois maudit, Dirk ! Mais je ne peux rien te refuser...

— Cherche dans le fichier des Relations Publiques. Je suis sûr qu'il y a un minimum de GLACE.

— Tu es sûr, hein ? Tarifs habituels ?

— Le double ! ai-je dit sur une impulsion. Mais je veux les résultats vite.

— C'est ton fric..., répondit l'icône de Buddy.

— Il y aurait autre chose...

— Je m'en doutais !

— Je vais te modémiser le numéro personnel de Naomi. Tu peux pirater ses fichiers ?

— Cette fille essayait de t'aider ?

— Tu as tout compris.

— Marché conclu. Tarif double pour Lone Star. Je t'offre le reste. J'appellerai...

Elle n'a pas été longue. Moi, j'avais attendu comme un zombie, une bouteille de bibine à portée de la main.

Naomi était morte !

J'aurais donné n'importe quoi pour fuir dans la réalité virtuelle du grille-neurones...

Cette fois. Buddy apparut en personne.

— Tu as quelque chose pour moi ?

— Le rapport sur la mort de ton amie. Tu es prêt à le recevoir ?

— Paré.

L'opération prit à peine deux secondes. Il ne devait pas y avoir un roman. Je verrais bien quand Buddy aurait raccroché.

— Et son système informatique ?

— Rien.

— Buddy... Je ne sais pas moi-même ce que je cherche. Tu devrais me transmettre tout en vrac, je ferai le tri.

— Il n'y a rien, te dis-je. La mémoire de l'appareil est vide. Pas de programme, pas de donnée. Quelqu'un m'a prise de vitesse.

— Tu veux dire qu'on a tout effacé ?

— Exactement. C'est à la portée d'un decker moyen.

— Elle avait découvert quelque chose, c'est sûr...

— Ouais... On l'a tuée pour qu'elle ne parle pas.

Elle avait l'art de remuer le couteau dans la plaie.

— Merci, Buddy. À bientôt.

— Salut. Désolée pour ta copine. N'oublie pas de me payer.

J'engageai le transfert de fonds. Quand ce fut fait, j'appelai à l'écran le rapport sur la mort de Naomi.

Ce jour-là – hier – Naomi était venue travailler très tôt, probablement pour rattraper du retard. À neuf heures trente, elle avait pris l'ascenseur pour se rendre à la cafétéria du dixième étage. Un quart d'heure après, elle l'avait repris pour retourner au trentième.

Il y avait deux autres employés avec elle dans la cabine. Leurs témoignages formaient l'essentiel du rapport.

L'ascenseur passait devant le vingtième étage quand quelque chose se matérialisa entre les trois passagers. Les descriptions se recoupaient assez bien : la créature, un bipède, n'avait rien d'humain, ni de métahumain, et elle était terrifiante. Sans prêter attention aux deux témoins, elle avait fait exploser le crâne de Naomi d'un coup de poing. Puis elle avait disparu – fin de la représentation. Personne ne savait d'où elle venait, ni comment elle s'était introduite dans les locaux de Lone Star.

La conclusion du rapport exhalait un comique involontaire. D'après l'expert, un groupe terroriste avait utilisé une entité magique pour perpétrer un attentat. Naomi avait eu la malchance de se trouver là au mauvais moment.

Misérable foutaise ! Un groupe terroriste assez idiot pour organiser pareil coup mériterait une médaille de civisme. Une seule victime, des témoins, pas de dégâts matériels...

Le QI des gars de Lone Star ne s'arrangeait pas...

Pour moi, les choses étaient claires : la « créature » devait être M. X. en personne, que je savais capable de prendre toutes sortes d'apparences (y compris la mienne pour exécuter Lolita). Naomi était morte de trop de curiosité.

Yamatetsu tirait les ficelles, ça ne faisait plus de doute. Il fallait que quelqu'un s'interpose.

Moi, bien sûr. Il n'était plus question d'envoyer mes amis à l'abattoir.

Comme pour le grille-neurones, je décidai de mieux connaître mon ennemi. La première étape était des plus faciles : une petite virée dans le réseau public d'information suffirait à me renseigner.

Yamatetsu était un monstre tentaculaire. Depuis son siège, à Kyoto, la corpo étendait son influence aux quatre coins du monde. On disait même qu'elle s'était infiltrée à Tir Tairngire, le fief des elfes.

À travers des centaines d'entreprises aux activités variées, Yamatetsu réalisait un chiffre d'affaires colossal. Dans le monde économique, elle pesait *deux fois* le poids de Mitsuhamma.

Et quelque jours plus tôt, je ne connaissais même pas son existence...

À Seattle, l'engagement de la corpo était relativement modeste. Elle possédait le City Center Building, à l'angle de Pike et de la Cinquième, où était sis son quartier général. De là, l'équipe dirigeante – conduite par un certain Jacques Barnard – géraient les destinées d'une douzaine de sociétés représentant à peine trois mille employés. Presque rien pour la géante japonaise !

La corpo avait aussi une adresse à Fort Lewis. Pour qui savait lire entre les lignes, il était clair qu'elle possédait une petite zone industrielle dissimulée parmi les arbres.

Le réseau public ne donnait aucune idée des activités de cette branche du groupe. Mais pour deviner, il n'y avait pas besoin de sortir d'une grande école.

Fort Lewis est le secteur privilégié de l'industrie militaire. C'est là que s'entraînent les forces de sécurité (certains disent : les armées privées) d'une vingtaine de corporations. À mon avis, la division ISP de Yamatetsu ne devait pas être loin...

Tenant d'en connaître un peu plus sur le sieur Jacques Barnard, je revins bredouille. Pas d'adresse postale, ni de numéro de système télécom. Pour le contacter, il fallait passer par le QG de Yamatetsu Amérique.

Très bien, j'avais tiré le maximum de cette source d'information. Comment continuer ?

Je m'assis sur mon lit et formulai la question essentielle : je cherchais quoi, exactement ?

X ! cria une partie de mon cerveau. *Pour le réduire en bouillie.*

En supposant qu'il appartienne à la corpo, où se situait-il dans la hiérarchie ? Il pouvait être un des grands pontes, ou simplement un chef de produit plus ambitieux que les autres.

Pour savoir, je devrais prendre des risques, comme Naomi.

Y étais-je disposé ?

Oui ! Lolly plus Naomi, c'était trop !

Parfait ! Alors en route pour un peu de tactique !

Replongeant dans le réseau, je vérifiai la situation légale de l'appartement de Naomi. Selon le contrat, en cas de décès de mon amie, la location pouvait revenir à ses parents s'ils le souhaitaient. Sans intervention de leur part, l'option expirait le 31 décembre.

En clair, l'appartement, quoi qu'il arrive, resterait vide jusqu'à la fin de l'année.

Un appât parfait. Ma voie était toute tracée : squatter les lieux, le faire savoir, et attendre que X vienne me tuer pour lui sauter sur le paletot.

Simple comme un bonjour, non ?

Avec un tueur comme les autres, j'aurais signé des deux mains. Mais X était un mage, ou un chaman. J'allais devoir combattre le feu par le feu.

Comme tous ceux qui vivent dans les ombres, je tiens les receleurs et les indics pour un mal inévitable. Je déteste traiter avec des intermédiaires et plus encore payer un pourcentage à quelqu'un qui lance les runners dans l'enfer sans jamais se salir les mains.

Même si je lui dois la plupart de mes missions bien payées, je méprise tout particulièrement le prototype de charognard nommé Anwar le Combinard.

Pour l'heure, j'étais fichtrement content qu'il existe.

À l'exception de Jocasta Yzerman – que je refusais d'impliquer –, je ne connaissais pas de mage. Il m'en fallait absolument un pour coincer M. X. Seul, je tomberais dans tous ses pièges...

Anwar devait être d'humeur altruiste. Le nom et les coordonnées que je lui demandai me coûtèrent trois cents *nuyens*. Il en prit soixante-quinze de plus pour organiser le contact. À ce prix-là, c'était donné !

Le mage se nommait Rodney Greybriar. Il habitait Capitol Hill, 1766 avenue Galer, suite 5. Réfractaire aux affaires par vidéophone, il tenait à rencontrer ses clients en personne. Ça ne plaisait pas, mais c'était ça où se passer de soutien occulte.

Je mis le cap sur Capitol Hill.

La porte de la suite 5 n'avait ni judas ni sonnette. Étudiant l'encadrement, le plafond et même le sol, je ne vis pas trace d'un dispositif de sécurité. Pas de caméra, pas de capteur, rien. Les mages n'avaient peut-être pas besoin de ce genre de trucs.

À cette idée, je me sentis bizarrement mal à l'aise. Pour chasser ce sentiment, je cognai à la porte.

Une voix me figea sur place :

— Vous devez être monsieur Dirk...

De belles sonorités féminines. Je me pris à rêver : j'adore que ce genre de contralto me susurre des choses à l'oreille.

Bon, ce n'était pas le moment, je l'admets volontiers. Je tournai sur moi-même pour repérer qui avait parlé. Pas un rat sur le palier, ni dans l'escalier. Ma main se posa sur la crosse de mon Manhunter.

Un rire de gorge salua ce geste.

— Ça commence à bien faire ! ai-je crié.

La voix me répondit, contrite :

— Je suis désolée, monsieur Montgomery, je ne voulais pas vous effrayer. Entrez, Rodney vous attend.

La porte s'ouvrit d'un coup, sans déclic de serrure ni bruit de verrou. Dès que je fus à l'intérieur, le battant claqua derrière moi. Méfiant, je ne lâchai pas la crosse de mon arme et fis de nouveau un tour complet sur moi-même. Les nerfs...

Une magnifique blonde en robe de soie longue vint à ma rencontre.

— Je suis vraiment désolée, mais vous virevoltez si bien... Je vous en prie, c'est tout droit. Je ne vous accompagne pas...

Sacrée donzelle ! Dans d'autres circonstances, je lui aurais montré quelques tours de mon cru. Inutile de rêver, c'était sans doute la compagne du mage...

Traversant un appartement tout ce qu'il y a de banal, j'arrivai dans un bureau où m'attendait un elfe et... la beauté blonde de l'entrée.

Il n'y avait pas d'autres portes. La fille ne m'était pas passé devant, et elle n'avait pas pu faire le tour. Je la foudroyai du regard, priant pour que ce soit la première et la dernière fois que j'aie besoin d'un mage.

Le sourire de l'elfe s'effaça quand il capta ma contrariété.

— Amanda, je t'ordonne de cesser d'embêter notre invité.

Ladite Amanda baissa la tête comme une fillette prise en faute.

— Rodney, je voulais juste m’amuser...

— Je sais. Mais l’amusement et les affaires vont rarement ensemble. Laisse-nous. On reparlera de ça plus tard.

La jolie blonde acquiesça, me sourit, et disparut purement et simplement.

J’ouvris la bouche. L’elfe me devança :

— Je m’excuse pour Amanda. Sa... hum... bonne humeur prend parfois le pas sur son éducation. Je suis Rodney Greybriar. Enchanté de vous connaître, monsieur Montgomery.

Il me tendit la main et je la serrai. Pour un elfe. Greybriar faisait plutôt petit et râblé, son visage étant plus carré que la moyenne.

— Notre ami Anwar affirme que vous avez besoin de mes services ?

Pour la première fois, je remarquai la voix haut perchée de l’elfe, presque féminine, avec une pointe d’accent britannique. (Véritable ? Simulé ? Hum...) En tout cas, l’effet était plutôt comique.

Comme je ne répondais pas, il s’inquiéta :

— J’espère qu’Amanda ne vous a pas trop dérangé...

— Dérangé ? Pas du tout ! Elle m’a fichu une trouille de tous les diables, oui ! Où est-elle passée ?

— Amanda est en quelque sorte ma compagne. J’avoue que je m’en passerais bien en certaines occasions. N’allez pas vous méprendre, j’aime les femmes. Mon opinion serait très différente si elle était humaine ou métahumaine.

J’en restai bouche bée un moment.

— Elle est quoi, alors ? ai-je balbutié.

Greybriar sourit. Malgré moi, je le trouvais sympathique.

— Une bonne question. Il va me falloir du temps pour y répondre. Asseyez-vous, je vous en prie. Un rafraîchissement ?

Je ne pus résister :

— Un thé, je parie ?

— Perdu. À cette heure, je préfère une bière.

— Rien pour moi, merci. Nous parlions d'Amanda...

— Pour les initiés, elle est ce qu'on nomme un *anima* – un esprit. Bien qu'elle n'aime pas en parler, je la soupçonne d'être un esprit des cités...

— Mais..., parvins-je à bêler.

— Je ne suis pas sûr moi-même de savoir de quoi il s'agit. Amanda est très secrète. Elle est venue à moi il y a environ un an. Au début je croyais l'avoir invoquée par erreur. Mais je ne suis jamais parvenu à la bannir. Aujourd'hui, je n'en ai plus envie. Elle est espiègle, mais pas dangereuse...

— J'ai entendu ! J'ai entendu ! claironna la voix de la blonde.

— ... Et absolument charmante !

— Voilà qui est mieux !

J'en revenais de moins en moins.

— Elle vit avec vous ?

— Pas tout le temps. Mais elle se débrouille pour être là quand j'ai de la visite. Dans certains cas, c'est... un peu délicat.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Amanda, c'est son vrai nom ?

— Bien sûr que non ! Nul ne doit le connaître, pas même moi. Bon, assez bavardé ! Que voulez-vous ?

— J'ai besoin d'une protection magique. Une sorte d'alarme astrale. Je serai dans un appartement où certaines *choses* ne devront pas entrer.

— Je vois. De quoi redoutez-vous l'intrusion ?

— Un esprit. Un esprit des cités...

— Oh ? Vous vous êtes attiré l'inimitié d'un chaman, à ce que je vois.

— Pas à ma connaissance.

— Alors, pourquoi un esprit des cités ?

Je lui contai la mort de Naomi. Il écouta sans mot dire. Quand j'eus fini, il prit la parole :

— Ce que vous venez de décrire *peut* être un esprit des cités, mais j'en doute fort...

— De quoi s'agissait-il, alors ?

— De bien des choses... Mais laissons la question de la *nature* pour l'instant... Que savez-vous des protections magiques de Lone Star ?

— Moi ? Rien !

— Moi non plus. Mais j'imagine qu'une organisation pareille ne mégote pas sur ses défenses. La créature n'aurait pas dû pouvoir attaquer votre amie.

— Arrêtez-moi si je délire, mais je pensais qu'une entité assez puissante était capable de forcer n'importe quelle barrière.

— Vous ne délirez pas. En magie comme ailleurs, il n'existe pas de défense inexpugnable. Maintenant, imaginez que vous vouliez prendre Lone Star d'assaut. Je veux dire les armes à la main, avec toute une armée. Que se passerait-il ?

— Il faudrait lutter avec les gardes. Des alarmes se déclencheraient, appelant du renfort...

J'avais compris...

— Une intrusion *magique* aurait dû provoquer un branle-bas de combat *magique*. Est-ce arrivé ? Non. C'est un point à ne pas négliger...

— Je ne le perdrai pas de vue...

— C'est sage. Quant à votre problème d'appartement, je peux vous aider, mais ça sera très cher. Je devrai placer des esprits en faction, et un élémentaire de feu patrouillera en permanence. Nous aurons sans doute besoin d'un guetteur pour vous prévenir en cas de danger. Ça vous semble bien ?

— C'est vous le mage, Rodney.

— Très bien. Pour combien de temps désirez-vous ce dispositif ?

— Une semaine. Au minimum. Maxi un mois.

— Voilà qui va chiffrer. Sept mille *nuyens* la semaine.

— Fais-lui un prix ! chantonna la voix désincarnée d'Amanda.

Greybriar pris l'air offusqué, mais je vis de l'amusement dans ses yeux.

— Puisque Amanda vous aime bien, je peux descendre à cinq mille.
C'est acceptable ?

C'était du vol, mais j'aimais mieux ça que me faire arracher la tête par un monstre.

— Marché conclu.

Je fis le transfert de fonds – une semaine d'avance – et je lui donnai l'adresse de l'appartement.

— Au plaisir de te revoir, Derek ! dit Amanda quand je franchis le seuil.

J'espérais bien ne jamais me retrouver en face d'elle...

18

Quand je repris conscience sur le siège arrière d'une Nightsky, entre deux malabars – un troll et un humain – il me fallut un bon moment pour remettre de l'ordre dans mes idées.

Voyons, j'étais sorti de chez le mage, décidé à rendre une petite visite au QG de Yamatetsu à Seattle. C'était une bonne idée, non ? Pour attirer l'attention de M. X, il fallait que je me montre...

Appelons ça une obsession, mais je pensais toujours que mon homme appartenait à la corpo. Toute l'histoire tournait autour de la filiale armement de la géante japonaise. Si je voulais être l'appât, il fallait faire flotter l'hameçon dans la bonne mare.

Passant une main sur mon crâne, je découvris un superbe œuf de pigeon. Quelques souvenirs me revinrent...

Je m'étais présenté à la réception du City Center Building, où je m'étais mis à poser des questions bizarres. À qui est cet immeuble ? Si je pouvais voir le PDG ? Combien il y avait d'employé dont le nom commençait par X ?

L'employée était restée d'un calme olympien. Comme je voulais attirer l'attention, pas finir en taule, j'avais battu en retraite sur une ultime bouffonnerie.

Pour un premier contact, ça n'était pas si mal...

— Hé, les deux affreux, lequel ma tapé sur le crâne ?

— Ta gueule, norm ! a craché l'ork. Gonfle-nous, et on te rendort pour le compte.

Ces gentlemen m'attendaient à la sortie. Comme je n'ai pas voulu les suivre, ils ont employé des arguments convaincants.

Pour ce qui est d'attirer l'attention sur moi, c'était réussi !

La Nightsky roulait depuis une bonne demi-heure. À première vue, on se dirigeait vers Madison Park, un coin plus chic encore que Bellevue et le Village.

Si ces types avaient voulu me flinguer, ils auraient choisi une poubelle comme Redmond ou Purity. Quelques peu rassuré, je mis ce temps mort à profit pour réfléchir.

Les propos de Rodney, le mage affublé d'un esprit gardien farceur, ne pouvaient signifier qu'une chose : quelqu'un avait *ouvert* les barrières magiques de Lone Star pour laisser passer l'assassin de Naomi. Les implications étaient énormes.

Au diable si je suis un zélateur de cette boîte de malheur. La formation, pour prendre un exemple au hasard, n'est qu'une saloperie de lavage de cerveau. Devenir flic chez Lone Star, c'est vouer sa vie à défendre les riches contre les pauvres, et ce par tous les moyens, légaux ou non.

Ça je l'avais compris, et je ne me faisais pas d'illusions. Mais je pensais que l'organisation, *intrinsèquement*, était un corps sinon sain, du moins *intègre*. Je m'étais trompé.

Et pour infiltrer des taupes chez Lone Star, il fallait être rudement fort !

Un crissement de pneus me tira de ma méditation. Nous étions arrivés.

— Allez, Dunœud, bouge ta viande, on descend.

Je sortis de la voiture pour me retrouver... face à un véritable château. Tout y était, même les tours et les armoiries au-dessus de la porte principale. Un peu sur la droite, dans le parc, j'aperçus un court de tennis ; plus loin s'étendaient les berges du lac Washington. Un superbe yacht de vingt-cinq mètres attendait le bon vouloir de son propriétaire.

Le troll me fit signe d'entrer dans le manoir.

Un valet ouvrit la porte. Traversant des longueurs de couloirs semés de meubles bas et de splendides miroirs, mes cerbères et moi arrivâmes devant une porte gardée par deux colosses en uniforme noir. Ils me fouillèrent, utilisant un détecteur de métal avec une précision de très grands pros. Puis ils nous laissèrent entrer...

La pièce, immense, était une salle de musculation. Du coin de l'œil, je reconnus quelques appareils. Dans ma jeunesse, j'avais tâté des poids et haltères. À Lone Star, un peu plus tard, on m'en avait fait bouffer jusqu'à l'écoeurement.

Au fond de la salle trônaient deux imposantes unités Ultra Gym.

Celle de droite était occupée par un type à l'air impassible. On eût dit qu'il prenait le thé ; en règle générale, ces sacrées machines vous font cracher tripes et boyaux.

— Monsieur Montgomery, quel plaisir de vous voir ! J'espère que vous n'êtes pas vexé de l'aspect un peu... hum... rude de mon invitation ? Si je vous l'avais envoyée par le réseau, je doute que vous ayez accepté. Mais approchez, je vous prie !

Répondant à l'invite, j'eus le plaisir de constater que les deux chiens de garde restaient à la porte. De plus près, je pus mieux détailler mon « hôte ».

Environ de ma taille, pas très loin de mon poids, le type devait approcher de la cinquantaine. Ses cheveux poivre et sel juraient avec son magnifique corps d'athlète. À sa tempe droite, un datajack ajoutait du tranchant à son profil de chef-né.

Un peu surpris, je réalisai que j'avais déjà vu ce pèlerin. Un an plus tôt, sous le nom de M. Johnson, comme tous les corporatistes en quête d'anonymat il m'avait chargé de retrouver quelqu'un...

— Eh oui, on se connaît. À l'époque, pour des raisons évidentes, je ne vous avais pas dit mon nom. Il est temps que ça change. Je suis Jacques Barnard, directeur exécutif de Yamatetsu Amérique. Actuellement, je m'occupe de Seattle et région. (Il sourit.) Excusez-moi de ne pas vous serrer la main, mais je suis très occupé.

Comment pouvait-il parler avec cette aisance en s'entraînant sur une Ultra Gym ?

— Ne vous inquiétez pas, je comprends... J'ai moi aussi souffert sur ce genre de truc...

— Je sens que nous allons nous entendre... (Une idée parut le frapper.) J'ai *deux* machines ! Une petite séance vous dirait ?

J'ai failli refuser, puis je me suis ressaisi. Pourquoi faire ma mauvaise tête ? Si je devais mourir, autant que ce soit en pleine forme.

— Pourquoi pas ?

Je me suis installé.

— Puis-je vous suggérer le niveau trois ?

J'ai jeté un coup d'œil sur le tableau de commande de son appareil. Il était au niveau dix-huit – sur vingt possibles – et le chronomètre venait de compter dix minutes de temps d'exercice.

Avec un sourire de vrai macho, j'ai sélectionné le même niveau. Bon sang, ce type avait vingt ans de plus que moi !

Inconscient, j'appuyai sur le bouton « marche ».

Je n'avais jamais utilisé une machine aussi complexe. Au bout de dix secondes, je jurai que c'était la première et la dernière fois. Être sur cet engin revenait à faire des pompes, des haltères, des flexions et des étirements *en même temps*. Un instant, je crus que ma dernière heure était venue.

Heureusement, il y avait un bouton « arrêt ».

Je parvins à l'enfoncer du bout d'un index.

Sans croiser le regard franchement amusé de Barnard, je choisis le niveau trois et appuyai de nouveau sur le bouton « marche ».

C'était beaucoup mieux comme ça...

— Il faut un moment pour s'habituer, dit Barnard.

— J'ai vu, oui... Maintenant qu'on s'est bien amusés, vous me voulez quoi ?

— Vous avez travaillé pour moi l'an dernier... J'ai apprécié votre professionnalisme et votre grande discrétion. Dès ce jour, j'ai décidé de suivre votre carrière de loin. J'espère que vous n'êtes pas gêné d'avoir un fan ?

— Je m'habituerai. Continuez.

— Depuis un an, je me réjouis de vos exploits. Le moindre n'est pas de rester loin des griffes de Lone Star. Ce serait une fin si triste pour votre

carrière...

— Vous me faites espionner, si je comprends bien ?

— Espionner est un bien grand mot... J'ai été surpris *et* déçu d'apprendre que vous étiez impliqué dans l'assassinat de Lolita Yzerman. Bien sûr, ceci vaut pour l'époque où je vous croyais coupable. Depuis, j'ai changé d'avis.

— Je suppose que vous n'irez pas le dire à Lone Star ?

— S'il y avait une chance qu'on me croie, je le ferais. Hélas, je n'ai pas de preuves. Mais vous avez emporté mon *intime conviction* en mettant toute votre fougue à retrouver le véritable meurtrier.

— Comment savez-vous ça ?

— Monsieur Montgomery, avez-vous déjà entendu parler des guetteurs ?

Pas vraiment, mais Greybriar avait mentionné ce nom lors de notre conversation.

— Une variété d'esprit, je crois...

— C'est ça. Un des miens vous observe depuis quelques jours. Ça n'a pas été très difficile, puisque je vous connaissais...

— Vous êtes un mage ?...

— Un modeste amateur, tout au plus. C'est davantage un hobby qu'autre chose, même si ça me sert parfois dans le travail...

Nous nous tîmes quelques minutes, absorbés par les exercices.

— Dites voir, Montgomery, reprit-il à brûle-pourpoint, vous semblez très intéressé par Yamatetsu. Puis-je savoir pourquoi ?

On entra dans le vif du sujet.

— Simple curiosité...

Barnard partit d'un grand rire. Il faisait ça à merveille. Une arme redoutable pour un homme d'affaires.

— Vous avez remué ciel et terre, Dirk. C'est plus que de la curiosité. Ces derniers jours vous avez deux obsessions : nous, et votre sœur Theresa.

Je coupai l'Ultra Gym et m'arrachai à son étreinte mécanique.

— Que voulez-vous de moi, monsieur Barnard ?

Le chrono de sa machine bipa. Il la coupa et se leva à son tour. Debout, il mesurait un ou deux centimètres de moins que moi. Mais son assurance le faisait paraître plus grand.

— C'est moi qui vous pose cette question, Montgomery. Que voulez-vous ? Pourquoi plongez-vous votre nez dans nos affaires ? Pourquoi cette scène ridicule, tout à l'heure, au siège ? Vous me mettez mal à l'aise, Dirk.

— Pourquoi ? Vous avez quelque chose à cacher ?

— Bien sûr que oui ! Citez-moi une corpo pour qui ce n'est pas le cas ? Le plus souvent, comme pour nous, il n'y a rien d'illégal là-dedans. Nos activités normales nous rapportent une montagne d'argent, prendre des risques en violant les lois serait ridicule.

« Mais nous avons nos secrets : stratégie d'investissement, fusion et cession d'entreprises, tactiques commerciales. Dans le domaine industriel, il y a sans cesse des problèmes de brevets. Quand des gens comme vous se présentent, nous nous demandons qui les paye pour nous épier. La concurrence ? C'est possible. Beaucoup de shadowrunners vivent de l'espionnage industriel. Peut-être voulez-vous embrasser cette carrière ? »

— Sûrement pas...

— Une affaire personnelle ?

Je ne répondis pas. Il avança vers moi, déterminé mais pas menaçant.

— Écoutez, Montgomery, je ne vous veux aucun mal. Je vous souhaite même du bien, du moins tant que vous ne piétinez pas mes plates-bandes. Si c'est vos intentions, laissez tomber. Vous trouverez d'autres clients...

« Je vais vous laisser repartir, Dirk. En échange, dites-moi pourquoi vous vous mêlez de mon bizness. »

J'avais intérêt à trouver une histoire convaincante. Sinon, il me laisserait repartir, mais les pieds devant.

— Lone Star pense que j'ai tué Lolita Yzerman. J'essaye de me disculper. Je crois qu'elle est morte d'avoir entendu quelque chose qu'elle n'aurait pas dû. Selon moi, ça concernait les puces grille-neurones.

— J'en ai eu écho. Un fléau, à ce qu'on dit. Mais quel rapport avec nous ?

Je décidai de plonger.

— Je suis au courant des activités d'ISP. Le projet SIESSP... Je soupçonne un rapport entre les puces et l'amélioration des performances.

— Il y en a un, c'est vrai. Des similitudes très superficielles. Vous avez pensé que la méchante corpo *dealait* du grille-neurones pour améliorer sa marge bénéficiaire déjà formidable. C'est ça ?

— L'ironie en moins, oui.

— Vous voudriez que je pleure ? Derek, écoutez : le projet « turbo » vise le marché militaire *mondial*. Avez-vous idée de ce que ça représente ?

— Pas vraiment...

— Des *milliards* de *nuyens*. Et sans le moindre risque. ISP fait en sorte d'avoir l'exclusivité. Elle l'aura, parce que nous sommes les meilleurs. À présent, connaissez-vous le prix d'une puce grille-neurones ? Deux cents *nuyens* ? Trois cents ?

— Cinq cents...

— Tant que ça ? Bien évidemment, c'est le prix public. Le fabricant touche à peine cinquante *nuyens*. Combien de puces un accro consomme-t-il avant de se cramer la cervelle ? Cinquante ? Non, soyons généreux, disons cent ! Cela fait un chiffre d'affaires de cinq mille *nuyens* par accro. Ce n'est pas suffisant, surtout avec les risques de *tracasseries* légales. À faire ce calcul, je me demande pourquoi le fabricant s'est lancé dans cette galère...

« Dirk, ISP s'occupe de « turbo », et ça lui suffit amplement. Bien sûr, vous êtes libre de ne pas me croire. Mais le docteur Skyhill vous convaincra peut-être. »

— Heu ? ai-je dit, complètement bluffé.

— Le docteur Adrian Skyhill dirige ISP. Je veux que vous le voyez demain. Son assistante vous appellera. Je vous suggère d'amener avec vous un scientifique apte à poser des questions intelligentes.

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Pour vous convaincre d’abandonner une mauvaise piste. Vous m’êtes sympathique, Derek, et je pourrais avoir besoin de vous à l’avenir.

Il fit un signe aux deux cerbères. L’entretien était terminé.

Je ne l’entendais pas de cette oreille :

— Une dernière question, monsieur Barnard !

Il parut agacé. Mais il se reprit :

— Je veux bien. Une seule.

— Quel rôle joue Crashcart dans tout ça ?

— Crashcart est une filiale d’ISP. Une filiale très autonome. Je ne m’en occupe pas. Autre chose ? Non, bien sûr. À un de ces jours, j’espère.

Il tourna les talons et partit vers la porte marquée : « vestiaire ».

Avant qu’il l’ait ouverte, l’interphone mural sonna. Barnard s’approcha pour répondre.

— J’écoute... (Un moment de silence.) Quoi ? Si c’est comme ça, nous nous chargerons de la sécurité ! Envoyez l’équipe d’Evanston chez ABT, et...

Le troll vint à mon côté :

— Il est temps de partir, norm !

J’entendis encore une ou deux phrases parlant de Chicago et d’un problème. Mon ange gardien se fit plus pressant.

— D’accord, on y va !

Je suivis les deux séides avec le sentiment d’être un chevalier désarmé sorti vivant de l’antre du dragon.

Barnard ne m’avait pas tout dit, j’en étais sûr.

Mais il n’aurait pas été avisé de lui poser une question de plus.

19

Après mon entrevue avec Barnard, les deux malabars m'avaient ramené au siège pour que j'y récupère ma voiture. Au moment où je sortais de la Nightsky, le troll me tendit une carte où étais inscrit le nom « Barnard » et un numéro de télécom.

— Le patron m'a dit de te donner ça. Il espère que tu n'auras pas d'ennui. Mais on ne sait jamais...

Je glissai le petit rectangle de papier dans mon portefeuille, décidé à le porter sur mon cœur comme un talisman.

Revenu dans ma planque, un message d'une certaine Beryl Hollyburn, assistante du docteur Skyhill, confirmait que mon invité et moi étions attendus le lendemain à onze heures. Suivait l'adresse d'ISP. J'avais deviné juste : Creso Road, près du lac Spanaway, non loin de Fort Lewis !

Barnard avait raison, il me fallait quelqu'un pour poser les bonnes questions et comprendre les réponses. Je choisis Jocasta. Elle avait une excellente formation scientifique, même si la biotechnologie n'était pas sa spécialité. Plus important, elle était déjà mouillée dans l'histoire.

Elle accepta immédiatement.

L'expédition était dangereuse, mais je ne croyais pas que X, s'il bossait chez ISP, serait assez téméraire pour nous buter sur son lieu de travail.

À tout hasard, je fis un récapitulatif de mon enquête et programmai mon vidéophone pour qu'il le transmette à trois boîtes aux lettres informatiques après une temporisation de six heures. Si je ne revenais pas de ce voyage, Jacques Barnard, Mark Kurtz de Lone Star et le rédacteur en chef du journal de Seattle sauraient dans quelle direction chercher.

Jocasta insista pour que nous prenions sa voiture. Ça me déplut, mais la galanterie exigeait que je cède.

Ce que je fis...

ISP était le genre d'endroit où personne n'aimerait passer ses vacances. Pour accéder au bâtiment principal, nous dûmes traverser quatre barrages, répondre à des dizaines de questions et subir deux fouilles complètes.

Jocasta s'étonna de tant de précautions. Pas moi. Après tout, c'était un centre de recherches, pas un parc d'attractions.

À l'intérieur de l'entreprise, l'atmosphère se révéla guère plus chaleureuse. Le gris acier dominait. C'était d'une tristesse d'enterrement.

Au développement du projet turbo, ISP avait sans doute sacrifié des milliers d'animaux. Leur souffrance semblait avoir imprégné les lieux. Ici, personne ne riait. Quand ils en auraient fini avec le projet, les employés auraient besoin d'un *turbo* moral pour ne pas sombrer dans la neurasthénie.

L'assistante de Skyhill nous reçut dans un bureau gris dépourvu de fenêtres et d'objets personnels. Quand elle s'enquit de l'identité de Jocasta, je répondis : « C'est une collègue » sur un ton assez sec pour qu'elle n'insiste pas.

Sans plus desserrer les lèvres. Beryl Hollyburn nous conduisit jusqu'au bureau de son supérieur.

Surprise : la pièce était meublée avec goût, et deux hologrammes figuraient des fenêtres ouvrant sur une plage de sable noyée de soleil (rien à voir avec les environs de Fort Lewis). L'illusion était si réussie que je crus sentir un parfum de fleurs tropicales.

L'homme assis derrière un bureau en chêne massif releva la tête.

— Mon petit grain de fantaisie, dit-il. Ça me relaxe. Je suis Adrian Skyhill.

Il se leva et nous serra la main. C'était un humain, un peu plus petit que moi, ce qui le mettait juste sous la barre des deux mètres. Musclé, la barbe et les cheveux poivre et sel, il appartenait à une catégorie d'hommes que je déteste spontanément.

Un rouleur de mécaniques gavé de culture d'entreprise. Les nouveaux mystiques...

Je fis de mon mieux pour cacher cette réaction.

— Derek Montgomery, fis-je, serrant sa dextre aussi fort qu'il comprimait la mienne.

— Appelez-moi Jane, dit Jocasta.

Il la regarda, les yeux humides. Un dragueur, en plus de tout.

— Alors, pour vous, ce sera Adrian. (Je crus qu'il allait lui sauter dessus devant mes yeux ébahis.) Veuillez vous asseoir... Voilà, vous êtes à l'aise ? Où en étais-je ? Barnard a suggéré cette rencontre, et Kyoto n'y a pas vu d'objection. Je peux vous accorder une heure, pas plus. (Il sourit à Jocasta.) Croyez que j'en suis désolé. Hollyburn, laissez-nous. (L'assistante sortit.) Que puis-je faire pour vous, mes amis ?

Jocasta s'apprêtait à poser la première question que nous avions préparée (« Quelle est la nature exacte de vos recherches ? »), mais l'entrée en matière de Skyhill avait éveillé ma curiosité.

— Puis-je en savoir plus sur les rapports entre ISP et Yamatetsu Seattle ? Êtes-vous sous les ordres de Barnard ?

— Hum... C'est un sujet complexe...

— Je suis peut-être trop bouché pour comprendre, mais j'ai amené une intellectuelle !

Un instant, son sourire de façade abandonna Skyhill. Je vis à quel point il détestait devoir répondre à nos questions.

— Selon notre organigramme, je rends des comptes à Barnard et au président Eiji, à Kyoto. Ça me laisse une certaine autonomie, et cela évite que le groupe souffre d'éventuels problèmes régionaux. Je suppose que cette explication ne vous dit pas grand-chose...

Elle me parlait beaucoup, au contraire ! Jacques Barnard devait haïr une forme d'organisation qui lui laissait tous les ennuis et le privait de la gloire.

Voilà en gros comment ça marchait : ISP était sous la tutelle de Yamatetsu Seattle, qui assumait l'entière responsabilité *comptable* de ses activités. Mais Skyhill, malin, s'était trouvé un super-patron à Kyoto. De

toute évidence, Barnard avait besoin de l'aval d'Eiji pour tout ce qui concernait ISP. Nombre de PDG ont fait des ulcères dans ce genre de situation. D'après moi, Skyhill lorgnait le poste de Barnard. S'il ne réagissait pas vite, l'amateur de gymnastique se retrouverait bientôt au chômage.

Je pris un incontestable plaisir à jouer les crétins :

— Je n'ai jamais compris les arcanes des corporations, je dois l'avouer. *Jane*, à vous...

— Docteur, nous avons cru comprendre qu'ISP se consacrait actuellement à ce qu'on nomme la « technologie du turbo » ?

— C'est exact.

— La phase recherche et développement a eu lieu ici ?

— Non. Nous avons acheté l'idée originale à une firme du Midwest dont un contrat de confidentialité me contraint à taire le nom. La technique en était à un stade fort primitif. Des dizaines de millions d'investissement furent nécessaires. Aujourd'hui, le projet SIESSP est leader sur son marché.

— L'expérimentation animale a dû être très importante ?

— Bien sûr. Tout a été fait sur site.

Il saisit une télécommande et appuya sur un bouton. La vue tropicale d'une des fenêtres s'effaça pour céder la place à un plan du centre ISP. Un curseur lumineux apparut. Skyhill le commandait depuis son bureau.

— Nous sommes dans le bâtiment administratif. Le parking des visiteurs est juste en face. Cet immeuble abrite des bureaux, des salles de réunion, la cafétéria. Aucun labo. En sous-sol se trouvent les salles blanches informatiques. Le cœur du complexe... Les labos sont localisés dans les cinq bâtiments qui entourent celui-ci. Nous avons voulu de l'espace, beaucoup d'espace, pour que nos employés ne se sentent pas trop opprimés.

À première vue, c'est raté ! ai-je pensé.

— Vous êtes ici depuis le début, docteur ?

— Je suis arrivé il y a six ans, avant que la corporation achète les terrains environnants. C'est Jay Hawkins, le prédécesseur de Barnard, qui m'a engagé.

Je pris note de l'information. Skyhill en voulait peut-être à Barnard d'avoir récupéré un poste qu'il estimait mériter. C'était à creuser...

— Voici le bloc A – expérimentation animale. Le bloc B est réservé aux primates, stade ultime de nos essais avant l'homme. Le C abrite les labos de biophysique et de biotechnologie. Le D est occupé par le centre d'évaluation des essais...

Jocasta désigna du doigt le bloc E. Un symbole indiquait que cette zone du centre était dangereuse. Je ne connaissais pas ce type de signalisation, mais Jocasta sut immédiatement de quoi il s'agissait.

— Et ce bloc, docteur ? Pourquoi ce symbole ? Il avertit d'un danger biologique, n'est-ce pas ?

— Le projet turbo est notre enfant chéri, Jane, mais nous n'abandonnons pas pour autant le reste. Que savez-vous de la viro-chirurgie ?

— Pas grand-chose. Si vous m'expliquiez ?

— Avec plaisir ! L'idée remonte à la fin du siècle dernier. Aujourd'hui, nous avons les moyens de la réaliser. Le principe est simple : utiliser des virus comme support pour introduire des séquences données d'ADN dans des cellules, et les contraindre à intégrer ce nouveau matériel génétique à leur génome.

— De la manipulation génétique, ai-je lâché. Rien de bien nouveau.

Skyhill me foudroya du regard. Puis il se reprit, affichant une fausse bonhomie :

— En théorie, c'est exact. Mais jusque-là, on travaillait exclusivement sur des sujets unicellulaires. Par exemple, pour faire sécréter de l'insuline humaine à une bactérie *E. coli*. Aujourd'hui, la viro-chirurgie entre dans une nouvelle ère.

Il se rengorgea comme si le jury du Nobel venait de téléphoner pour lui donner rendez-vous en Suède...

— Prenons un diabétique. Ce malade ne peut produire assez d'insuline, une enzyme normalement sécrétée par le pancréas. Savez-vous pourquoi il en est ainsi ?

— Parce que les cellules de son pancréas n'ont pas le gène qui commande la production d'insuline, coupa Jocasta, que ce petit numéro

énervait.

— Exactement ! Une réponse possible est de créer une bactérie productrice d'insuline et d'injecter quotidiennement une dose au malade. C'est mieux que rien, mais il existe une solution supérieure.

Sa façon de ménager ses effets était vraiment horripilante. C'était le genre de type qui croit avoir inventé ce qu'il a appris à l'école.

— La viro-chirurgie, mes amis ! Voilà la réponse maximale ! On isole le gène qui produit l'insuline, on l'introduit dans un virus programmé pour attaquer les cellules du pancréas, et on l'inocule au malade. Le nouveau gène s'infiltré dans le génome des cellules idoines, et soudain notre malade produit sa propre insuline. Génial, non ?

— Astucieux, convins-je.

— Allons une étape au-delà. Vous, Derek Montgomery, désirez acquérir une vue thermographique. Cependant, vous êtes réfractaire à la chirurgie. En théorie – je dis bien en théorie –, nous pouvons vous implanter un gène qui modifiera votre nerf optique et vos yeux dans le sens désiré. À présent, vous voulez des réflexes plus rapides ? Où est le problème : modifions les cellules de vos surrénales, et le tour est joué. Le *turbo* est dépassé ! Pas besoin d'implants cybernétiques.

Pour moi, ça sonnait comme de la science-fiction. Mais Jocasta acquiesçait plutôt placidement.

— Vous avez un laboratoire isolé ? Protocole P3...

— P5, corrigea Skyhill, aux anges. Fondamentalement, c'est un P3 avec protection anti-magie. C'est mon idée.

— Fascinant, concéda Jocasta. Mais revenons au turbo. Est-il prêt à la commercialisation ?

— Le premier contrat est quasiment signé. Pour l'instant, le prix décourage la plupart des clients potentiels, mais nous travaillons à baisser les coûts.

— J'ai quelques notions sur les projets antérieurs à SIESSP... (Du bluff. Elle savait ce que je lui avais répété des discours de Bent. Quelle grande artiste !) J'ai cru comprendre qu'ils n'étaient pas sans *désagréments* pour les sujets.

— Il y a eu des problèmes, et il en reste encore. Certaines personnes réagissent bien, d'autres font des rejets violents. Il faut choisir très précisément les sujets. Nous espérons que tout le monde pourra bénéficier un jour de cette technologie.

— Quelles sont les contre-indications connues ?

— La mauvaise forme physique en est une. Les problèmes de... santé mentale... sont aussi rédhibitoires... Une souplesse bêta de quatre zéro sur l'échelle de personnalité Blaydon-Woczici est indispensable. Je suppose que vous connaissez ce test ?

— Bien sûr...

Pour moi, ils auraient pu parler hébreu.

Mais Jocasta semblait intéressée.

— Fascinant. Nous permettriez-vous une petite visite du centre ?

Skyhill accepta à condition d'être notre guide. Jocasta en profita pour évoquer avec lui des sujets qui me laissaient de marbre. Réaliste, je cessai d'écouter et me concentrai sur mes impressions visuelles.

Certaines furent troublantes. Les labos de biophysique ne me firent pas grand effet. J'avais déjà vu ce type d'installations en tridéo : des microscopes, des plaquettes, des coupes...

Dans les autres bâtiments, je découvris des choses qui me retournèrent l'estomac. Dans leurs cages, des dizaines de cobayes couverts d'électrodes, certaines parties du corps à vifs, attendaient la mort dans l'hébétude induite par une souffrance dépassant le supportable. Dans le bloc des primates, de pauvres chimpanzés nous lancèrent des regards à fendre l'âme.

Skyhill s'en foutait. Pour lui, l'avenir était en marche et le reste importait peu.

Nous finîmes par le centre d'évaluation des essais – un doux euphémisme pour « expérimentation humaine ». Dans une pièce aux murs de verre, une jeune femme s'entraînait contre quatre malabars qu'elle ridiculisait.

— À part son datajack et son boîtier turbo, dit Skyhill, c'est un sujet exempt de cyber-modifications.

Quand nous sortîmes, je fus content de respirer un peu d'air frais. Nous savons tous que des endroits comme ISP existent. Les voir est quand même traumatisant.

— Et le bloc E ? demanda Jocasta.

— Désolé, c'est impossible. Pas de visiteurs dans les zones à risques.

— Logique..., concéda ma compagne. Adrian, dans quelle discipline êtes-vous docteur ? Médecine ?

— Non, bioélectronique. Diriger un projet comme celui-là m'a naturellement conduit à réviser mes notions de médecine...

— Et la magie ? Je suppose que vous avez une solide formation ? De nos jours, c'est indispensable pour un chercheur.

— J'ai suivi un cursus théorique, le minimum requis. Je n'étais pas très doué...

De retour au bâtiment administratif, Skyhill se débarrassa de nous aussi vite que la politesse l'autorisait.

Notre heure était écoulée ; l'avenir du monde n'attendait pas !

Sortir du périmètre d'ISP me fit grand plaisir. Jocasta m'avait demandé de conduire. Je la trouvais soucieuse.

— Un problème ?

— Je n'aime pas le docteur Adrian Skyhill, Dirk. Et son sourire mielleux n'est pas tout ce qui me gêne... Il sonne faux, comprends-tu ? Son aura est étrange. Elle semble limpide, paisible. Pour un homme aussi tourmenté, c'est...

— Tourmenté ? Tu crois ?

— Tu n'as pas eu ce sentiment ?

En y réfléchissant, la définition n'était pas si mauvaise.

— Jocasta, est-il possible de dissimuler le stress d'une *aura* ?

L'idée semblait absurde.

— Seuls quelques grands mages et chamans en sont capables. C'est très utile lors des combats astraux. Mais Skyhill est un profane.

Du moins il le prétend, ai-je pensé.

— Revenons à vos histoires de P5. Ses explications tiennent debout ?

— Oui. La viro-chirurgie est sacrément puissante... quand elle marche ! Mais les risques d'épidémie sont énormes.

— D'épidémie ?

— Bien sûr... Imagine que tu soignes des diabétiques avec cette méthode. Accidentellement, tu fabriques un virus qui *détruit* le gène producteur d'insuline. Si ce virus sort de ton labo, tous ceux qu'il infecte deviennent incapables de fabriquer de l'insuline. Te voilà avec une épidémie de diabète sur les bras.

— Un truc pareil peut arriver ?

— Le virus tueur de gène, tu veux dire ? Avec les techniques modernes, le risque est minime. Mais ça peut se produire en phase de recherches. C'est pourquoi on travaille dans des labos protégés. P1 correspond à la salle d'opération d'un hôpital. P2 et P3 sont bien plus sûrs. Il existait un protocole P4, mais les nouvelles techniques l'ont rendu inutile.

— Et le P5 de Skyhill ?

— Je déteste dire ça, mais ajouter des défenses magiques à un P3 est une excellente idée.

— À présent, la question clé : tu crois qu'ils travaillent sur autre chose que le projet turbo ?

Jocasta prit le temps de peser ses paroles.

— Je ne pense pas, Dirk. Nous avons vu leurs installations. Ces gens-là ne fabriquent pas le grille-neurones.

J'avais tiré la même conclusion. Encore un coup pour rien !

Quand nous arrivâmes à Purity, il était quasiment dix-sept heures. Dans quelques minutes, si je ne l'arrêtais pas, mon système télécom allait envoyer le message qui mettrait le feu aux poudres.

Jocasta sortit de la voiture. Elle la contourna pour venir prendre place au volant.

— Tu bois quelque chose ? ai-je lancé, aussitôt embarrassé par le peu d'originalité de ma proposition.

— Pourquoi pas ?

Dans l'escalier, je réalisai à quel point l'invitation était stupide. Mais comment l'annuler ?

J'ouvris la porte et m'écartai pour laisser passer Jocasta. Elle regarda autour d'elle, s'abstenant de tout commentaire. Décidément, cette fille avait la classe !

Décontractée, elle s'empara de la seule chaise et s'assit.

— C'est l'année de congé de la bonne, ai-je pauvrement plaisanté. Je suis à toi dans une minute.

Après avoir jeté mon imper blindé sur le lit, j'ai composé le code d'annulation sur le clavier du vidéophone.

« Bip ! » m'a répondu l'appareil, pas contrariant.

— Une police d'assurance à résilier, c'est tout, ai-je lancé à Jocasta. Qu'est-ce que tu veux boire ?

— Une bière, si tu as.

Coup de chance, il restait deux canettes. Nous trinquâmes.

Avec ses fringues de corporatiste et sa bonne éducation, Jocasta n'était pas le genre de personne qu'on s'attend à voir boire de la bière dans un taudis des Barrens. Mais elle était là, et je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais dire...

Elle me tira d'embarras :

— Quand j'étais jeune, je rêvais de devenir shadowrunner. Vivre dans les ombres me fascinait.

— Puis tu t'es aperçue qu'on pouvait mener une vie plus luxueuse, hein ?

— Non, tu te trompes. J'ai compris que je n'étais pas assez forte mentalement pour mener cette vie. (Un court silence...) Dirk, je peux être franche ?

Je hais cette question. La seule réponse honnête est : « Non, continue à me raconter des mensonges charitables ! » Mais personne ne l'ose...

— Bien sûr...

— Quand je t'ai rencontré, je ne t'aimais pas. Tu te doutes pourquoi. Même quand j'ai su que tu n'avais pas tué Lolly, j'ai continué à me sentir mal à l'aise avec toi. Il a fallu un moment pour comprendre. Ça va peut-être te paraître ridicule, mais tu es ce que j'aurais voulu être. Cela m'effrayait...

— Et ça continue ?

Elle sourit.

— Maintenant, je te respecte. C'est mieux, non ?

Un ange passa. Partant de là, où peut finir une conversation ?

Il y eut un bruit à la porte. Une diversion bienvenue ! Je bondis littéralement sur mes pieds et me précipitai.

Je n'avais jamais eu le temps d'équiper de caméras cet appartement. Je me maudis de ne pas l'avoir trouvé. La chaîne de sécurité était en place, empêchant la porte de s'ouvrir de plus de quelques centimètres.

Génial ! Hélas, neuf millimètres suffisent à empoisonner la vie du crétin qui ouvre !

Je posai la main sur le verrou quand Jocasta poussa un cri :

— Non !

Je me retournai et la regardai. Elle fixait la porte comme si elle avait pu voir à travers. Ce qu'elle apercevait semblait lui déplaire...

— Qu'est-ce qui te prends ?

— N'ouvre pas, et écarte-toi !

Une repartie sarcastique monta à mes lèvres, mais elle mourut avant d'en sortir.

M'éloignant de l'huis, j'enfilai mon imper et sortis mon Manhunter.

Jocasta était toujours sur sa chaise, figée.

— Tu devrais te lever..., ai-je commencé.

Il n'y eut pas d'avertissement. Soudain, la porte s'arracha de ses gonds et traversa la pièce pour venir s'écraser contre le mur du fond. Avant que j'aie pu esquisser un geste, une boule de feu de la taille d'une balle de baseball atterrit à côté de la chaise de Jocasta, où elle explosa.

Le souffle me projeta au sol. Tout devint noir...

Je revins vite à moi. L'appartement était dévasté. Une odeur de chair brûlée montait à mes narines. Vérification faite, c'était *ma* chair. Passant

une main sur mon visage, je constatai que mes sourcils avaient roussi.

Par quel miracle étais-je encore vivant ?

Ce n'était pas le moment d'y réfléchir, du moins si je voulais que ça dure. Deux tueurs étaient entrés, pistolet-mitrailleur au poing. Ils venaient porter le coup de grâce, c'était l'évidence, car ils ne pouvaient pas se douter que j'étais encore entier.

Mon Manhunter éclata la tête du premier. Le second se jeta à terre en tirant. Des balles criblèrent le mur, juste au-dessus de moi. Tirant au jugé, j'eus la chance de toucher mon homme à l'épaule. Il lâcha son arme.

Sans état d'âme, je l'achevai d'une balle dans la nuque.

Le silence revint dans ce qui restait de ma planque.

Le silence ? Non ! J'entendais des bruits de pas sur le palier.

Je fus sur le seuil de la porte en trois enjambées. Un elfe dévalait l'escalier. Le mage de combat de l'équipe ? Bien sûr...

Je vidai mon chargeur sans parvenir à le toucher. Mais une balle arracha le gros bracelet qu'il portait au poignet droit.

Alors il se retourna et tendit une main vers moi.

Le sort fit mouche, mais il ne me tua pas. Sonné comme par un direct au menton, je sentis mes jambes se dérober.

Du coin de l'œil, je vis l'elfe passer la porte d'entrée.

Jocasta arriva sur ces entrefaites. Vivante, elle aussi ? C'était la journée des surprises, bonnes ou mauvaises.

— Ça va, Dirk ?

— À peu près...

Je m'ébrouai. Même dans les Barrens, un cirque pareil allait attirer l'attention des curieux. Il était temps de foutre le camp.

— Aide-moi à me lever. Il faut mettre les bouts...

Nous primes ma voiture, Jocasta au pilotage. Mon sens de l'équilibre revenait peu à peu, mais je n'aurais pas pu tenir un volant.

Jocasta conduisait en silence pendant que je tournais et retournais entre mes mains le bracelet perdu par le mage. Une grosse pierre noire y était enchâssée, entourée de lignes délicates gravées dans le métal. Ce symbolisme me dépassait. Je le trouvais à la fois intrigant et malsain...

Les événements de la dernière demi-heure me revinrent à l'esprit. Comment avions-nous survécu ?

Que le sort du mage m'ait épargné pouvait s'expliquer. Après avoir lancé une boule de feu, il devait manquer de *jus*...

Mais la boule, justement ? Jocasta et moi aurions dû être calcinés.

Je jetai un coup d'œil à ma compagne. Elle était dans un état pitoyable, ses jolies fringues noires de fumée et déchirées. Mais elle vivait, alors qu'elle était assise à l'endroit de l'explosion.

— C'est quoi, cette histoire ? ai-je grogné. On devrait être cuits à point. Tu sais ce qui nous a sauvés ?

— Un sort de défense. Les mages et les chamans peuvent protéger les gens qui se trouvent près d'eux. C'est une protection *partielle*, comme tu peux voir.

— Et tu as fait un truc pareil ?

— Tu rêves ? Je connais la théorie, mais pour la pratique, je suis zéro.

— Tu as peut-être agi par réflexe ? Une parade instinctive ?

Elle ne daigna pas répondre. Mon idée ne tenait pas debout, je le savais. Mais l'autre possibilité ne me plaisait pas. Si *quelqu'un d'autre* nous avait protégés, ça signifiait qu'on nous espionnait en permanence.

Dans les ombres, personne n'aime cette idée.

— C'est quoi ce bracelet ? demanda soudain Jocasta, désireuse de changer de sujet.

— Je n'en sais rien. Il appartenait au mage de combat. Une saloperie occulte, sans doute.

Jocasta se gara sur le bas-côté et me prit le bracelet des mains.

— Tu as raison, c'est magique, dit-elle après un long moment. Je sens le pouvoir couler en lui. Ce bracelet appartient à la tradition chamanique...

— Vraiment ?

— Les chamans peuvent aussi envoyer des boules de feu. N'en doute pas.

— Je m'en souviendrai. Tu ne peux pas m'en dire plus sur l'objet ?

— C'est un focus... Un puissant focus ! Mais...

— Oui ?

— Il y a quelque chose d'étrange... Comme si cette chose n'était pas... hum... pas d'aplomb, c'est la meilleure image qui me vienne à l'esprit. Tiens, reprends-le, je n'aime pas ce sentiment...

Je récupérerai le bracelet ; elle repartit.

— Destination ? demandai-je.

— Seattle. Il nous faut une planque, non ?

J'acquiesçai. Mon appartement de Purity n'était plus qu'une ruine. Retourner à Auburn ? Trop dangereux...

— Harold nous aidera. Il pourra peut-être nous dire ce qu'est le bracelet...

Je lui souris. Nous étions sur la même longueur d'onde. Comme à moi, quelque chose lui soufflait que cet objet était d'une importance capitale.

Mais j'étais moins sûr qu'Harold Qui Marche Dans Les Ombres soit un bon choix. Un professeur d'université, même génial, n'était pas exactement ce dont nous avions besoin pour rester en vie.

— Allons plutôt à Capitol Hill ! dis-je soudain.

— Pourquoi ?

— J'ai un contact... Quelqu'un qui nous aidera mieux...

— J'ai confiance en Harold. Il nous cachera, et...

— ... Pour le remercier, nous l'impliquerons dans cette affaire ? Tu veux qu'il finisse truffé de plomb ? Le type que je veux contacter est un runner. Les ombres, c'est son gagne-pain. Il saura à quoi s'attendre, et il se débrouillera pour rester en vie dans *mon* monde. (Elle tressaillit, touchée par la remarque.) Jocasta, j'apprécie tes efforts, crois-moi. Si mon contact

ne peut rien dire sur le bracelet, nous irons voir Harold, c'est promis. Mais on tentera de trouver un moyen qui ne mette pas sa vie en danger...

Elle ne dit rien. Au feu suivant, elle tourna à droite.

J'avais gagné...

21

Rodney Greybriar regardait fixement le bracelet.

— Fascinant... (Il sourit à Jocasta.) Au premier coup d'œil, je suis d'accord avec M^{lle} Yzerman. C'est bien un focus, et un puissant. À l'instar de M^{lle} Yzerman...

— Jocasta ! dit ma compagne.

Le sourire du chaman s'élargit.

— À l'instar de Jocasta, je sens quelque chose d'étrange à propos de son aura. C'est très bizarre...

— C'est tout ? ai-je demandé ?

— Pour l'instant... Puis-je le garder un moment ?

— Évidemment..., dis-je.

C'était étrange : je trouvais toujours le mage sympathique, mais, devant Jocasta, je me sentais minable en face de lui. Était-ce à cause de son accent, ou de sa qualité d'elfe ?

À un moment pareil, ces questions se posaient là par leur stupidité.

— Vous trouverez ce que c'est ?

— Je ferai tout mon possible, c'est tout ce que je peux dire. Racontez-moi encore ce qui est arrivé dans votre appartement.

Je refis le récit de l'attaque. Quand j'en fus à la description de la boule de feu, mes brûlures m'élancèrent en dépit des calmants oraux et des baumes fournis par l'elfe.

Quand j'eus fini, Rodney secoua la tête :

— Là aussi, Jocasta a raison. Un sort de défense vous a sauvé la vie.

— Ai-je pu le lancer inconsciemment ? demanda la sœur de Lolly.

— Sûrement pas. J'ai testé votre aura. Vous avez une trace de pouvoir, mais tout à fait insuffisante. (Sans transition, il haussa la voix :) Amanda !

La jolie blonde se matérialisa à son côté. Jocasta sursauta, mais elle se ressaisit vite.

Amanda me sourit avant de se tourner vers Rodney :

— Oui ?

— As-tu...

L'esprit lui coupa le parole :

— Oui, je les ai sauvés.

— Pourquoi ?

— Je n'aurais pas dû ?

— Je n'ai pas dit ça... Je veux savoir pourquoi, c'est tout.

— J'aime bien Dirk. Je n'avais pas envie qu'il finisse grillé.

Le mage me regarda, dubitatif.

— Tu l'as suivi partout ?

Amanda parut troublée.

— Ça m'arrive... Rod, je m'ennuie parfois, tu sais !

— Si ça vous gêne, dit le mage, je lui ordonnerai d'arrêter.

S'il le faisait, je doutais qu'Amanda en tienne compte.

— Elle nous a sauvé la vie, dis-je. Si elle veut devenir mon ange gardien, je n'ai rien contre.

— Qu'il en soit ainsi, conclut Rodney. Revenons à nos moutons. Vous avez besoin d'un refuge, je parie ?

— C'est bien vu... Nous avons eu des problèmes de logement, ces derniers temps.

La planque que nous fournit Rodney était un petit deux-pièces situé à quelques pâtés de maisons de son logement. Comparé à mon appart des Barrens, c'était un palace.

— Il appartient à deux amis à moi en mission à l'étranger, expliqua le mage. Faites votre possible pour qu'il n'ait pas brûlé à leur retour. (Il sourit. La blague n'était pas très bonne, mais elle détendait l'atmosphère.) Monsieur Montgomery, vous m'avez contacté pour un problème de sécurité. Je n'ai pas encore installé le dispositif chez Lolita Yzerman^{1}. Je pourrais le faire pour cet appartement.

La question méritait réflexion.

— Assurez-nous un minimum de protection jusqu'à ce que j'aie décidé d'une stratégie.

— À votre service... Si je puis me permettre, à votre place je ne bougerais pas avant d'en savoir davantage.

Cet avis aussi méritait réflexion...

Une fois passée la porte, Jocasta et moi jouâmes la plus grande chambre à pile ou face. Je perdis. Tandis qu'elle s'installait, je configurai le réseau télécom.

J'eus la mauvaise surprise de découvrir un banal vidéophone sans grand soutien informatique. Une boîte aux lettres, quoi. Pour des runners, c'était bizarre.

À moins qu'ils aient volontairement laissé un simple répondeur pour la durée de leur absence.

Qu'importe ! Appelant mon terminal d'Auburn (toujours en service), je transférai les appels sur cette ligne-ci. Grâce aux nombreux gadgets fournis par Buddy, personne ne s'apercevrait de ce petit tour de passe-passe.

J'inspectais le bar – fort bien fourni – quand le vidéophone bipa. La vie recommençait... Sur l'appareil, un voyant indiqua que l'appel avait été reçu à Auburn.

Répondre de vive voix ne m'enchantait guère. J'enclenchai la bande sans fin :

— « Veuillez laisser un message... Votre correspondant vous rappellera aussitôt que possible. »

Le visage buriné d'un homme d'une quarantaine d'années apparut sur l'écran.

— Réponds, Montgomery. Je sais que tu as basculé ta ligne...

Un frisson glacé courut le long de mon échine. Buddy m'avait assuré que l'opération était indétectable.

— Qui es-tu, Duncœud ? ai-je demandé en prenant la communication.

— Capitaine Scott Keith, des Stups.

Heureusement que j'avais coupé la vidéo, car Keith se serait réjoui de me voir écarquiller les yeux et ouvrir la bouche.

Scott Keith, l'as de la section Stupéfiants de Lone Star. Aujourd'hui, le travail de ses hommes englobait la chasse aux puces illicites – par exemple les MQLV.

Sous l'impulsion du capitaine, les résultats étaient fabuleux. Quant au respect des droits de l'homme, il vaut mieux ne pas en parler.

Entrer en contact avec Keith me glaçait les sangs. Je n'étais ni dealer ni utilisateur, mais j'avais souvent entendu parler de paumés piégés par les flics dans des affaires de drogue.

Encore une chose : si Keith pouvait me tomber dessus comme ça, pourquoi les autres services me rataient-ils toujours ? Les flics des Stups ont les meilleurs indics du monde, je sais. Dans ce cas, pourquoi le capitaine jouait-il les cachottiers avec ses collègues ?

Tout se compliquait...

Encore un peu, et ma tête allait exploser !

— Qu'est-ce que tu veux, flicard ?

— Lone Star a des problèmes. Ça signifie que j'ai des problèmes, et toi aussi. Pour que ça ne continue pas, nous devons passer des accords...

Qui était fou ? Lui, ou moi ? Lone Star, des accords avec Derek Montgomery ?

— De quoi tu causes, Keith ?

— Simple : tu nous aides et nous t'aidons !

— Oublie ces conneries, flic ! ai-je dit.

Je tendis ostensiblement la main vers le clavier. Je n'avais pas l'intention de raccrocher, mais j'entendais le lui faire croire pour qu'il m'en dise davantage.

— Arrête, Dirk ! Si tu ne m'écoutes pas, tu es plus nul encore que je le croyais.

— O.K. Cinq minutes...

— J'ai entendu dire que tu cherchais des poux à Yamatetsu.

Bon Dieu, comment pouvait-il savoir ?

— C'est possible, ai-je soufflé sans montrer ma surprise.

— Nous aussi. Ne demande pas pourquoi, c'est top secret.

— Mon pote, je m'en fous comme de mon premier vidéophone !

Tu parles, j'avais déjà tout compris. Les flics avaient fait le rapprochement entre le turbo et le grille-neurones.

— Ceci précisé, tu peux continuer...

— On m'a ordonné d'arrêter l'enquête, tu piges ? Juste au moment où ça rendait...

— Le couperet est tombé d'où ?

— Maîtresse Corbeau, si tu veux tout savoir !

Pour une surprise ! Mariane Corbeau, présidente de Lone Star Seattle, avait la réputation d'être incorruptible. Apparemment, c'était de la poudre aux yeux pour se vendre plus cher. Jacques Barnard avait dû trouver le juste prix. Yamatetsu s'était payé un sacré VIP.

Ouais... C'était possible, mais pas garanti. Ça ne ressemblait pas à ce que je savais de la politique du joyeux gymnaste.

— Rien que ça ? ai-je dit pour entretenir la conversation.

— Oui ! Depuis qu'elle est revenue au service, elle fait n'importe quoi. Normal, si elle est vendue.

Un signal d'alarme sonna dans ma tête. De très sombres idées y naquirent.

— Pourquoi « revenue » ? Elle avait pris des vacances ?

— Des chouettes, ouais ! Un accident de voiture. Elle a failli y rester.

Apparemment, ça n'aurait pas désespéré le capitaine. Peut-être lorgnait-il sur un poste de direction.

— Quand, cet accident ?

— Deux mois environ... Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Curiosité malsaine, mon gars. Tu voulais me proposer un marché ?

— C'est ça... Je ne peux plus enquêter sur Yamatetsu. Fais-le pour moi, découvre quelque chose qui compromette Corbeau, et je ne dirai pas à mes petits copains où ils peuvent te trouver. Mieux, je leur raconterai que tu es mort. À moins que je leur montre les preuves qui t'innocentent du meurtre de la même Yzerman.

— Et si je t'envoie au diable ?

— J'en sais long sur toi, Dirk. Les autres départements seraient ravis. Je connais ta planque des Barrens, je sais où tu crèches à La Auburn et je n'ignore rien de la grande rousse qui t'accompagne – la sœur de la victime. Mon devoir de flic serait d'informer les collègues, tu es d'accord ?

Je fus quelque peu rassuré. Keith connaissait ma planque, mais il ne savait pas encore qu'elle s'était transformée en four à pizzas. Ça me laissait quelque longueurs d'avance. N'empêche qu'il me tenait...

— Tu veux que j'enquête sur la corpo, c'est tout ?

— Pas une enquête de salon, tu m'entends, espèce de paumé ? Je veux que tu trouves les cadavres qu'ils planquent dans leurs placards. Compris ?

Il s'abîma dans une réflexion douteuse. Soudain, un sourire illumina son visage de gros salopard.

— Faisons comme si c'était un jeu, Dirk ! Je vais te donner une limite de temps, ce sera plus drôle. Trois jours ! Voilà qui est parfait. Si tu n'as rien dans soixante-douze heures, je crache le morceau à mes camarades. Super, mon jeu, non ? Tu es partant ?

— Pourquoi pas ? Je n'ai rien de mieux à faire. Donne-moi un numéro où t'appeler.

Une suite de chiffres s'afficha sur l'écran. La machine les copia sur une puce.

— Fais gaffe à tes os, Montgomery ! Le temps passe ! La grande horloge tourne...

Fils de chamelle ! Je coupai la communication d'un coup de poing rageur. Scott Keith était tout ce que je détestais dans Lone Star. Un magouilleur qui envoyait les autres à la mort, un charognard...

Il voulait qu'un poisson pilote se faufile avant lui dans les défenses de Yamatetsu. Si je me faisais tuer, ça lui donnerait une occasion de rouvrir son enquête. Si je survivais, il tirerait les marrons du feu.

Une fois Corbeau renversée, tiendrait-il sa promesse de me foutre la paix ?

Bien sûr que oui : une paix *éternelle* ! Si Barnard me ratait, Keith me flinguerait pour éliminer un témoin gênant.

Je le dis depuis toujours : ne jamais se fier à un flic !

J'étais bon pour une nouvelle visite chez Buddy.

Ma conversation avec Keith m'avait donné quelques idées, toutes aussi désagréables les unes que les autres...

Récapitulons : Mariane Corbeau l'incorruptible s'était plantée en voiture. Rafistolée et revenue à son bureau, elle avait ordonné à un de ses limiers de laisser tomber une enquête. Conclusion : on l'avait achetée.

Pas si vite ! Yamatetsu avait d'autres moyens de la tenir. La corpo elle-même, ou... une division, une société fille, une filiale...

Au hasard, visais-je Crashcart MSC, détenue par ISP ?

Au hasard, oui, absolument ! N'était-ce pas Crashcart qui avait soudé une cafetière au moteur de ce pauvre Daniel Waters ? « Corbeau, étouffe l'enquête, ou on shunte tous les circuits de ton cyberware ! »

Ça se tenait. À condition que Corbeau ait été secourue par Crashcart et qu'on l'ait équipée de cyber-implants. Dans le cas contraire, ma construction s'écroulait comme un château de cartes.

Manque de chance, ça n'était pas le genre d'information qu'on trouve dans les journaux. Entre le secret médical et le respect de la vie privée, j'étais mal barré.

Les archives de DocWagon et de Crashcart figuraient parmi les mieux gardées de la Matrice.

Voilà pourquoi j'étais face à Buddy, dans son appartement moins bien rangé qu'une décharge publique.

— C'est quoi, ce coup-ci ?

— Crashcart ! D’abord le fichier clients. Si la personne qui m’intéresse y figure, je veux son dossier médical.

— C’est pas de la gnognote...

— Tu as bien une porte de derrière en réserve, non ? Buddy, ne me fait pas croire que quelque chose peut te résister ?

— Je me souviens d’un vieux pote qui travaillait pour Crashcart. Il m’a peut-être laissé un code, quelque part... Topons là ! Tu t’intéresses à qui ?

— Mariane Corbeau. Une huile de Lone Star.

Buddy ne cilla même pas. Pour elle, toutes les cibles se valaient...

— Tu as son numéro personnel d’identification ?

— Mince ! Figure-toi qu’elle a oublié de me le donner la dernière fois qu’on a dîné ensemble.

Buddy s’est renfrognée. Ça n’avait rien à voir avec ce que je disais, bien entendu. C’était le principe même de sa maladie, changer d’humeur sans raison. Une souffrance terrible, j’imagine...

— Bon, je marche. Tarif habituel...

— Ça roule. Prépare-moi, ma vieille.

— Pas question ! C’est dangereux. Pas d’auto-stoppeurs !

— Buddy, il faut que je vienne. (J’essayai de la raisonner comme on calme un chien qui grogne.) Je ne sais pas moi-même ce que je cherche. Je comprendrai en voyant. Si tu pars seule, ça ne servira à rien.

— Tu ralentis mes réflexes...

Sa colère était tombée, je l’entendais dans sa voix. J’avais peut-être une chance de la convaincre.

— C’est important, Buddy. Il faut que je vienne. Tarif double ?

Elle semblait vraiment troublée. Un instant, je me demandai si je n’avais pas tort d’insister. Après tout, c’était elle l’expert.

Si cette tentative-là échouait, j’abandonnerais...

— Tarif double, dis-tu ? D’accord.

À son expression, je vis qu'elle n'aimait pas ça. Mon créditube n'allait pas apprécier non plus. Mais il me fallait des informations de première main.

Buddy positionna les électrodes.

La dernière fois, ç'avait été pour me brancher sur une puce grille-neurones. Rien qu'à y penser, j'en avais des sueurs froides.

— Paré au décollage ! lança la decker.

Elle posa le clavier de son Excalibur sur ses genoux et pianota dessus.

J'eus de nouveau un moment de cécité. Puis le ciel strié d'électrons de la Matrice explosa devant mes yeux, devenus ceux de Buddy.

Elle passa devant un immeuble virtuel aux parois d'acier. Le reflet de son icône s'y découpa.

Cette fois, je pris le temps de l'observer. De longs cheveux bruns, un visage d'une incroyable douceur. Et des yeux si tendres !

Était-ce cela, le secret de ma vieille amie ? Buddy la dévastée et Buddy la superbe partageaient le même espace mental, rêvaient les mêmes rêves, mais elles étaient *différentes*. Dans l'horreur du monde réel, les grands crétins comme moi ne regardent jamais les Buddy comme des femmes.

Et ils ont tort...

Sorti de la Matrice, je reprendrais mes vieilles habitudes. À cet instant, alors que nous ne formions plus qu'un, je compris que m'emmener avec elle était beaucoup plus qu'un jeu, dangereux ou pas.

C'était une sorte d'acte d'amour.

Ouais, une sorte...

— Buddy..., ai-je commencé.

— Ta gueule, Dirk, j'essaye de travailler !

Soudain, l'icône accéléra le pas et j'eus le sentiment d'être devenu une caméra tridéo en train de faire un travelling.

Un arrêt brusque !

— La Matrice de Crashcart Medical Services Corp, annonça Buddy.

Le bâtiment ressemblait à un hôpital. Si on va bien chercher, quoi de plus logique ? N'empêche, j'étais plutôt impressionné.

La main de l'icône s'approcha de la paroi de l'hôpital virtuel. Il y eut un bourdonnement. Buddy retira sa main comme si elle s'était brûlée.

— C'est bien défendu... Dirk, tu es sûr que c'est important ?

Je ne pris pas la peine de répondre.

— Bon, je vais voir ce que je peux faire...

Les deux mains virtuelles apparurent dans mon champ de vision. La gauche tenait un petit appareil muni d'un cadran. Surpris, je constatai que n'y figurait aucune indication.

Puis je me souvins que cet « appareil » n'existait pas. C'était un symbole, comme le reste de la Matrice. Il représentait le programme en cours d'exécution sur le cyberdeck Excalibur.

Buddy approcha l'appareil de la paroi. Elle entreprit de la sonder avec son capteur virtuel.

Sans doute à la recherche d'une porte, me dis-je.

Quoi qu'il en soit, j'étais bien trop fasciné pour l'interrompre. L'avouerais-je aussi, j'avais une trouille monstre !

Buddy travaillait apparemment au hasard. Comme elle se tenait très près de la paroi, j'avais du mal à voir en détail ce qui se passait.

Au bout d'un moment, une figure plus sombre se forma dans la paroi. Une porte...

— Bon, c'est moins dur que prévu, dit la decker, satisfaite.

— Ne te réjouis pas trop vite. On n'est pas encore à l'intérieur.

Buddy se contenta de ricaner.

Elle avança, et la porte s'ouvrit, tout simplement. Sûrement le code refilé par un de ses vieux copains.

Nous passâmes le seuil pour nous retrouver dans... le couloir d'un hôpital. Des icônes en blouses blanches, docteurs et infirmières, se hâtaient comme des fourmis.

Les murs, le plafond et même le sol étaient des miroirs reflétant notre image à l'infini. Dans cet environnement, chaque geste de l'icône de Buddy avait des conséquences cosmiques. Qu'elle bouge une main, et des milliers de taches de couleur ondulaient autour de nous.

— De la GLACE blanche, dit Buddy. Un truc pour désorienter les intrus. Rien de bien méchant...

En effet, ma vision – ou plutôt celle de la decker – redevint bientôt normale. Murs, plafonds et planchers reprirent une opacité de bon aloi.

— Et maintenant ? ai-je murmuré.

— Articule normalement, espèce d'idiot. Ils ne risquent pas de nous entendre : ce n'est pas ici que nous parlons !

Pour le moment, je choisis de laisser de côté les implications philosophiques de cette affirmation.

— Et maintenant ? ai-je répété à haute voix.

— Nous avons changé de forme, mon vieux. Les icônes nous prennent pour un médecin-chef. Encore un tour que j'avais dans mon sac.

Nous repartîmes, et je remarquai qu'infirmières et docteurs s'écartaient de notre chemin. Avec son génie coutumier, Buddy avait convaincu le système que nous lui appartenions, et même que nous étions un programme maître !

Nous arrivâmes bientôt dans un hall. À l'intérieur d'une sorte de bureau circulaire, des icônes assuraient le service d'accueil.

Nous nous approchâmes.

— Vous allez-où ? demanda un personnage virtuel.

— Les archives...

— Quel département ?

— Réanimation.

— C'est sur la droite, deuxième couloir à gauche.

— Merci.

Buddy fit mine de s'éloigner.

— Attendez ! Je peux voir votre autorisation ?

— Bien sûr !

À la vitesse de l'éclair, Buddy sortit de sa blouse un scalpel dont la lame se transforma en rayon laser. D'un coup sec, elle trancha la tête du cerbère.

Le bureau et ses occupants disparurent.

— Et voilà le travail ! jubila la decker.

Même sachant que la vie et la mort n'existaient pas dans la Matrice, un frisson courut le long de ma colonne vertébrale...

Comme nous aurions pu le prévoir, chaque fichier, dans le couloir, était représenté par la porte d'une chambre. Une étiquette indiquait le nom du malade.

Bientôt, j'aperçus le patronyme *Corbeau Mariane* dans mon champ de vision.

Nous entrâmes. La chambre était reconstituée avec un réalisme saisissant. Un lit, une table de nuit, un bouquet de fleurs.

Buddy approcha de l'inévitable système tridéo.

Les renseignements que je cherchais s'affichèrent sur l'écran.

— On peut faire une copie ? ai-je demandé.

— Négatif. Sauf si tu veux déclencher l'alarme à tous les niveaux du système. Je n'ai pas les codes d'autorisation...

— Tant pis. Je n'ai rien contre un peu de lecture.

Le 28 juin 2052, M^{me} Mariane Corbeau avait perdu le contrôle de son véhicule, une Porsche 999 double turbo, l'enroulant artistiquement autour d'un poteau d'éclairage. Comme je le soupçonnais, la présidente de Lone Star Seattle avait récemment résilié son contrat Super-Platine DocWagon pour souscrire un Cadre Diamant auprès de Crashcart.

L'équipe de secours l'avait transportée dans la clinique privée de l'entreprise, où on l'avait immédiatement mise sous poumon d'acier. Une fois ses jours hors de danger, les parties de son corps irrécupérables – dans ce cas une jambe –, avaient été amputées. Quand le service de réanimation

l'avait jugée suffisamment solide, on l'avait transférée dans le service du docteur Kobayashi où le travail de reconstruction avait été effectué sous la supervision des docteurs D. Horbein, X. Marthass, P. Dempsey et K. Mobasa.

Le fichier s'arrêtait sur la date de sortie de réa de la patiente : 5 juillet 2052.

Misère ! Le plus intéressant était ailleurs !

— Tu as ce que tu voulais ? demanda Buddy.

— C'est un bon début. Corbeau a été transférée. Je veux consulter la suite de son dossier.

— Dirk, tu es cinglé ! On va se faire repérer !

Je réfléchis. Mariane Corbeau avait perdu une jambe qu'on lui avait remplacée. Quoi de plus banal ? Pour savoir si on avait « greffé une cafetière à son moteur », il fallait continuer.

— On ne peut pas arrêter maintenant, Buddy...

La decker était furieuse, je le sentais. Mais elle ne protesta pas. Après tout, j'étais le client...

Buddy, putain de moi !

Nous avons marché un long moment en silence dans des couloirs qui se ressemblaient tous. J'ignorerais si la decker me pardonnerait un jour ce coup-là, et ça m'inquiétait. Mais l'enjeu était trop important...

Les archives du service du docteur Kobayashi n'étaient pas des plus faciles à trouver. Quand ce fut fait, je ne pus m'empêcher de lâcher un soupir de soulagement. Une porte à pousser, un écran à consulter, et je pourrais libérer Buddy de ma présence.

Sauf qu'il y avait un problème...

Difficiles à dénicher, ces archives étaient aussi rudement bien gardées.

Trois créatures se matérialisèrent devant nous. Proportionnellement, elles avaient la taille de trolls.

Leurs corps n'étaient pas de chair mais de métal argenté. À la place de visages, elles arboraient des combinaisons de miroirs en chrome poli. Deux yeux rouges brûlaient dans ces masques de mort.

— De la GLACE noire..., souffla Buddy.

Ce fut tout ce qu'elle eut le temps de dire. La première attaque la propulsa contre une cloison.

Bien que n'ayant pas de corps, je sentis l'impact dans les muscles de mon dos.

Agile et souple, Buddy retrouva son équilibre et dégaina son scalpel. De longues lames brillantes jaillirent des doigts de ses adversaires.

Alors Buddy fit une chose incroyable : elle attaqua, et cette tactique surprise faillit réussir. Évitant deux créatures, elle parvint à toucher la troisième au torse.

Si elle s'était dégagée de sa victime une milliseconde plus tôt, la decker aurait eu toutes les chances de pouvoir dévisser.

Hélas, la lame d'un monstre d'acier s'abattit sur son épaule, lui tranchant net un bras. Le membre virtuel de ma vieille amie disparut dans un scintillement de pixels.

Nos chances de victoire venaient de tomber à zéro.

— Sors-nous de là, Buddy ! ai-je crié.

Un bouton rouge se matérialisa devant nos yeux. Buddy leva le bras qu'il lui restait. Mais les CI tueuses étaient trop rapides. Des lames s'enfoncèrent dans la poitrine de notre icône.

— Dirk ! hurla Buddy.

J'eus l'impression que le monde explosait.

La transition dura une seconde. De retour dans mon corps, j'ouvris les yeux pour m'apercevoir que le monde tournait autour de moi à une vitesse folle. Mon cœur battait irrégulièrement. Je fus persuadé qu'un arrêt cardiaque me guettait. Je voulus hurler : aucun son ne sortit de ma bouche.

J'étais étendu sur le sol du salon de Buddy. Très vite, mon cœur cessa de sauter dans ma poitrine. Quand ma tête ne tourna plus, j'arrachai les

électrodes.

Vivants... Nous étions vivants...

Nous ?

Bon sang, Buddy !

Me levant d'un bond, je l'aperçus, effondrée sur son précieux cyberdeck Excalibur. Près d'elle en deux enjambées, je lui pris le pouls.

Rien. Sa jugulaire ne puisait pas davantage. Collant une oreille contre sa poitrine, je n'entendis pas le moindre son.

Conscient que c'était dérisoire, je fis tous les gestes de premier secours appris à Lone Star.

Toujours rien.

Alors je pris Buddy dans mes bras. Elle ne pesait pas plus lourd qu'une enfant. Refoulant mes larmes, je sortis de l'appartement.

L'ascenseur... L'entrée... Ma voiture...

Nom de Dieu, où était l'hôpital le plus proche ?

Me faufilant dans le trafic, je savais que tout était fini. Buddy avait cessé de vivre. Les Contre-mesures anti-intrusions de Crashcart l'avaient tuée.

Rectification : *je* l'avais tuée.

23

La mort de Buddy pesait sur ma conscience. J'avais son sang sur les mains.

C'était difficile à expliquer, même à Jocasta.

Comme je le redoutais, la médecine n'avait rien pu pour la decker. La GLACE noire du système Crashcart avait injecté un signal bioélectronique mortel dans son système nerveux central. L'effet était radical : arrêt cardiaque et respiratoire. Le plus grand docteur aurait été impuissant...

Moi, j'avais vu la faucheuse de près, mais je vivrais. La GLACE avait tenté de me faire le même coup ; elle était passée fichtrement près de réussir, d'où l'arythmie constatée à mon retour dans le monde réel. Sans la déperdition d'efficacité due au lien électronique indirect, c'en était fini de Derek Montgomery.

Buddy n'avait pas eu cette chance. Le signal était passé sans filtre de son datajack à son cerveau.

Et tout ça était ma faute...

Jocasta sortit le répertoire incontournable dans ce genre de cas : « C'était une professionnelle, elle connaissait les risques... », j'en passe et des meilleures.

Résultat ? Un moral encore plus torpillé pour votre serviteur. Oui, Buddy connaissait les risques. C'était justement pour ça qu'elle avait voulu arrêter, après le premier fichier.

Mais j'avais poussé à la roue, comme un foutu coq toujours prêt à la castagne.

Buddy était morte, et ça n'avait servi à rien. Je n'avais même pas pu jeter un coup d'œil sur le dossier « reconstruction » de Mariane Corbeau.

Nous aurions pu quitter la Matrice après la première chambre. Ça n'aurait pas changé le résultat...

Quand le chagrin se calma un peu, je m'avisai que cette analyse n'était pas tout à fait juste. Les archives du service de réanimation n'étaient pas protégées par de la GLACE noire. Ça voulait dire que le docteur Kobayashi, spécialiste des cyber-implants, avait pas mal de choses à cacher.

Les CI tueuses ne sont jamais là par hasard. Un jour, Buddy m'avait expliqué qu'elles ralentissaient terriblement le temps de réponse d'un système. Aucun programmeur, même parano, n'en aurait mis juste pour le cas où. En clair, Crashcart tenait beaucoup à interdire aux curieux ses fichiers cyberware.

L'information ne valait pas la mort de Buddy. Rien ne méritait d'être payé un tel prix.

Lolita. Naomi. Buddy. Combien d'autres ? Allais-je faire flinguer tous mes amis ?

Quel salaud j'étais...

Ces états d'âme me firent une demi-journée. Puis je me ressaisis. Avec M. X et Scott Keith aux fesses, je ne pouvais m'offrir le luxe d'une crise d'identité. Si je me laissais liquider, qui se chargerait de faire justice ? Triste ou pas, il fallait affronter le monde en face.

Avec très peu de risques d'erreur, je pouvais affirmer que Yamatetsu avait bien Corbeau dans sa poche. Mais ce n'était pas un cas typique de corruption. La corpo, au travers de Crashcart, avait installé dans la jambe de Mariane un module grille-neurones ou quelque chose d'approchant. Grâce à ça, la présidente de Lone Star Seattle était devenue la marionnette de Jacques Barnard.

Tout était pour le mieux. Enfin, c'est ce que pensaient ces salopards.

Mais nom de nom, où était l'intérêt de Yamatetsu dans l'affaire ? Tester gratuitement le turbo ? Non, ça ne tenait pas. Pour une raison aussi triviale, la corpo n'aurait pas choisi des gens en vue comme Daniel Waters ou Mariane Corbeau. Il y avait autre chose...

Visiblement, Yamatetsu voulait attirer les huiles dans ses cliniques pour les charcuter. Avec Crashcart, il suffisait d'attendre qu'un accident arrive. (Attendre ? Mariane Corbeau avait perdu le contrôle de son véhicule. J'ignorais comment. Une balle dans un pneu, peut-être ?)

Un complot ? Oui, c'était fort possible. Ma théorie tenait la route, contrairement à la Porsche de Corbeau. Elle était terrifiante, mais qui a dit que le monde est un jardin d'enfants ?

Très bien. Étape suivante, docteur Montgomery ?

Là, ça se compliquait. J'étais dans tous mes états, incapable de produire trois pensées cohérentes.

De l'aide. J'avais besoin d'aide...

L'avantage de la planque de Rodney, c'était d'avoir Jocasta à portée de la main. Après avoir essayé de me consoler, elle s'était éclipsée pour me laisser le temps de terrasser mes démons. Pour l'heure, elle consultait le réseau télématique. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, je vis qu'elle étudiait un ouvrage intitulé *Guide Néo-Anarchiste de l'Amérique du Nord*. Une lecture légère, quoi !

— T'aurais une minute, ma poule ?

Elle se retourna, tout sourire.

— Prêt à faire un brin de causerie ?

Ce fut beaucoup plus qu'un brin. Elle eut droit à tout : l'appel de Scott Keith, le raid dans la Matrice, mes idées sur le plan tordu de Yamatetsu...

Jocasta était bon public. Ses rares questions mettaient dans le mille. Quand j'eus fini, elle se permit un sifflement modulé.

— Je croyais que tu t'occupais de divorces et de disparitions, Dirk. Rien que ça ? Un plan d'une corpo pour conquérir la ville. D'abord Seattle, puis le monde ?

— C'est comme ça que ça sonne, non ?

— Exact... C'est l'ennui... Tout ça fait très...

— *Manga* ? suggèrai-je.

C'étaient des bandes dessinées japonaises pour adultes où foisonnaient les savants fous et les conspirations mondiales.

— Tu as mis le doigt dessus, Dirk. C'est ridicule. Trop gros. Les faits sont incontestables, et je crois qu'ils s'articulent comme tu le penses. Mais je ne vois pas l'intérêt de Yamatetsu.

— Infiltrer le gouvernement de Seattle ? Le mettre à sa botte ?

— Les corpos ne veulent pas se substituer aux gouvernements. Après le Chaos, il ne leur restait plus qu'à cueillir le pouvoir comme un fruit mûr. Elles ne l'ont pas fait.

— Tu sais pourquoi ?

— Trop de responsabilités. Si tu deviens le gouvernement, tu dois t'occuper d'un tas de casse-tête. La protection sociale, l'emploi, la signature des contrats avec les entreprises de collecte d'ordures... Que sais-je encore ? C'est trop de tracas. Et n'oublie pas : les corpos sont extraterritoriales. Une géante comme Yamatetsu peut faire ce qu'elle veut en restant dans l'ombre. Pourquoi s'exposer aux projecteurs ? Dirk, ça n'a pas de sens. Nous passons à côté de quelque chose...

— Un fait est sûr : Waters et Corbeau ont été charcutés...

— Je sais. À mon sens, ce n'est pas une histoire de pouvoir.

— Alors quoi ?

— Un besoin de protection ? Ou de la prophylaxie, qui sait ? Corbeau est le genre d'atout qui peut aider quand on attire l'attention de Lone Star. Waters aurait pu servir à influencer l'opinion publique. Dirk, je nage un peu. Mais je *sens* que nous manquons quelque chose...

— Pigé ! Étape suivante ?

— Eh bien, je pense que...

Je ne sus jamais la suite, car on frappa à la porte. Au même moment, une silhouette blonde se matérialisa entre nous.

— Ne vous inquiétez pas, dit Amanda, c'est Rodney.

Avant d'ouvrir, je vérifiai quand même sur la vidéo intérieure.

— Je t'avais bien dit que c'était lui ! chantonna l'esprit des cités.

Rodney entra. Je refermai avant de le saluer.

— J'espère que je ne vous dérange pas, dit-il. J'aurais dû appeler, mais je n'aime pas les vidéophones...

— Tu ne nous déranges pas du tout, Rod, dis-je. (Était-ce si vrai que ça ?) Quel bon vent t'amène ?

— Eh bien, ceci...

Il sortit de sa poche le bracelet noir du mage de combat. L'objet était enveloppé dans de la cellophane. Rodney l'en tira. Je remarquai qu'il utilisait pour ce faire un morceau de tissu très fin qui luisait vaguement.

Je n'aimais pas du tout ces bizarreries...

— J'ai découvert des choses... *Beaucoup trop*, si tu veux mon avis !

Jocasta arriva. Ses yeux luirent de curiosité.

— Tu sais ce que c'est ?

— Puis-je d'abord m'asseoir, et avoir quelque chose à boire ? Je suis épuisé...

— Du thé ? ai-je demandé.

— Plutôt du gin !

Dix minutes plus tard, nous nous retrouvâmes assis autour de la table basse de ma chambre. Greybriar avait effectivement l'air pâlichon, et ses yeux indiquaient qu'il pompait depuis un moment dans ses réserves. Par bonheur, le gin le requinqua.

Il avait posé le bracelet au milieu de la table. Le désignant d'un signe de tête, il commença son exposé :

— C'est bien un objet chamanique, mes amis. Le hic, c'est que je n'arrivais pas à le rattacher aux totems habituels des chamans. Il y a un lien, mais avec une entité qui m'était totalement inconnue...

Je regardai Jocasta. En d'autres termes, elle avait exprimé la même idée.

— Donc, tu ne sais pas ce que c'est ?

— Dirk, tu as remarqué que je parlais au passé, non ? J'ai questionné des chamans, imagine-toi. Celui qui m'a été le plus utile s'appelle L'Homme Aux Mille Noms. Il a reconnu le bracelet du premier coup d'œil. Au début, il ne voulait rien me dire...

— Mais tu l’as convaincu...

— Qui n’a pas son prix ? D’après lui, c’est un totem Insecte. Pour être franc, j’ignorais que ça existait. Toujours selon mon informateur, c’est bien un focus, et il est lié à un totem nommé Wasp.

— À savoir ?

— Le chaman m’a conseillé de ne pas chercher à comprendre...

— Voilà pourquoi tu es crevé, intervint Jocasta. Tu ne l’as pas écouté, je parie.

L’elfe sourit, embarrassé...

— J’ai toujours été curieux, avoua-t-il. Dans le plan astral, cette *chose* a un pouvoir effrayant. L’étudier revient à affronter une tornade à mains nues. Je dois admettre que ça m’a fatigué...

— As-tu appris autre chose ? s’enquit Jocasta.

— Négatif. Sinon que je ne veux plus rien avoir à faire avec ce truc.

— C’est pourquoi tu le rapportes, ai-je ajouté. Logique... Ton diagnostic final, Rod ?

— Je ne sais que dire, mon vieux. Ça n’a sans doute rien à voir avec le reste. Le chaman qui a tenté de vous tuer doit être un tordu adorateur de ce fameux Wasp. D’après Mille Noms, les chamans Insecte sont du genre sanguinaires. Tout à fait le profil d’un tueur à gages...

J’acquiesçai, peu convaincu. Jusqu’à présent, il n’y avait pas eu d’authentiques coïncidences dans cette histoire. Quelquefois, la paranoïa est excellente conseillère.

— Rod, merci de t’être donné tant de mal.

— Ce fut un plaisir. Il semble que...

— *Contact !* cria dans ma tête une voix désincarnée.

C’était Amanda. Le mot, elle avait dû le piocher dans ma mémoire. Pour les instructeurs de Lone Star, c’était un indicateur de danger immédiat.

Réagissant comme un chien de Pavlov, je bondis, renversant ma chaise. Mon Colt apparut dans ma main.

Quelque chose avait déchiré l'air à l'endroit où se trouvait mon crâne une fraction de seconde plus tôt.

Le poing géant d'une créature ni humaine ni métahumaine !

Je me souvins des témoignages sur la mort de Naomi.

Le monstre s'était matérialisé dans la pièce sans que Rod le sente arriver. Même Amanda avait réagi à l'ultime seconde.

À présent, il avançait sur Jocasta, qui lui vidait le chargeur de son L36 dans la poitrine.

Autant vouloir arrêter un éléphant avec du petit plomb.

L'air plus pâle et épuisé que jamais, Rodney déclama une courte phrase dans une langue inconnue. Sa main droite se mit à briller...

J'ouvris le feu à mon tour. La créature était grande, anguleuse, avec des membres qui semblaient plutôt mal joints à son corps. Sa tête difforme était dominée par deux énormes yeux à facettes. Des antennes vibraient au sommet de son crâne chauve. Un dard chitineux pointait de sa gueule garnie de crocs.

Jamais l'idée de faire un carton ne m'avait tant réjoui.

Bam ! Bam ! Bam !

La créature vacilla à peine !

Pour résister aux balles d'un Manhunter, il fallait être blindé. Horrifié, je compris que la carapace du monstre était plus résistante qu'un mur de béton.

Tirer aux jointures du cou et des membres était ma seule chance.

Bam ! Bam ! Bam !

Dans le mille ! La nuque du monstre n'était plus qu'une plaie béante.

Ce fut à peine si ça le ralentit.

Jocasta avait vidé son chargeur, comme moi. Aucun coup n'était mortel.

Comment flinguer cette horreur ?

C'était une bonne question, d'autant que mes exploits avaient attiré son attention. Colt rechargé, je fis face, truffant de plomb la poitrine de la chose.

Toujours en vain.

— Rodney ! À toi !

C'était la voix de Jocasta, mais j'aurais signé son appel des deux mains.

L'elfe avait terminé ses préparatifs. Il tendit le bras.

Un trait lumineux percuta le monstre en plein torse, l'envoyant valdinguer à l'autre bout de la pièce.

Avant même d'atterrir, la créature brilla d'une lueur verdâtre. Soudain, elle s'embrasa dans un feu d'artifice d'étincelles.

Jocasta rengaina son arme et se précipita au côté de Rodney.

L'elfe avait mit un genou à terre. Ses yeux semblaient vidés de toute vie.

— J'ai... réussi... ? demanda-t-il.

Tournant la tête pour examiner les restes fumants du monstre, je vis l'air se troubler devant mes yeux.

Une autre créature se matérialisa.

— Jocasta ! ai-je crié. Il faut sortir d'ici.

Ma compagne soutint Rodney. Tous deux se dirigèrent vers la porte. Le temps de la déverrouiller, de dévaler l'escalier...

Il fallait que je gagne du temps.

— Par ici, saloperie !

La créature parut m'avoir entendu. Elle se tourna vers moi, menaçante.

— Viens donc, qu'on rigole !

Un pas, deux.

Changeant de tactique, je levai mon Manhunter et expédiai deux balles dans chacun des yeux rouges de l'être.

Un tir parfait... pour un résultat nul.

— Jocasta, dépêche-toi ! Non, ne viens pas m'aider ! Pour moi, c'est fichu !

Je finis de vider mon chargeur, mais sans la moindre conviction.

Le monstre n'était plus qu'à deux mètres.

Jocasta avait lâché Rodney. Têtue comme toutes les femmes, elle accourait à mon secours, tirant dans le dos de la créature.

Maintenant, c'était sûr : nous allions tous mourir.

— *Tirez-vous de là !* cria une voix dans ma tête.

Amanda !

La farceuse blonde se matérialisa entre moi et mon adversaire. Le combat s'engagea. Les poings d'Amanda arrachaient de larges plaques de carapace au torse du monstre, dont les griffes traversaient sa poitrine sans lui infliger de blessures...

Non, je me trompais ! Les coups adverses ne blessaient pas Amanda dans sa chair sans substance, mais ils avaient quand même un effet. Au fil du combat, l'apparence de la blonde s'altérait.

Oui, son corps changeait, devenant plus anguleux, comme si...

Mon esprit refusa de mener ce raisonnement jusqu'à sa conclusion.

— *Il faut partir !*

Paralysée, Jocasta regardait le combat. La métamorphose d'Amanda continuait, inexorable.

— Jocasta, viens !

La sœur de Lolly réagit enfin. Prenant chacun Rodney sous un bras, nous courûmes vers la porte.

Tandis que je la déverrouillai, j'entendis une voix caverneuse crier dans ma tête :

— *Adieu !*

24

— Dirk, il ne va pas bien du tout...

Jocasta et moi avions ramené Rod dans son appartement. Ça n'avait pas été facile. Une fois dans la rue, le mage était sorti de son hébétude. Du coup, il avait épuisé ses dernières forces à vouloir retourner dans l'appartement pour secourir Amanda. J'avais eu un mal de chien à le retenir...

Depuis que nous l'avions étendu sur son lit, il semblait absent, appelant simplement Amanda de temps en temps.

Je savais qu'elle ne répondrait pas...

— Je comprends ce qui le tourmente, souffla Jocasta. Amanda aurait pu vivre éternellement. Les esprits ne meurent jamais ; ils deviennent plus puissants et plus sages. Reprenant une forme matérielle, elle a renoncé à ça pour nous sauver – le sauver. Il souffre mille morts... Dirk, c'est difficile à dire, mais je crois qu'il... l'aime.

Je faillis lancer une ânerie du genre : « Comment un homme peut-il aimer un esprit ? », mais je me retins. Car une idée me frappa : n'était-ce pas toujours le cas ? La plupart du temps, l'esprit – ou l'âme, si on veut –, est enfermé dans une prison de chair. Mais au nom de quoi décréter que c'est une condition *sine qua non* ?

Rodney Greybriar feignait de considérer Amanda comme une sorte de maladie infectieuse. Et alors ? Beaucoup d'hommes cachent leurs sentiments derrière ce type d'humour.

Je secouai la tête. Dirk Montgomery était en train de fondre un fusible. Il pensait à l'âme et à l'amour. Encore un peu, et il se mettrait à déclamer de la poésie sous les fenêtres de sa belle.

Soupir...

Jocasta vint involontairement à mon secours :

— Étape suivante ?

— Je ne sais pas... Tu crois qu'il y en a une ?

Elle me regarda, superbe d'impassibilité. Quand je suis fatigué, je pense tout haut. Souvent, c'est là que j'atteins mon zénith intellectuel, parce que le chien de garde qui censure les idées « politiquement incorrectes » roupille dans un coin.

— Tu avais raison, ai-je continué, les détectives privés s'occupent normalement de divorces et de disparitions. C'est mon boulot. Je suis un gagne-petit, Jocasta. Toi aussi, en un sens. On n'est pas faits pour s'asseoir à la table des gars qui jouent gros...

« Tu veux connaître mon expérience en matière de conspiration ? J'ai arrêté une horde d'orks – sept, tu te rends compte ? – qui rackettaient des épiciers ! (J'avais conscience de délirer, mais ça ne signifiait pas que je pouvais arrêter.) Pour moi, sauver le monde ne veut rien dire, tu comprends ? Je suis content quand j'ai réussi à éviter la mort d'une *seule* personne ! »

— Je vois...

— Ce *foutoir* a des dimensions... cosmiques. Il est temps de laisser les grosses mises aux gros joueurs. Moi, je retourne à mes divorces. Et à mes disparus... Il faut que je retrouve Theresa. Si j'y parviens, nous quitterons cette fichue ville. J'ai toujours rêvé de connaître Atlanta. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu te soucies de mon avis ?

— Et comment !

— Tu sais, je crois que les romans, les films et les fictions tridéo nous ont fait beaucoup de mal. À cause de ces trucs, on croit qu'une seule personne peut changer le monde. Slade le Sniper renverse les gouvernements, Neil le Barbare ork repousse les invasions... Dans la vie, ce n'est pas comme ça... À Seattle, Slade serait embastillé par les flics de Lone Star, et une cinquantaine de gros bras massacraient Neil. Certains événements sont trop importants pour un seul homme, Derek. Ce que tu fais

dans ton coin pour aider les autres a beaucoup plus de valeur. Quand on additionne les efforts individuels de millions de personnes, ça finit par faire une différence.

Elle ricana.

— Je suis insupportable quand je philosophe, non ? Derek, ne te bats pas quand tout est contre toi. Si tu meurs, le monde aura perdu un type bien. Quant à Atlanta..., j'aimerais y aller un jour. (Elle baissa les yeux sur sa montre.) Mon Dieu, il se fait tard...

Il était près de dix heures du soir. La dernière fois que j'avais regardé, il en était à peine sept.

Le temps passe vite quand on se purge de ses scories !

Ne me demandez pas qui fit le premier pas, je ne m'en souviens plus. Ce fut peut-être elle, ou moi, ou les deux. Quoi qu'il en soit, cette nuit-là, Jocasta et moi partageâmes le petit lit de la chambre d'amis de Rodney. Nous avions besoin de cela : oublier les drames de ces derniers jours dans l'ivresse de l'amour physique. Il y eut beaucoup de tendresse et de chaleur ; pour finir, nous plongeâmes dans un sommeil réparateur.

En pleine nuit, sur le coup de trois heures, j'ouvris les yeux et je fus dans l'incapacité de me rendormir. Mon corps avait besoin de repos ; hélas, mon esprit refusait de sombrer dans le néant.

J'avais pris la décision de me retirer du jeu. Non en parlant avec Jocasta, ni en faisant l'amour avec elle, mais pendant ces brèves heures de sommeil. La logique n'avait rien à voir avec ça. En me réveillant, j'avais compris qu'il n'y aurait plus besoin d'y revenir.

Derek Montgomery fuyait le monde des grands...

La suite ? Trouver Theresa, bien entendu.

Dans une sorte de demi-sommeil, je revis mes deux appels à la Confrérie, ma recherche auprès des autres hôpitaux, le moment où j'avais demandé à Naomi de fouiller les archives.

J'entendis de nouveau la femme en uniforme m'annoncer la mort de mon amie. Ensuite – morbidité garantie –, je me revis dans la Matrice, avec

Buddy, explorant les couloirs d'un hôpital virtuel. Soudain apparut devant mes yeux le dossier de Mariane Corbeau.

Mes yeux s'ouvrirent en grand. Bon Dieu, dans ma douce léthargie, je venais de trouver le maillon manquant !

C'était bête à pleurer...

Prenant garde à ne pas réveiller Jocasta, je me levai, m'habillai, et griffonnai une mot pour lui expliquer où j'allais.

Puis je sortis dans la nuit.

Tout était calme aux alentours de la clinique privée où Fitz le troll avait déposée Theresa le jour de son overdose.

Qu'est-ce que je fichais là, à près de quatre heures du matin ?

Simple : revoyant en pensée l'écran miniature où se déroulait le dossier de Mariane Corbeau, une partie du texte m'avait sauté aux yeux, aussi claire que si j'avais vraiment eu un terminal en face de moi :

« ... Où le travail de reconstruction avait été effectué sous la supervision des docteurs D. Horbein, X. Marthass, P. Dempsey et K. Mobasa... »

P. Dempsey !

Phyllis Dempsey, le nouveau médecin-chef de la clinique de la Confrérie de Wildwood !

Eh oui !

Ça pouvait être une coïncidence, mais je n'aurais pas parié une chaussette dessus !

Supposons que Phyllis Dempsey ne soit pas blanche comme neige. Mon horizon se dégageait, d'autres possibilités s'offrant à mon intellect avide.

Voyons un peu : dans cette configuration, Fitz avait peut-être bien conduit Theresa ici, comme il le prétendait. Ça expliquait le badge de l'infirmière Baley de la manière la plus simple possible. Dans la foulée, ça éclairait d'une autre lumière la triste fin de ce garçon, dont les Rôdeurs de la Nuit m'avaient cru coupable.

Le loubard aimait bien Theresa. Le lendemain, il était sans doute repassé à la clinique pour prendre des nouvelles. Lourdauds comme le sont les trolls, il avait dû poser les mauvaises questions.

Voilà pourquoi on l'avait abattu !

Il était temps que j'aie une petite conversation avec l'amie Phyllis. D'après ce qu'elle m'avait dit, elle finissait son service sur le coup de quatre heures.

Il était moins une. Si ma mémoire ne me jouait pas de tour, il n'allait pas tarder à se passer quelque chose.

Bingo. À quatre heures pétantes, la porte de la clinique s'ouvrit. Cinq silhouettes sortirent. Je les entendis échanger des souhaits de bonne nuit avant de se séparer. Apparemment, les dieux étaient de mon côté.

Phyllis partit avec un type qui devait être son garde du corps. En silence, je sortis mon Manhunter.

Ils approchaient. À moi de bien synchroniser mon intervention.

Encore deux mètres...

Maintenant !

Sortant de l'ombre, je me campai devant les deux promeneurs et j'abattis mon arme sur le crâne du type.

Je pris note de ne jamais l'engager : sans esquisser un geste pour se défendre, il partit pour le pays des songes.

Dempsey ouvrit la bouche pour crier. Le canon du Manhunter lui cloua le bec.

— N'ayez pas peur, je veux juste bavarder un peu.

— Encore vous, Montgomery ? Quel est votre problème, ce soir ?

Bon sang, est-ce que le monde entier me connaissait ? J'étais quand même un détective *privé* !

— Je veux ma sœur, espèce de vampire. Dis-moi où elle est ?

— En sécurité, mon brave Derek. Bien plus que la plupart des gens de Seattle. *Beaucoup* plus que vous, pour ne prendre qu'un exemple. Et bientôt, elle sera encore plus en sécurité. Merveilleux, non ?

— De quoi parlez-vous, pauvre dingue ?

— Avec un peu de chance, vous finirez par le découvrir...

Son sourire suffisant commençait à me taper sur les nerfs. J'étais du bon côté du pistolet. Pourtant, j'avais l'impression que c'était elle qui menait le jeu.

— Où est ma sœur ? ai-je grogné.

— Là où vous ne pourrez jamais l'atteindre...

Son rire cristallin me fit craquer. D'un revers de la main, je la frappai du canon de mon Colt. La peau de son front éclata, mais elle ne vacilla pas. Un coup pareil aurait assommé un bœuf. Cette femme était en acier.

— Où ? ai-je répété.

Pas un mot. Allais-je la frapper de nouveau ? Non ! Si elle ne bronchait toujours pas, j'aurais l'air idiot.

— Un troll l'a conduite ici..., dis-je.

— Exact. Nous avons dû l'éliminer. Il parlait trop.

— Theresa, vous l'avez envoyée ailleurs ?

— Bien sûr...

Au moins, elle n'était pas morte.

— Où, docteur ? Répondez, ou je tire.

— Derek, mon pauvre ami, vous savez très bien où ! Vous y étiez ! Fort Lewis. ISP. Le bâtiment E.

Foutredieu ! C'était donc comme ça que la firme se procurait des cobayes humains ?

Soudain, je compris pourquoi William Sutcliffe avait voulu *sanctionner* mon pote Patrick. La fille qu'il recherchait devait être également partie pour le bâtiment E.

Theresa, ma pauvre puce...

Dempsey tira parti de ma baisse d'attention. Bondissant sur moi comme une tigresse, elle m'enfonça ses ongles dans les bras et me mordit l'épaule gauche avec une violence inouïe.

Un corps à corps s'engagea. Cette femme avait une force incroyable. Quand elle eut lâché mon épaule, je devinai la suite de sa stratégie : elle visait ma gorge !

Nos yeux se croisèrent. Ce que je vis dans les siens me glaça d'effroi.

Phyllis Dempsey n'était pas, ou plus, humaine. C'était un monstre.

Mobilisant mes forces, je parvins à lever le bras droit assez haut pour positionner le canon dans la direction générale de la tête de mon adversaire.

Sa bouche approchait inexorablement de ma gorge. Je sus que je n'aurais qu'une chance...

Bam !

La balle arracha un bon quart du crâne de l'étrange créature que j'affrontais. Me dégageant, je constatai avec terreur qu'elle vivait encore.

C'était impossible ! Personne ne survit avec un trou dans la tête par lequel fuit son cerveau !

Phyllis Dempsey – ou qui que ce fût – se ramassa sur elle-même pour repartir à l'attaque.

Mon doigt se crispa sur la détente. Cinq projectiles lui firent littéralement éclater la tête.

Résistant à l'envie de recharger l'arme pour continuer à tirer, je tournai les talons et je partis comme si j'avais le diable aux trousses.

Ce n'était peut-être pas qu'une image...

Mon épaule gauche me faisait un mal de chien. La chair était tuméfiée et les lèvres de la plaie avaient pris une teinte carmin du plus mauvais effet. Les soins de Jocasta – analgésiques et anti-inflammatoires – n’y avaient pas changé grand-chose.

À mon retour chez Rodney, la douleur se circonscrivait à l’épaule. À présent, elle irradiait dans le bras. Parallèlement, tout mon côté gauche s’ankylosait.

Jocasta passait une sorte de mini-diagnostiqueur le long de la zone atteinte.

— Dirk, je crois qu’elle t’a inoculé un venin. L’appareil suggère un antidote à large spectre... Un timbre...

— Obéis-lui, il connaît mieux son boulot que moi.

— Qui était-elle ? demanda la sœur de Lolly en fouillant dans le médikit.

Elle en sortit un timbre médical qu’elle me colla dans le dos, non loin de la blessure.

— Pendant l’attaque et juste après, j’ai pensé que c’était un monstre. Je m’étais emballé, c’est tout...

— Pourtant...

— Sa force ? Des cyber-implants, tout simplement. Son étonnante survie, avec un bon morceau du crâne en moins ?

— Oui, par exemple...

— Tu as lu des articles sur les blessés de guerre ? Un type peut faire un arrêt du cœur pour une balle dans la main, tandis qu’un autre s’agitiera

pendant dix minutes avant que son cerveau admette qu'il est truffé de plomb. Il n'y a pas de règle.

— D'accord, mais le venin ?

— Un nouveau gadget, je suppose. Certains runners ont des lames cachées dans les doigts et des couteaux planqués dans les avant-bras. C'est les jouets de notre siècle...

— Admettons que je sois convaincue. Que fait-on, Dirk ?

— J'en sais fichtre rien...

— Je veux t'aider. Mais il nous faut un plan !

Comment l'envoyer sur les roses ?

— Alors au travail !

Nous fûmes très vite d'accord sur un point. Pour un raid sur ISP, nous avions besoin de renforts musclés et sérieux.

Le mot clé était « sérieux ». Comme tous ceux qui traînent dans les ombres, je connaissais des dizaines de gars qui s'autoproclamaient shadowrunners.

En un sens, ça se défendait. À condition de définir une hiérarchie. C'était le problème : je voulais la fine fleur. Ça représentait du un pour mille, au bas mot...

Ma conversation avec Anwar fut lapidaire :

— Il me faut deux ou trois fines gâchettes. Je fournis un decker (Bouton de Rose) et un mage (Rodney). À toi de me trouver des as...

Je vis un gros tas de *nuyens* danser devant les yeux du Combinard.

— Tout ce que tu voudras, Dirk. Je connais des gars géniaux dans l'Est. La race est un problème ?

— Bien sûr que non !

— À Detroit il y a un groupe de trolls du tonnerre. Attends, j'ai mieux : des nains d'Atlanta, des mercenaires super-efficaces.

— Ne t'envole pas. J'ai besoin des types cette nuit. Cherche plutôt dans les environs.

— Un boulot urgent, hein ? Compris. Dis-moi, Dirk, tu-peux payer, j'espère ? Ces gars-là ne rigolent pas avec le fric.

— J'ai ce qu'il faut.

Je disposais d'environ soixante-dix mille *nuyens*. Jocasta avait promis d'allonger la différence, aussi importante fût-elle. Assez madré pour connaître le proverbe sur les chevaux donnés, je ne fis pas l'erreur de lui demander comment elle comptait faire.

— Parfait, fit Anwar. Je connais le fin du fin. *Les Démolisseurs Associés*. Deux samouraïs, un mage de combat et un decker.

— Je prends les deux gros bras.

— Impossible. Ces gars ne se séparent jamais. C'est le lot, ou rien.

— Tu as quoi d'autre en stock ?

— Pour ce soir, que dalle !

— Leur tarif ?

Quatre experts, voilà qui allait nous coûter une fortune.

— Tu fais une offre, et ils l'acceptent ou pas.

Je coupai le son et me tournai vers Jocasta.

— Je propose vingt mille par tête ?

— Trente...

Cent vingt mille en tout.

— Tu es sûre ? Ça va te coûter un max.

— Trente !

Je sortis Anwar des limbes électroniques.

— Cent vingt mille, cash. Ta commission à leur charge.

— Je transmettrai. Et le boulot ?

— Je t'envoie une puce. Une seule lecture, puis les données s'effacent.
Pigé ?

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Une demi-heure plus tard, le vidéophone bipa.

— Oui ? ai-je crié dans le micro.

Un visage s'afficha sur l'écran. Un vrai dur. Jeune, avec le regard d'acier des types truffés de cyberware. Un gars comme ça valait une petite armée.

— Monsieur Johnson ?

Mince, c'était une erreur ! Dommage...

Soudain, je compris. C'était moi qui embauchais, cette fois. Anwar m'avait présenté sous le patronyme passe-partout.

— C'est moi.

— Nous acceptons votre contrat. L'intermédiaire prétend que c'est pour ce soir. Vous confirmez ?

— Le facteur temps est essentiel.

— Comme vous voudrez. Je suggère que nous nous rencontrions à dix-huit heures pour un briefing. Vous disposez d'un endroit sûr ?

Je lui communiquai l'adresse de Rodney.

— Très bien. Pour vous, je me nomme Argent. Mon ami Faucon viendra avec moi. Terminé.

Et voilà ! Je venais de me payer un gang de runners !

Rodney sortit de sa chambre quelques minutes plus tard. Il avait une mine épouvantable. Quand je l'eus mis au courant des derniers événements, il ne se perdit pas en vains commentaires :

— Je viens avec vous.

— Ce n'est pas ta guerre, Rod.

— Peut-être bien que si...

Quel droit avais-je de le traiter comme un gamin ?

— À toi de décider. Si tu te sens d'attaque...

— Je le suis, crois-moi.

Pour tuer le temps jusqu'à dix-huit heures, je décidai d'appeler Anwar. Sa trogne rubiconde s'afficha sur l'écran.

— L'affaire est conclue...

— Je sais, Dirk. Quoi d'autre ?

— Je déteste travailler avec des inconnus. Tu as des renseignements sur les Démolisseurs Associés ?

— Je t'envoie une puce. Gratuite !

Cinq minutes plus tard, j'étais plongé dans la lecture...

Argent, le chef, avait fait ses classes dans l'armée privée de Fuchi. Il s'était payé trois ans de Guerre du Désert. Pour ce que je voulais, son curriculum était parfait. Pourtant un détail me gênait. Le type se trimbalait deux bras cybernétiques. Jusque-là, rien d'anormal, car beaucoup de vétérans comme lui avaient perdu un ou plusieurs membres. L'ennui, c'est qu'il n'avait rien perdu du tout. Le remplacement était *volontaire* !

En clair, il avait sacrifié sa viande pour lui substituer du métal. Selon moi, il fallait être dingue.

Le second d'Argent était un Indien, comme son sobriquet. Faucon, me l'avait suggéré. C'était aussi un chaman de combat, une combinaison rare s'il en est. Plus jeune, il avait servi dans les Forces Spéciales des Sioux – oui, les célèbres Couguars ! Un type qu'il valait mieux compter parmi ses alliés.

Toshi était le second samouraï. Elfe d'origine japonaise élevé dans la rue et formé par les gangs, il jouissait d'une solide réputation de dur à cuire. Une histoire plutôt banale, dans les ombres.

Peg la decker était un cas plus intéressant. Suite à un accident de moto, le jour de ses seize ans, elle était quadriplégique. Les lésions de la moelle épinière étaient telles que la biotechnologie avait dû baisser les bras. Il faut des nerfs pour commander les implants, et il ne lui en restait plus en état de marche. Mais elle avait un datajack. Très vite, la Matrice était devenue son monde d'adoption. En une décennie, elle avait travaillé pour des dizaines d'équipes sans jamais quitter la chambre d'une clinique de San Francisco. Depuis trois ans, elle était la decker d'élection des Démolisseurs Associés.

Je sortis rassuré de ma lecture. Jocasta et moi allions en avoir pour notre fric !

Argent et Faucon arrivèrent à dix-huit heures tapantes. Ils ne portaient pas d'armes *visibles*, mais j'aurais juré qu'ils n'étaient pas venus sans biscuits.

Comment les décrire ? Deux colosses à la démarche féline. Deux tueurs gracieux... Hum, trêve de lyrisme. J'avais déjà assez de mal à ne pas regarder sans arrêt les bras cybernétiques d'Argent (en passant, d'excellentes imitations, question derme).

Bon Dieu, comment pouvait-on aller chez un toubib et lui déclarer : « Coupez tout, j'en veux des neufs ! » ?

— Ravi de vous connaître, cher monsieur Johnson, dit Argent. Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais que Peg se joigne à nous.

Il indiqua le vidéophone d'un signe de tête.

— Je vous en prie.

Il pianota sur le clavier. L'écran resta noir, mais une voix se fit entendre :

— Je suis là, Argent.

— Très bien, dit ce dernier. Parlons affaires... (Faucon recula un peu, la main à la ceinture. En cas de piège, il nous tenait dans son champ de tir.) Il s'agit d'une *extraction*, si j'ai bien compris. La cible est une femme. Il y a d'autres choses à savoir ?

— Oui, dis-je, nous venons avec vous. Tous les trois !

Argent nous dévisagea tour à tour.

— Il n'a jamais été question de foutus touristes !

Faucon répondit plus vite que moi :

— Argent, du calme. L'elfe est un mage hermétique. La femme a un peu de pouvoir, disons que c'est une adepte. Quant à M. Johnson, c'est un vieil habitué des ombres. Comme touristes, on fait mieux !

Argent haussa les épaules. De toute évidence, il n'était pas habitué à discuter les jugements de l'Indien.

— Si c'est comme ça, pas de problème. (Il changea abruptement de sujet :) J'ai chargé Peg de réunir des données sur le site d'intervention. Mesures de sécurité, rotations des gardes, etc. (Il me lança une puce.) Étudiez et mémorisez ! Vous avez jusqu'à vingt-trois heures. Départ à vingt-trois heures trente.

J'acquiesçai. De nous deux, Argent était le pro. Je me faisais un plaisir de laisser les responsabilités entre ses mains métalliques.

— Nous fournissons les armes, continua-t-il. Je sais que vous en avez, mais je m'en fous. Avec les nôtres, il n'y aura pas de mauvaise surprise. (Il se tourna vers son chaman :) Faucon, tu devrais faire un petit briefing avec ton collègue.

Rodney et l'Indien s'isolèrent dans la cuisine pour discuter boutique. Argent prit l'air de s'être déconnecté du monde. Les yeux ouverts, il semblait muré dans sa citadelle intérieure.

Je glissai la puce dans le lecteur et fis signe à Jocasta de venir à côté de moi...

26

Planqués derrière les arbres, nous regardions l'enceinte d'ISP. Les Démolisseurs avaient garé leurs motos à l'orée de la forêt, non loin de ma Jackrabbit. Jocasta et Rodney étaient venus avec ma voiture – une deux places. Argent s'était dévoué pour me charger sur sa machine.

— Vérification des armes ! ordonna-t-il. Monsieur Johnson, faites-voir votre artillerie...

Je lui tendis mon Manhunter. Il vérifia le chien, le magasin, et me rendit le Colt.

— Une bonne arme, très bien entretenue. (Il se tourna vers le second samouraï, un elfe asiatique aux muscles saillants :) Toshi, notre ami garde son flingue. Fournis-lui une arme lourde.

L'interpellé souleva la selle de son engin. Dessous était rangé un petit arsenal. Il en tira un Remington à canon court.

— Un fusil d'assaut remarquable, monsieur Johnson, reprit Argent. Six coups, chacun capable de couper un homme en deux.

L'elfe me tendit l'arme et une boîte de cartouches. Avec ça et le Manhunter, j'étais parfaitement équipé. Le Colt pour le tir de précision, le fusil d'assaut pour « faire de la place ».

Pendant ce temps, Toshi et Faucon – ce dernier portant à présent sur la hanche un couteau long comme mon avant-bras –, s'étaient occupés d'armer Jocasta et Rodney. Des Uzi III SMG avec silencieux. Un bon choix. Des armes dévastatrices, mais simples à manier pour des amateurs.

Puisque j'y étais, je jetai un coup d'œil à l'équipement des Démolisseurs. Argent avait deux Ingram à canons jumelés à la ceinture et quatre grenades en bandoulière. Toshi serrait un HK227S contre son cœur ;

à sa hanche se balançait un Ares Viper à fléchettes. Faucon avait choisi un fusil d'assaut AK-98. La kyrielle de fétiches accrochés à sa ceinture indiquait qu'il ne se fiait pas aux seules armes matérielles.

— Tout le monde est paré ? demanda Argent.

Nous répondîmes par de sobres hochements de tête.

L'homme aux bras d'acier enfonça un petit récepteur dans son oreille. Approchant son poignet droit de ses lèvres, il souffla :

— Peg... Point 1.

Selon le plan, ça voulait dire que nous avions un quart d'heure pour atteindre la zone de pénétration. Alors Peg s'infiltrerait dans le système de sécurité d'ISP. Deux minutes plus tard, nous serions à l'intérieur du centre, et la partie pourrait commencer.

Toshi me lança quelque chose : des lunettes à infrarouges. Habitué à cette technologie par les instructeurs de Lone Star, les ajuster convenablement ne me posa aucun problème. Quand je les mis en service, la forêt me parut illuminée comme en plein jour, n'était une insistante lueur verdâtre. D'expérience, je savais que je n'y prêterais plus attention dans quelques minutes.

Jocasta en avait également reçu une paire. Rodney avait décliné la proposition de Toshi. Sans doute ses yeux d'elfe s'accommodaient-ils mieux de l'obscurité que les nôtres.

Argent leva un bras et le baissa, donnant le signal du départ. Nous partîmes, plus silencieux que des félins...

Hum... Les Démolisseurs, en tout cas. Les deux samouraïs et le chaman avançaient sans déranger un brin d'herbe. En comparaison, Jocasta, Rodney et moi étions aussi discrets qu'un troupeau d'élans...

Dix minutes s'étaient écoulées quand nous atteignîmes le point 2 : une clôture, à proximité du bâtiment E. Pas une lumière ne brillait. Sans mes lunettes, j'aurais été aveugle...

L'absence d'éclairage nous indiquait au moins une chose : les hommes de la sécurité d'ISP étaient dotés de cyber-vision thermographique.

À moins qu'ils aient pour adjuvants des créatures nyctalopes ?

Dès que nous fumes au pied de la clôture. Faucon s'immobilisa, les yeux fermés. Cela dura moins d'une minute.

— Pas d'esprit ni d'élémental en patrouille. Tous les bâtiments sont gardés et équipés de barrières magiques. Celle du bloc E est très puissante.

— Tu pourrais la violer ? demanda Argent.

— Peut-être... Mais je préférerais ne pas avoir à le faire. Je risque d'être à ramasser à la petite cuiller, après...

Argent fit signe qu'il comprenait. Il porta son poignet droit à ses lèvres.

— Nous allons avoir de la compagnie..., annonça tranquillement Rodney.

Lui seul faisait encore face à la forêt.

— Derrière nous, à cinquante mètres.

Argent dégaina ses Ingram.

— La sécurité ?

— Je ne crois pas...

— Armé ?

— Oui, le même genre d'équipement que nous...

Le grand samouraï fit une grimace. Il détestait les complications, c'était visible.

— On disparaît ! dit-il. Ne tirez pas avant d'avoir vu qui c'est.

Ses deux compagnon prirent le verbe « disparaître » au pied de la lettre. En une fraction de seconde, ils furent invisibles. Moins vifs, Jocasta et moi nous cachâmes derrière un buisson. Sans bouger d'un iota, Rodney murmura une incantation et sembla se dissoudre dans l'air.

Foutus mages !

Quelques secondes plus tard, une silhouette apparut. On aurait cru un promeneur, tant le type était décontracté. Mais à une heure pareille...

Malgré la distorsion des lunettes, je reconnus le client.

Nom de Dieu, qu'est-ce qu'il foutait là ?

— Keith, espèce de taré, lève les bras !

— D'accord, d'accord, Montgomery ! Je sais que tu n'es pas seul. Moi non plus, d'ailleurs... Mes hommes suivent.

La voix de Faucon s'éleva :

— Monsieur Johnson, c'est quoi ce foutoir ?

— Je m'en occupe... Pas d'inquiétude à avoir...

J'approchai du flic.

— Flicard, j'essaye de bosser pour toi, imagine. (Plus les mensonges sont gros, mieux ils passent.) Tu veux me casser la baraque ?

— Mais non, cher Dirk ! Je suis là pour t'aider...

— Comment savais-tu que c'était pour ce soir ?

Le sourire du salopard s'élargit.

— Un ami à toi m'a dit que tu cherchais à louer des costauds. Il m'a même donné des noms. Sympa, hein ? J'ai tiré les conclusions qui s'imposaient...

J'ai serré les dents. Ce fumier d'Anwar, me vendre aux flics ! Si je m'en tirais, il aurait intérêt à ne pas me tomber sous la main.

— D'accord, Keith. Tu es venu, mais tu es loin d'avoir vaincu. C'est pas avec trois flics en couverture...

— Cinq !

— ... Cinq, que tu battras mes runners. Alors, que fait-on ? On se tire dessus et les survivants se tapent le raid. Ou quoi ?

— Pourquoi s'énerver ? Nous voulons simplement vous accompagner, pour garder vos arrières. Plutôt sympa, non ?

Argent n'apprécia pas du tout cet arrangement. Faucon fit franchement la tête, et Toshi, se contrefoutant de mon opinion, menaça de liquider séance tenante ces « flics de malheur ».

Furieux à cause de l'indélicatesse d'Anwar, je rappelai à ces messieurs que c'était moi le cochon de payant. S'ils s'en prenaient à Keith, il faudrait en découdre aussi avec moi.

Impressionnés, les runners baissèrent pavillon.

Je n'aimais pas ça plus qu'eux, mais je disposais d'assez de données pour relativiser les choses.

Le flicard prenait de gros risques. Entraîner cinq de ses hommes dans l'aventure n'était pas une petite affaire. Si un seul était pris – mort ou vif –, adieu la carrière du capitaine. Donc, ce n'était pas pour nous qu'il se trouvait là, mais parce qu'il cherchait de quoi démolir Mariane Corbeau.

Nous nous mîmes en formation, nous six devant, Keith et ses flics derrière.

Argent appela Peg :

— Point 2...

— Vous en avez mis du temps...

— Des petits problèmes... Paré pour ton intrusion ?

— Ça roule...

Deux minutes s'écoulèrent.

— Peg appelle Argent. Le jus est coupé.

À ce signal, Toshi et Faucon attaquèrent à la pince la clôture électrique. Trente secondes suffirent à dégager un passage.

— En route ! dit Argent.

Nous passâmes les uns après les autres. Quand ce fut fait, Toshi reboucha le trou, se servant de fil électrique pour faire tenir les barbelés en place.

— Opération terminée, Peg, souffla Argent.

L'instant d'après, le courant circulait de nouveau dans la clôture.

Nous arrivâmes sans incident au bâtiment E. Comme les autres, il n'avait pas de fenêtres et aucune lumière extérieure.

La porte blindée aurait résisté à un tank. Le clavier de contrôle était protégé par un coffrage de macroplast dont un clavier plus petit commandait l'ouverture.

Une serrure défendue par une serrure. Génial !

— Point 3, murmura Argent. Peg, tu peux te charger du premier verrouillage ?

Trente seconde après, le coffrage s'ouvrit.

— C'est bien, mais il reste le code de la porte... (Un silence.) Tu ne peux rien faire ? On va s'en occuper... Toshi, à toi !

Le samouraï chassa une mèche de cheveux de sa tempe droite. Je vis luire le chrome d'un datajack.

Malabar *et* decker ? Mon respect pour ce garçon grimpa considérablement.

Tirant une longueur de câble optique d'une poche de sa combinaison de commando, il se connecta au clavier.

Deux minutes et la porte s'ouvrit avec un sifflement.

Bingo ! Il y avait trois gardes de la sécurité dans le hall !

Argent en liquida deux avec ses Ingram. Faucon fit exploser la tête du troisième. Grâce aux silencieux, on aurait pu entendre voler une mouche pendant ce bref engagement.

Mes runners étaient vraiment des champions !

Nous nous ruâmes dans un couloir, Faucon et Rodney en tête. Soudain, ils s'immobilisèrent.

— Une barrière magique, dit l'Indien. Qu'est-ce qu'elle fout là ?

— Cher collègue, fit Rodney, plus britannique que jamais, cela fait partie du protocole P5. On peut passer, mais toute créature magique se brûlerait les ailes...

À leurs expressions, je compris qu'Argent et Faucon n'aimaient pas du tout ça. Mais c'étaient des pros, et ils iraient jusqu'au bout.

— Monsieur Johnson, souffla l'homme aux bras électroniques, la prochaine fois, s'il y en a une, donnez-nous *toutes* les informations...

In petto, j'approuvais la réaction des deux runners. Partis pour une banale extraction, ils se trouvaient embarqués dans un raid tout à fait spécial, et foutrement dangereux.

Le bâtiment E était construit comme un hôpital : des couloirs semés d'une multitude de portes. Ainsi, nous vîmes des dizaines de labos, quelques salles d'op, des chambres individuelles... Mais pas trace d'un être vivant !

Phyllis Dempsey, que son âme brûle en enfer, s'était peut-être bien fichue de moi...

— Où est la cible ? demanda Argent. Peg ne pourra pas neutraliser éternellement les alarmes...

Il avait raison. Le temps pressait.

Au détour d'un couloir, nous tombâmes enfin sur une porte gardée.

— Préparez-vous..., souffla Argent.

Tandis qu'il pointait ses Ingram, je sentis les poils de ma nuque se hérissier. Les deux gardes n'étaient pas humains, et pas davantage métahumains.

Je reconnus avec horreur des monstres identiques à ceux qui nous avaient attaqués dans la planque de Rodney.

Les Démolisseurs n'étaient pas hommes à se poser des questions. Jaillissant de l'ombre, ils ouvrirent le feu sur les créatures.

Les carapaces des monstres étaient solides, mais le tir nourri des trois runners les hachèrent menu. Jamais je n'avais vu une telle puissance de feu concentrée entre les mains de si peu d'hommes.

Rodney approcha des cadavres, les mâchoires serrées.

— Saloperies..., cracha-t-il.

Une main se posa sur mon épaule. Me retournant, je reconnus Scott Keith, pâle comme un mort.

— Montgomery, *que* sont ces créatures ?

Je me fendis d'un sourire pervers.

— Bienvenue dans le monde enchanté de Yamatetsu, flicard !

Nous entrâmes dans la pièce anciennement défendue par les démons chitineux. Des corps inconscients gisaient le long des murs.

À première vue, il s'agissait d'humains. La lumière ne permettait pas d'en dire plus...

Dégainant mon Manhunter, je mis mon Remington en bandoulière et avançai.

— Attends ! me souffla Toshi.

Je passai outre son avertissement. Bon sang, ma sœur était peut-être à quelques pas de moi !

Du coin de l'œil, je vis quelque chose bouger au fond de la pièce. Un homme, pas un monstre.

Je pointai mon Manhunter une fraction de seconde trop tard. Une langue de feu jaillit du canon d'une arme de gros calibre.

Le bruit étouffé me fit comprendre que la salle était insonorisée. (Pour qu'on entende pas les cris des malheureux qu'on y jetait ?)

Un choc formidable m'arracha à mes pensées. Le type d'en face avait tiré juste. J'eus le sentiment qu'un train lancé à pleine vitesse venait de défoncer le côté gauche de ma poitrine.

Mince, on lui en voulait, à celui-là !

Ma combinaison blindée me sauva sans doute la vie. Néanmoins, j'entendis un craquement sinistre. Une ou plusieurs de mes côtes venaient de céder.

Faucon se plaça à mon côté. Il ouvrit le feu, mouchant du premier coup le tireur.

Les deux samouraïs en tête, nous entreprîmes d'explorer les lieux.

Me penchant sur le premier corps, je reconnus une longue silhouette aux cheveux blonds en cascade.

Theresa !

Agenouillés près du corps inconscient de ma sœur, Faucon et Rodney discutaient comme dans un salon. Une main posée sur mon épaule, Jocasta tentait de me calmer.

Foutredieu, c'était de ma famille qu'il s'agissait ! Je ne voulais pas me calmer !

Toshi, Keith et les cinq flics montaient la garde, prêts à une mauvaise surprise. Le type qui m'avait tiré dessus n'utilisait pas de silencieux. En toute logique, le bruit allait rameuter la garde.

Faucon releva la tête :

— Elle est dans le coma, monsieur Johnson. Au moins depuis vingt-quatre heures, selon moi. Mais il y a pire...

Je vis qu'il tenait quelque chose qui ressemblait à un cordon ombilical jaunâtre.

L'image m'était venue spontanément à l'esprit. Quand Rodney tourna Theresa sur le dos, je compris à quel point elle était appropriée.

Le cordon disparaissait sous le tricot de corps de ma sœur.

Rodney tira sur le tissu pour dénuder son estomac.

Alors je vis l'horrible caricature de placenta fixée à sa peau. La boule rougeâtre faisait la taille d'un poing d'homme. Le cordon jaune en sortait ; son autre extrémité était reliée au « mur ». Tendait une main, je m'aperçus que le contact de cette cloison était humide et gluant.

Je sentis la bile monter dans ma gorge...

— Rodney, c'est quoi... ? suis-je parvenu à articuler.

— Je n'en sais rien... La connexion est active, mais je n'ai que des suppositions à te proposer...

— Je t'écoute.

— Ce truc la nourrit. Il la maintient en vie, intervint Faucon.

— Il y a pire. Son aura... Je sens un gros problème, mais...

— Elle est composite ! coupa le chaman de combat. D'autres éléments y ont été intégrés.

— Des *éléments* ? Lesquels ?

— Des auras qui appartiennent à des créatures astrales. (Il se tut, visiblement mal à l'aise.) Oui, c'est ça, on dirait qu'elle *abrite* des auras étrangères.

— Ce n'est pas tout, je le sens... La vérité, bon Dieu !

— Ces auras ressemblent à celles...

— Accouche, Faucon !

— ... À celles des deux monstres qu'on vient de refroidir !

— L'Indien, tu sais ce que sont ces créatures ?

Il fit oui de la tête.

— Alors parle ! T'as compris ? Je t'écoute !

— Ce sont des esprits Insecte... Je croyais qu'ils étaient liés au totem Wasp, mais le cordon ombilical change tout. Peut-être une autre forme de Wasp...

Mon cerveau menaçait d'entrer en surcharge. J'avais vu trop de choses en trop peu de temps. Du coup, je rêvais d'une île déserte avec des palmiers et du soleil...

Oublions les palmiers et le soleil, une île aurait suffi à mon bonheur !

À côté de moi, Rodney se mit à marmonner une incantation. À mesure qu'il parlait, je sentis mon cerveau et mon corps se détendre comme si je venais de me réveiller après huit heures de sommeil. Même mon épaule, mon bras et mes côtes gauches cessèrent de me tracasser.

L'elfe s'arrêta de chanter. Un petit sourire, et il tourna de nouveau la tête vers Theresa.

Je pris une profonde inspiration. La peur et la tension étaient toujours là, mais je me sentais capable de les assumer.

— Des parasites astraux... Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Ici, rien ! répondit Faucon. Dans de meilleures conditions, il reste une chance. Le premier problème est de la libérer...

— ... Sans lui faire de mal, ajouta Rodney.

— Je vous la confie... Je sais que vous ferez de votre mieux...

L'estomac au bord des lèvres, je jugeai plus prudent de tourner le dos à ce triste spectacle.

Comme plus personne n'avait essayé de nous tirer dessus, les autres s'étaient aventurés à explorer la salle.

Toshi revint vers moi, portant quelque chose. Un corps...

Un corps qui ne pesait presque plus rien...

L'elfe jeta son fardeau à mes pieds.

— Tu connais ce type ?

J'allais répondre par la négative quand les mots se coincèrent dans ma gorge. J'avais déjà vu cette tête. Pas en direct, mais en image de synthèse, sur l'écran d'un ordinateur.

C'était William Sutcliffe !

— Une vieille connaissance, oui..., ai-je grommelé.

Toshi m'interrogea du regard. Comprenant que je n'éclairerais pas sa lanterne, il haussa les épaules et me tourna le dos.

— Il y a une double porte à l'autre bout, dit-il à Argent. La suite du programme ?

Le samouraï aux bras greffés s'approcha de moi.

— La suite, monsieur Johnson ? souffla-t-il. Nous avons localisé la cible, n'est-il pas vrai ?

Je compris le sens profond de ses paroles. Notre contrat parlait de l'extraction d'une jeune femme. Dès l'instant où nous avons trouvé Theresa, Argent était en droit de retirer son équipe du coup s'il jugeait les risques trop importants.

Je lui fus reconnaissant d'avoir parlé à voix basse. Jocasta et Rodney n'étaient pas un problème, mais je n'aurais pas voulu que Keith soit au courant de mes soucis d'employeur...

— C'est tout à fait exact. Argent. On rentre... Faucon, Rodney, où vous en êtes ?

L'elfe se livrait à des manipulations étranges avec des fétiches. L'Indien avait sorti son couteau...

— Ça avance. Une question de minutes...

— On fout le camp dès qu'ils ont fini, dis-je à voix haute. Préviens Peg, Argent...

Comme je m'y attendais, Scott Keith accourut comme un roquet.

— Qu'est-ce que tu racontes, Dirk ? Foutre le camp ? Tu n'as pas encore fait ton travail.

— Tu es sûr, flicard ? Regarde autour de toi. Tu vois ces deux monstres morts ? Et tous ces gens, avec leurs cordons ombilicaux ? Prends des photos et sors vivant de cet enfer, flicard ! Mais si tu veux rester, libre à toi. (Je désignai Theresa) Une place va bientôt se libérer...

Faucon et Rodney étaient en train d'en terminer. En bonne scientifique, Jocasta regardait par-dessus leurs épaules. Utilisant son couteau comme un scalpel, l'Indien coupa le cordon. Un flot de sang jaillit, accompagné d'un liquide verdâtre.

— Voilà, dit Rodney en plaçant un coussin hémostatique sur la plaie. Nous l'avons débarrassée du placenta, et libérée du cordon. Elle est transportable...

— Que fait-on des autres ? demanda Faucon.

Il restait onze personnes reliées aux cordons. Avions-nous le droit de les laisser ?

Faucon et Rodney avaient mis dix minutes à dégager Theresa. En admettant qu'ils s'améliorent avec l'habitude, il leur faudrait une bonne heure et demie pour libérer onze prisonniers.

Impossible ! La garde nous tomberait dessus avant.

Le regard de Jocasta croisa le mien. Je vis qu'elle suivait sur mon visage le conflit qui me déchirait. Faucon m'adressa un triste sourire. Lui aussi comprenait. J'aurais voulu qu'on me dise quoi faire, mais c'était moi le commanditaire – M. Johnson ! – et personne ne prendrait la décision à ma place.

J'avais le choix entre sauver Theresa et mon équipe ou risquer de faire descendre tout le monde. Le problème formulé comme ça, la solution était simple – j'ai dit simple, pas *facile* !

— On lève le camp !

Scott Keith porta la main à la crosse de son Colt. Le rayon laser du HK de Toshi le dissuada d'aller plus loin.

Le samouraï elfe ne m'aimait pas beaucoup, c'était évident, mais il détestait plus encore le flic, et il guettait l'occasion de lui trouer la peau.

Faucon prit Theresa dans ses bras et la souleva de terre. Il la confia à Argent, qui la mit sur son épaule sans paraître dérangé par le poids supplémentaire.

— On repart par là où on est venus ! dit-il.

Je fis un dernier tour visuel de la pièce. Tout au fond, les cadavres déjà vidés. Près de nous, onze malheureux condamnés à un sort atroce.

Je me préparais de sacrés cauchemars...

Alors se déchaîna l'enfer. Des cris et des coups de feu déchirèrent le silence.

Trois esprits Insecte venaient de se matérialiser au milieu des hommes de Keith.

Les flics étaient bien entraînés, et plutôt nerveux de la détente. Mais leurs adversaires étaient encore meilleurs. Je vis un monstre briser l'échine d'un de ces malheureux aussi facilement qu'on casse un œuf.

Néanmoins, un esprit Insecte explosa sous le tir croisé des policiers. Les deux survivants se battirent plus furieusement encore.

Remington au point, je cherchais un moyen d'intervenir sans blesser un allié. Hélas, la mêlée était bien trop confuse...

Toshi et Argent se fichaient de descendre un flic par erreur. À leur décharge, leurs armes étaient plus précises que la mienne.

Un second monstre succomba, la tête réduite en bouillie. Malgré ça, les choses tournaient mal pour notre camp. Trois flics gisaient sur le carreau, refroidis. Un quatrième regardait en hurlant le moignon qui lui tenait lieu de bras gauche. Le sang giclait. Dans dix minutes, ce type serait mort...

Restait mes gars, Keith et un de ses poulets.

Pardon, Keith tout seul. Le dernier flicard venait de se faire éclater le crâne d'un magistral coup de poing.

Le AK-98 de Faucon cracha le feu. La balle explosive pulvérisa le torse du troisième esprit Insecte.

— Il en arrive d'autres ! beugla Rodney.

Je tournai la tête vers la porte. Il ne se trompait pas. Quatre nouveaux monstres s'étaient matérialisés.

Nous n'étions plus que sept. Ça ne nous laissait pas une chance...

— La double porte ! ai-je crié à Toshi.

Il passa le premier. Argent se porta à mon côté.

— Johnson, c'est exactement là qu'ils veulent que nous allions !

J'avais compris, mais qu'y faire ? Si elles avaient prévu de nous tuer, les créatures se seraient matérialisées à côté de nous, comme pour les hommes de Keith. C'était l'évidence et ça ne changeait rien de le savoir...

La double porte n'était pas du genre qu'on défonce d'un coup d'épaule. Derrière nous, les esprits Insecte avançaient lentement, confirmant l'impression qu'ils nous guidaient comme du bétail.

— Toshi ! Connecte-toi au tableau de commande et ouvre cette porte !

Le samouraï decker obéit.

La porte s'ouvrit. Nous nous engouffrâmes dans une salle mal éclairée.

— Programme-la pour se refermer et démolit le système de contrôle ! ai-je crié.

Toshi entra le dernier, manquant se faire coincer entre les battants.

Les créatures approchaient. Nous entendîmes des bruits sourds. Les monstres cognaient sur le métal avec on ne savait quel objet.

— Faucon, dit Argent, peux-tu dresser une barrière astrale ?

L'Indien approcha, le visage fermé.

Après avoir posé son arme sur le sol, il prit un fétiche à sa ceinture et entonna une incantation. Son chant, étonnamment pur et beau, évoqua dans mon esprit la solitude des grands espaces et l'appel puissant d'une vie libre et sauvage.

Devant mes yeux, le visage du chaman se métamorphosa. Son nez déjà aquilin se courba jusqu'à ressembler à un bec. Ses yeux s'élargirent, brillant d'un éclat d'émeraude. Sa peau prit la couleur et la texture d'un merveilleux plumage d'or.

Un instant, je vis le visage inoubliable d'Aigle, le totem du chaman de combat.

La porte se mit à luire d'un halo bleu.

Quand je regardai de nouveau l'Indien, il avait repris le visage de Faucon le shadowrunner.

Il se baissa pour ramasser son arme.

— Faucon, attention ! cria Rodney.

28

Le grand chaman leva les yeux et se projeta instinctivement en arrière. L'esprit Insecte qui s'était matérialisé à côté de lui frappa, lui lacérant l'épaule et la poitrine malgré sa combinaison blindée.

Le sang gicla. Faucon hurla de douleur.

Nous ne pouvions rien pour lui. Il faisait écran au monstre. Impossible de tirer sans le blesser.

L'esprit arma un bras pour le second assaut. Faucon fut plus rapide : levant son arme, récupérée lors de l'action précédente, il fit feu deux fois dans la gueule béante de la créature.

Avec un AK-98, ce genre de tir ne pardonnait pas.

Épuisé, l'Indien lâcha son fusil, s'adossa contre la porte, et se laissa glisser au sol. Il était couvert de sang et portait à la gorge une large plaie que je n'avais pas vue du premier coup d'œil.

Jocasta se précipita vers lui.

Me tournant vers Rodney, je désignai le monstre mort d'un signe de tête.

— Est-il passé à *travers* la porte ?

— Impossible. La barrière astrale tient toujours...

Son expression m'apprit que nous pensions la même chose : l'esprit Insecte se trouvait dans la salle *avant* notre arrivée. Il nous guettait ! À coup sûr, il n'avait pas été seul...

Jocasta soignait toujours Faucon. Les autres attendaient ma décision suivante.

Jetant un regard autour de moi, je m'aperçus que nous nous trouvions dans une pièce aux parois visqueuses. Leur couleur jaunâtre rappelait celle

du cordon ombilical. À chaque pas, on avait le sentiment de s'enfoncer dans de la chair. Pas étonnant que mes runners aient attendu un ordre pour avancer...

Je me mis en route, et arrivai vite au niveau de Scott Keith, qui regardait de droite à gauche avec un air de rat pris au piège.

— Ce cher Keith ! Heureux que tu sois avec nous, vieux frère !

Il me répondit d'une bordée d'injures.

Je pris la tête de la colonne.

Le sol devint de plus en plus mou. Les parois luisaient d'une lumière jaune qui nous donnait à tous un air de morts-vivants.

Me retournant, je vis que les autres me suivaient Argent et Toshi devant Rodney et Keith au milieu, et plus loin. Faucon et Jocasta. L'Indien s'appuyait sur l'épaule de la jeune femme...

La pièce donnait sur un tunnel aux caractéristiques aussi peu ragoûtantes que celles de la pièce. Je m'y engageai comme un automate.

De toute façon, nous étions piégés, et la mort nous attendait au bout de la route. Aller de l'avant avait son charme, si on peut dire...

Ce voyage au cœur d'un boyau jaune et visqueux sembla durer une éternité. Puis j'aperçus une lueur rouge...

Pressant le pas, j'aboutis dans une petite salle au sol plus ferme et aux parois moins écœurantes. À première vue, il n'y avait pas d'issue. Au moins l'endroit était-il vide.

— Par ici ! ai-je crié à mes compagnons.

— C'est ça, appelle-les, Derek Montgomery...

Je connaissais cette voix... Me retournant, j'aperçus une silhouette au fond la pièce, là où il n'y avait rien l'instant d'avant.

Adrian Skyhill ! L'homme qui me narguait n'était autre que le bon docteur. Instinctivement mon doigt écrasa la détente du Remington.

La balle n'atteignit jamais Skyhill : elle s'écrasa contre un champ de force invisible.

Mes compagnons arrivèrent. Braquant leurs lasers sur le docteur, ils me permirent de voir parfaitement son sourire carnassier.

Plus personne ne tira. C'était complètement inutile...

Skyhill sourit de plus belle. Son visage me parut différent. Était-ce dû à la lumière rouge, aux lasers ?

Non. Quand je le regardais plein champ, le docteur conservait son apparence coutumière. Mais si je tournais la tête, le gardant à la périphérie de mon champ de vision, je voyais un faciès d'insecte se superposer au sien.

Je me souvins de la transfiguration de Faucon. Pouvais-je apercevoir le totem de Skyhill ?

Wasp ? Il existait des chamans pour le servir ?

Skyhill regardait Argent, qui portait toujours Theresa sur son épaule.

— Je vois que tu as retrouvé ta sœur, Montgomery... Qu'importe, elle retournera bientôt d'où elle vient. Il serait dommage de tout arrêter après tant d'efforts...

— Skyhill, tu l'as infectée avec tes parasites astraux ! Pour ça, je te tuerai.

Le chaman Insecte parut troublé.

— Des parasites ? Oh ! je comprends ce que tu veux dire ! Ce ne sont pas des parasites, Derek, mais d'immatures esprits Ichneumon Wasp.

— Je me fous de ce qu'ils sont ! Libère-la !

— Pourquoi ferais-je une bêtise pareille ? Ils seront bientôt matures. L'un d'eux possédera ta sœur. Elle lui appartiendra pour toujours. Tu entends ? Pour toujours !

— Comme toi ?

— Je n'aurai pas ce privilège avant longtemps, hélas. Il me reste tant de choses à faire avant de pouvoir accepter ce cadeau.

— Fumier ! Je vais te tuer !

— Correction : tu vas essayer, mais tu échoueras.

Je fis feu une seconde fois. En vain.

— Imbécile ! Gaspille tes munitions, c'est le mieux que tu puisses faire. Je t'offre un fabuleux présent, Dirk ! Tu as une volonté de fer : la greffe prendra à merveille !

Je sentis le canon du Remington fléchir au bout de mon bras, comme si la loi de la pesanteur l'emportait sur ma haine.

— Skyhill, c'était ça que tu cachais à tout le monde ! Tu n'avais rien à voir avec le grille-neurones...

— Oh que si, petit homme ! C'est notre création, et nous y tenons.

— Pourquoi ?

Une fois de plus, je n'y comprenais rien.

— L'argent, l'influence... Mais tout ça est secondaire. Tu sais combien le grille-neurones est destructeur à long terme, hein ?

J'acquiesçai.

— Ceux qui ont la *force* d'y survivre – comme ta sœur – sont de parfaits candidats à la possession. Ils peuvent servir d'hôtes aux jeunes esprits, puis être possédés en conservant leur apparence physique. Leur esprit, en revanche, acquiert les pouvoirs du totem Ichneumon Wasp.

— Ça ne marche pas à tous les coups. J'ai vu le cadavre de William Sutcliffe.

— Bien sûr qu'il y a des échecs ! Raison de plus pour sélectionner les candidats. À ce jeu, le grille-neurones est imbattable.

— Skyhill, je t'écorcherai vif ! Tu détruis les gens avec les 2XS. Ceux qui résistent, tu les séquestres ici pour les démolir d'une autre façon. Que le diable t'emporte !

— Tu ne comprends rien, Montgomery. La possession est une *offrande*. Rends-toi compte, espèce de crétin : l'esprit d'Ichneumon Wasp !

Il commença à chanter, et mes idées se brouillèrent. Pourquoi est-ce que je pointais mon arme sur ce pauvre docteur. Bon sang, c'était le grand runner à ma gauche qui tentait d'enlever ma sœur !

Fou furieux, je me tournai vers Argent et relevai mon arme.

Alors Rodney Greybriar posa les yeux sur moi, et je sentis sa présence amicale et rassurante. L'idée de tirer sur Argent m'apparut pour ce qu'elle

était : un fantasma inspiré par le démon !

Tournant l'arme vers Skyhill, je fis feu à deux reprises. Argent et Toshi m'imitèrent, sans le moindre succès. Les balles ricochèrent contre la protection magique du docteur.

Mais il s'arrêta de chanter un instant.

— Une diversion parfaite ! dit Faucon.

Puis il tomba comme une masse, inconscient.

Dans sa cage magique, Skyhill venait de s'asseoir dans la position du lotus. Il ferma les yeux.

— Argent, c'est quoi ce cirque ? ai-je crié, complètement dépassé.

Avant de me répondre, le runner vida son chargeur sur la barrière magique.

— Faucon le défie dans le plan astral. Quand il l'aura contraint à baisser sa protection, nous ferons un carton.

— L'union fait la force, murmura Rodney avant de s'effondrer aussi.

— Tirons à intervalles réguliers, les gars, dit Argent, qui finissait de recharger son arme. Il ne s'agit pas de louper le coche.

Chacun son tour, nous envoyâmes un pruneau en direction du docteur.

Tout se passa très vite, sans que je ne voie ni ne comprenne rien. Skyhill poussa un cri inhumain, et une boule de feu se matérialisa près de lui.

Les vêtements du docteur s'embrasèrent. Il tenta de sortir, mais le champ de force qui le protégeait des balles l'emprisonnait comme dans un four.

Une torche humaine dansa devant nos yeux. Quand la barrière s'évanouit, nous logeâmes chacun une balle dans le crâne de Skyhill.

Une saine précaution, mais somme toute inutile. Le chaman Insecte n'était déjà plus qu'un amas de chair carbonisée.

Faucon et Rodney se relevèrent. Ils étaient pâle ; le sang coulait de blessures qu'ils n'avaient pas avant leur départ pour le plan astral.

La chair est toujours la première à payer...

— Ça va ? ai-je demandé.

Ils secouèrent la tête sans prononcer un mot. Leurs sourires satisfaits en disaient assez long.

— Et maintenant, monsieur Johnson ? s'enquit Argent. On retourne sur nos pas ?

C'était une foutue bonne question. Skyhill ou pas Skyhill, les guerriers chitineux nous attendaient. Le hic, c'était l'absence d'autres issues.

Rodney prit les choses en main :

— Pourquoi ne pas essayer par là, Dirk ?

Tout d'abord, je crus qu'il était devenu fou. Il désignait le mur du fond de la pièce où le docteur achevait de se consumer.

Puis il ferma les yeux et marmonna quelques mots. L'entrée d'un tunnel, la continuation du précédent, se découpa devant mes yeux.

— Un voile magique. Élémentaire...

— Si tu le dis, Rod... En avant !

Je repris la tête de la colonne. Pour être franc, ça ne me m'enchantait pas, mais j'avais le sentiment de *devoir* le faire.

Argent se porta à ma hauteur.

— Ne nous précipitons pas, dit-il. J'appelle Peg pour savoir où nous sommes. (Il porta son poignet à ses lèvres.) Ma grande, essaye de nous localiser... (Un long silence. Enfin, un sourire se dessina sur les lèvres du runner.) Peg, j'ai toujours dit que tu étais la meilleure ! Vous savez où nous nous trouvons ? À quinze mètres sous le sol, et à une centaine au sud-ouest du bâtiment E. C'est-à-dire sous le bâtiment administratif !

C'était la meilleure nouvelle depuis longtemps. Nos chances d'en sortir venaient d'augmenter. Pourquoi creuser sous un bâtiment si on ne prévoit pas de connexion entre le haut et le bas ?

Je me remis en chemin, tout requinqué. Mes côtes cassées me faisaient mal, je ne sentais presque plus mon bras gauche, mais l'espoir habitait de nouveau mon cœur.

Et le sol montait en pente douce !

Accélérant le pas, j'aperçus une faible lueur bleue devant moi. Sans réfléchir, je me jetai de côté...

J'en avais trop vu pour prendre des risques !

J'avais agi vite, mais pas assez. Un trait d'énergie magique jaillit vers moi comme un serpent.

Si je ne m'étais pas écarté, il aurait transpercé ma poitrine. Là, c'est mon bras gauche qu'il toucha.

C'en était trop ! Mon bras brûlait, mais je n'aurais su dire si c'était la chair où le tissu qui se consumait. Qu'importait : la douleur était atroce !

Je tombai à terre, roulant sur le sol pour étouffer les flammes. Du plus profond de mon âme monta un sentiment terrible et inattendu : la lassitude.

J'aurais voulu rester là et mourir. Pas mourir, non, simplement dormir. Rêver, peut-être...

La lucidité revint comme un cheval au galop. La douleur, dans mon bras, était intolérable. En même temps, je l'éprouvais à travers un filtre.

J'étais en train de faire une réaction nerveuse bien connue des médecins militaires. Si on ne m'aidait pas, adieu Dirk Montgomery.

Mes compagnons étaient trop occupés pour s'intéresser à mon cas. Sauver leur vie serait assez difficile.

Des lumières brillaient à présent là où j'avais vu naître l'éclair magique.

Je découvris une pièce carrée aux murs lisses. Sans doute ce que Skyhill avait osé nommer le « cœur » du complexe. Mais pas question de salle blanche ou d'ordinateur...

Au sein du complexe se cachait l'être que je redoutais de croiser depuis ma première « rencontre » avec les monstres chitineux, dans la planque de Rodney.

La Reine. La Pondeuse !

Une horreur de cinq mètres de long, couverte d'une carapace noire huileuse. La tête, insectoïde, conservait une vague apparence humaine. Deux jambes de femmes devenues inutiles pendaient à tiers de hauteur d'un torse démesuré. Plus haut, je reconnus les vestiges d'un buste féminin.

La terreur m'arracha un cri. Cette chose innommable avait grandi dans le ventre d'une humaine infectée. Un jour, elle était née, déchirant les chairs de sa mère nourricière.

La Reine leva un bras d'araignée terminé par des serres d'oiseau. Derrière moi, Jocasta et les autres tiraient comme des fous. Leurs balles s'écrasaient sur la carapace, inoffensives.

Un éclair jaillit du bras de la Pondeuse. Scott Keith fut touché en pleine poitrine.

Je le vis brûler sur pied comme un arbre dans un incendie. Même pour un type dont j'aurais volontiers piétiné la gueule, c'était une atroce façon de quitter ce monde.

Faucon lâcha son arme, saisit un fétiche accroché à sa ceinture, et commença à chanter. Bientôt, un éclair magique jaillit de son poing et toucha la Reine.

Un deuxième rayon bleu frappa le monstre à proximité du premier impact. Rodney entraînait dans la partie.

La Reine tendit de nouveau le bras. Malgré ses réflexes cybernétiques, Toshi ne put s'écarter assez vite. Lui aussi brûla comme du bois sec.

Il fallait que j'aide mes amis ! Mais comment ? Leurs armes se révélaient inefficaces. La mienne n'en ferait pas plus...

Et je n'étais même pas sûr de pouvoir bouger !

Du coin de l'œil, je vis l'air trembler derrière moi. Quelque chose se matérialisait pour prendre mes compagnons à revers.

J'appris à cet instant qu'on peut *toujours* bouger quand il le faut. Hurlant de douleur, le front noyé de sueur, je me mis sur pied et calai mon Remington au creux de ma hanche.

Ils étaient deux. Deux de ces esprits Insecte qu'il me semblait à présent haïr depuis toujours.

J'écrasai la détente. Le recul se répercuta dans tout mon corps, vrillant de douleur mon malheureux bras gauche.

Comme fou de rage, je fis feu en avançant vers l'ennemi.

Une des créatures tituba. Normal, je lui avais arraché la moitié du crâne !

Allez, encore un coup ! Voilà pour l'autre moitié !

— *Crevez, tas de merde !* cria une voix que je ne reconnus pas.

Amanda ? Mais non, bien sûr ! C'était *ma* voix, transformée par la haine et la joie sauvage de tuer !

Alerté par le boucan de mon Remington, Argent s'était porté à mon côté. Ses deux Ingram crachèrent le feu en même temps, achevant de réduire en bouillie l'esprit Insecte que j'avais touché.

Je tirai ma dernière cartouche sur l'autre, qui avançait vers le runner aux bras cybernétiques. Puis je lâchai mon arme. Le magasin était vide. Avec un bras, impossible de recharger...

Ça n'avait aucune importance. Saisissant une grenade, Argent la lança dans les pattes du monstre. L'explosion fit voler des débris chitineux un peu partout. J'en reçus même sur le visage.

Hébété, je me tournai pour voir où en était le combat entre les deux mages et la Reine. Ce simple mouvement m'arracha un cri de douleur.

La Pondeuse venait de lancer un éclair magique sur Faucon. Une aura bleue crépita autour de lui, mais il ne s'embrasa pas. Quelques secondes plus tard, le phénomène disparut...

L'Indien avait utilisé un formidable sort de défense. Épuisé, il tenta de reprendre son chant. En vain. Les notes s'étranglèrent dans sa gorge.

Il dut mettre un genou à terre.

Rodney lança un sort offensif. Presque invisible, il fendit l'air et toucha la Reine à la poitrine. L'impact, formidable, la souleva de terre.

Un cri inhumain, peut-être un crissement de carapace, me déchira les tympans.

Le coup avait fait mal, cette fois.

Mais Rodney était vidé, presque autant que Faucon. S'il lançait un autre sortilège, l'effort le tuerait.

Il tourna la tête, cherchant mon regard. Terrifié, je compris ce qu'il allait faire.

— Rodney, non !

Ma voix s'étrangla.

La Reine n'était pas morte. Dans quelques instants, elle serait de nouveau en état de se battre.

Rodney approcha de Faucon. Vif comme l'éclair, il s'empara du couteau de l'Indien.

— Que la beauté soit avec toi, frère..., murmura Faucon.

— Celui qui marche avec la beauté ignore la peur, répondit l'elfe. Te reste-t-il assez de force, ami ?

— Oui...

Rodney chargea comme un fou, le couteau brandi. Un trait de lumière bleu le frappa. Les vêtements en feu, il continua sa course. Avec un cri de défi – peut-être de triomphe – il sauta sur la partie supérieure du corps de la Reine. Pendant qu'elle lui ouvrait la poitrine de ses serres, il plongea sa lame dans ce qui avait été jadis un buste de femme.

La Reine poussa un hurlement. Lâchant sa proie, elle agrippa la garde du couteau...

Alors Faucon chanta pour la dernière fois. Une mélodie triste et fière, comme il convient pour qui fait ses adieux au monde.

Levant le bras droit, il le pointa vers la Reine.

Un tourbillon de flammes la submergea. Tandis qu'elle brûlait vive, le roulement monstrueux de son bûcher étouffa ses ultimes cris.

Faucon la vit mourir ; la formidable lueur de son dernier sort éclaira son visage.

Puis il bascula en avant, les yeux vides, le cœur foudroyé.

Comme souvent, l'horreur s'acheva sur un grand silence. Sentant une main sur mon épaule, je sus que c'était celle de Jocasta.

Mais je n'avais plus la force de tourner la tête pour la regarder une dernière fois.

Les ténèbres s'ouvrirent à moi, emplies de promesses de repos.

J'en acceptai l'augure...

ÉPILOGUE

La conscience ne fut pas facile à revenir. Je la poursuivais, passant parfois à un cheveu de la saisir, mais elle s'éloignait, ironique comme une jeune fille en fleur.

Les rêves la remplaçaient. Pleins de bruit et de fureur, ils charriaient l'horreur du combat et la mémoire presque charnelle de la douleur et de l'angoisse.

Je reçus des visites, du moins en ai-je eu l'impression. Mais je serais en peine de dire s'il s'agissait d'êtres de chair ou de fantômes...

Cette pseudo-mort dura une éternité. Puis j'ouvris les yeux sur un plafond blanc. Humant l'air, je constatai qu'il empestait l'éther.

Un hôpital.

J'étais dans une chambre individuelle. Diantre !

Qui payerait la note ? Après tout, qu'importait ? L'essentiel était de vivre...

Je gisais sur le dos, le bras droit immobilisé par une sangle pour ne pas risquer d'arracher ma perfusion.

Quant au gauche...

Tournant la tête, je trouvai le courage de regarder.

Il n'y avait rien à voir... Mon épaule et mon bras gauches étaient dissimulés par un plastique opaque tendu sur un cadre en alu.

Après une profonde inspiration, j'entrepris d'étudier mes sensations physiques. Tout était en ordre, sauf au niveau du bras gauche. J'éprouvais d'infimes douleurs au bout des doigts et le long de l'avant-bras, mais quand

je tentais de bouger les phalanges, rien ne se passait. Essayant avec le bras entier, j'obtins le même résultat.

Les médecins appellent ça « douleur fantôme ». En cas de perte d'un membre, le système nerveux n'accepte jamais de se reconnaître mutilé. C'est pourquoi on continue à souffrir d'une chair depuis longtemps décomposée...

J'étais manchot...

La porte s'ouvrit. Aux bruits de pas, je conclus que deux personnes venaient d'entrer. Une femme se racla la gorge. Jocasta ? Non, ça ne ressemblait pas à sa voix.

Accablé, je ne pris pas la peine de lever la tête.

— Alors, monsieur Johnson, dit une voix d'homme, comment allons-nous aujourd'hui ?

Un infirmier, à coup sûr. L'expression « comment allons-nous » était une marque de fabrique !

Je levai la tête. Un jeune type en blouse blanche me regardait en souriant. À son côté se tenait une femme. La quarantaine, un chignon, l'air sérieux, sûrement un docteur...

C'était donc comme ça qu'on apprenait les mauvaises nouvelles, de nos jours ? Une version médicale du « gentil » et du « méchant » flic.

— Bonjour, monsieur Johnson, dit la femme. Je suis le docteur Judith Zebiak. Je m'occupe de vous depuis deux semaines...

— Laissez tomber les fioritures, docteur. Vous avez dû me le couper, hein ? (Elle me regarda, interdite.) Mon bras, je veux dire...

Elle hésita un peu.

— Normalement, nous attendons plus longtemps... Mais si vous insistez...

Elle vint se placer à ma gauche.

Bon sang, j'avais demandé, c'est vrai, mais j'aurais préféré attendre un peu ! Encore que... À quoi bon fuir la réalité ?

La femme souleva le plastique.

Je frémis à l'idée de ce que j'allais voir.

Ouvrant les yeux, je sursautai : mon bras était là, bien fixé à l'épaule.

J'en aurais pleuré de joie.

La peau était un peu pâle. À part ça, tout semblait en ordre.

Mais je ne parvenais pas à bouger les doigts. Une anesthésie locale ?

— Docteur, quand pourrais-je m'en resservir ?

— En temps normal, je dirais une bonne semaine... Mais c'est un cas spécial... Vous êtes sûr de vouloir ?

— Et comment !

— Bon...

Elle sortit de sa blouse une banale télécommande et la dirigea vers mon bras. Quand elle eut appuyé sur un bouton rouge, un « bip » se fit entendre.

Un *bip*, dans mon bras ?

Soudain, je sentis de nouveau une présence vivante au bout de mon épaule.

Tout était clair ; mon estomac se révolta.

Zebiak me vit verdir. Elle se précipita à la tête du lit et consulta l'écran du moniteur.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Les mots s'étranglèrent dans ma gorge. D'un signe, je désignai mon bras gauche.

— Eh bien, où est le problème ? C'est le modèle que vous avez demandé, je vous le garantis. Quand vous serez sur pied, nous adapterons la pigmentation de la peau...

— Mais je n'ai jamais... Bon Dieu, que m'est-il arrivé ?

L'expression de Judith Zebiak s'adoucit un peu. Se penchant vers le moniteur, elle murmura quelques mots que je n'étais pas censé entendre. Je captai quand même quelque chose du genre « amnésie flottante ».

Son rapport enregistré, Judith me parla comme à un enfant :

— Il faudra un peu de temps pour que la mémoire vous revienne, monsieur Johnson... Voulez-vous que je vous aide ?

Je fis oui de la tête.

— Vous étiez inconscient quand on vous a transféré de l'hôpital général de Seattle, mais...

— Un instant ! Où suis-je ?

— À Harborview, bien sûr !

Bien sûr ! Si elle avait su...

— Excusez-moi... Je vous en prie, continuez...

— Vous étiez inconscient, mais les instructions de M. Barnard ne laissaient pas de doute...

Jacques Barnard ! Rien que ça !

— M. Barnard indiquait que vous aviez choisi le modèle CDA-15 *Ombracier* avec augmentation de la force. Il précisait votre désir de rester en sommeil artificiel durant les premières étapes de la procédure. Ce n'est pas une demande fréquente, mais comme le chef de service était d'accord, je n'ai pas cru bon de m'y opposer. Nous avons d'abord dû éliminer le membre endommagé...

Je levai une main – la vraie ! – pour l'arrêter. Je ne voulais surtout pas en savoir plus sur ce sujet.

— Alors, c'est Barnard qui paye tout ?

— Évidemment. (Elle posa une enveloppe sur le lit.) Il m'a donné ça pour vous...

— Merci. Grâce à vos explications, je sens que ma mémoire revient. (C'était un mensonge.) Docteur, ai-je reçu des... visites ?

Je redoutais la réponse, mais il fallait savoir.

— M^{lle} Josie Eisenstein a passé plusieurs jours à votre chevet. Elle aurait voulu être présente aujourd'hui, mais une... hum... amie commune réclamait son assistance. Il y a un message de M^{lle} Eisenstein dans cette enveloppe. Je vais vous laisser le lire en paix... Dois-je désactiver le bras, ou serez-vous prudent ?

— Je serai prudent...

Dès que l’infirmier et elle furent sortis, j’ouvris l’enveloppe.

D’abord le message de Jocasta – pardon, Josie !

« Heureuse de te savoir de retour parmi les vivants. Theresa va mieux. Ne t’en fais pas. Ce sera long, mais le pronostic est favorable. À bientôt. J. »

Pronostic favorable... C’était mieux que rien, non ? Une fois sûr qu’elle ne m’avait pas laissé tomber, je me réjouissais plutôt que Jocasta soit absente. Il me restait tant de choses à digérer...

Il y avait deux autres feuilles dans l’enveloppe, mais pas de message signé Barnard.

Le premier document était la copie d’un virement bancaire. Un certain J.B. Johnson avait payé cent vingt mille *nuyens* aux Démolisseurs Associés, plus un forfait de trente mille pour « frais divers ».

Barnard avait pris mes runners à sa charge. Argent, Peg et les héritiers de Faucon et de Toshi ne seraient pas lésés...

La seconde feuille était la copie d’un avis de décès adressé à Lone Star. On y apprenait qu’un certain Dirk Montgomery avait trouvé la mort lors d’un assaut contre la division ISP de Yamatetsu. Après examen génétique de sa dépouille carbonisée, le taux de fiabilité de l’identification se chiffrait à quatre-vingt-dix-neuf virgule quatre-vingt-onze pour cent.

Pliant soigneusement les feuilles, je les remis dans l’enveloppe. Ainsi, j’étais mort. Une bonne nouvelle pour moi, et une meilleure encore pour Lone Star.

Je souris. Ma dette envers les Démolisseurs était éteinte. Si je ne faisais pas l’andouille, Lone Star me lâcherait à jamais les basques.

Je repartais de zéro !

Oh ! il restait bien quelques affaires en suspens (la trahison d’Anwar, par exemple), mais c’était à moi de décider de passer l’éponge ou non.

Jacques Barnard m’avait fait un fameux cadeau – sans compter le prix d’un nouveau bras *et* d’un traitement de luxe à Harborview !

Un cadeau ? Les corpos ignorent ce mot : elles *investissent*. Un jour, Barnard me demanderait de rembourser...

Encore que je lui avais déjà rendu un fieffé service. Après tout, c'était lui qui m'avait envoyé dans les pattes de Skyhill.

Un calcul génial ! Avec la mort du docteur, la division ISP, le projet turbo *et* le grille-neurones tombaient entre les mains de Barnard. Un joli gros lot.

Peut-être lui suffirait-il ? Comment savoir ?

Tout bien pesé, ça n'avait aucune importance...

Je regardai mon nouveau bras. Posé sur le drap, il avait l'air foutrement authentique. Portant ma main gauche à mon visage, je passai un index le long de ma joue.

La peau semblait vraie. Les sensations étaient normales.

J'avais perdu un bras, grillé dans les sous-sols d'ISP.

Aucun problème ! Il suffisait de le remplacer...

Qu'en était-il de mon image du monde et de moi-même ? De mon *âme*, tant qu'on y était ?

Sur ce plan, j'avais également perdu quelque chose. Quelque chose d'irremplaçable !

Mon arrogance, mon égocentrisme, la certitude imbécile de *contrôler* ma vie et mon environnement.

Tout ça était mort pour toujours !

De tout temps, Theresa avait été plus lucide que moi. Elle savait combien le monde était sombre et hostile, et elle ne se voilait pas la face. C'est pourquoi elle avait piqué aux puces simsens, aux MQLV, puis au grille-neurones.

Et moi ?

J'étais le genre de type qui croit toujours pouvoir s'en sortir, qui défie le monde. Mais ces *mécanismes d'adaptation* me permettaient surtout de fuir la réalité.

Je me cachais derrière l'alcool, la virilité, les jugements à l'emporte-pièce sur les autres...

Theresa, par exemple. J'avais toujours cru dur comme fer être meilleur qu'elle, plus compétent pour affronter le monde. Couché dans ce lit, tandis que mon bras bourdonnait sourdement (sans doute quelque auto-diagnostic), je pris enfin cette *supériorité* pour ce qu'elle était : de la merde !

Et Patrick Bambra ? Je le regardais de haut, bien sûr. Pourtant, nous étions des jumeaux, chacun avec ses propres illusions romantiques. Moi, je cachais mieux les miennes, c'était tout...

Jocasta Yzerman... Elle n'avait jamais vraiment compris *qui* j'étais. Et pour cause ! Comme Theresa, elle pouvait regarder le monde en face, et affronter sa noirceur.

Oui, Jocasta, *elle*, savait qui elle était.

Il faudrait du temps pour que je puisse dire la même chose. Jusque-là, je le craignais, nous continuerions à vivre dans des mondes différents...

Que serait demain pour Dirk Montgomery ?

Au fond de moi, je sentais le désir fou de retrouver l'impression de puissance due au grille-neurones. Je revis la colline où le roi guerrier immortel se préparait au combat.

La puce 2XS n'avait pas créé l'illusion. Elle avait amplifié le mensonge que je me racontais depuis l'enfance !

Dans ce fantasme, Dirk-boy pouvait toujours vaincre le monde – ou le comprendre, ce qui revient à peu près au même...

Pour la première fois, je compris à quoi servait vraiment le grille-neurones : il consolait les gens moins doués que moi pour se raconter des craques !

L'étape suivante ?

Tout d'abord, retrouver une forme physique convenable. Ensuite, je m'occuperais de Theresa. Atlanta serait peut-être la ville idéale pour tout recommencer. (Ou était-ce une illusion de plus ?) Et si Jocasta voulait nous accompagner, pour sûr que je ne dirais pas non...

L'avenir attendrait que je sois requinqué... Pour l'heure, j'avais le temps de me souvenir, et de pleurer...

Lolly.

Naomi.

Buddy.

Amanda, qui avait renoncé à l'éternité pour sauver quelques mortels...

Faucon et Rodney, dont le sacrifice n'était pas moins noble.

Et une part de moi-même...

Je croisai les doigts de mes deux mains : l'ancien tenant le nouveau.

Puis j'essayai de dormir...

^{1} Cela serait plus cohérent si la phrase était : « Je n'ai pas encore installé le dispositif chez Naomi Takahashi. » (Note du Relecteur)